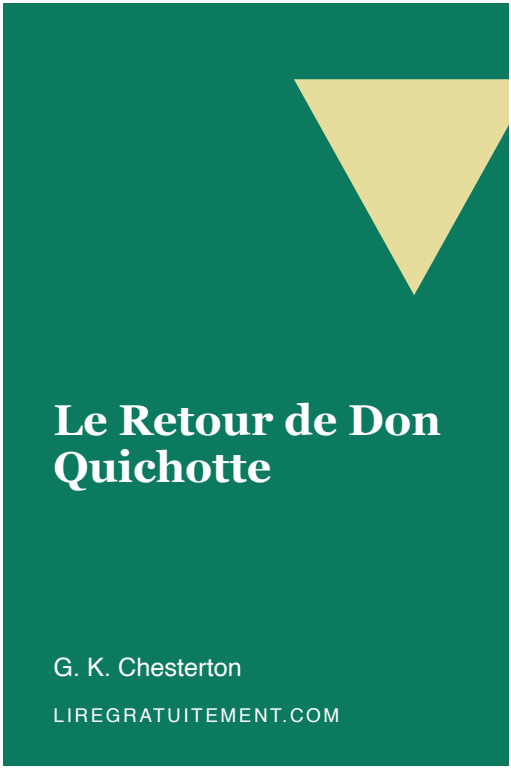


Le Retour de Don Quichotte

G. K. Chesterton

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 01

C'était par un matin sans nuage. La grande salle de Seawood Abbey était inondée de lumière, car elle s'ouvrait par de larges baies sur la terrasse qui dominait le parc.

Murrel, surnommé « le Singe » — nul ne savait plus pourquoi — et Olive Ashley profitaient tous deux de cette clarté pour s'occuper à peindre ; mais leurs travaux ne se ressemblaient guère. Elle employait ses couleurs avec minutie, à l'imitation de ces joailliers qu'étaient les enlumineurs du Moyen-Âge. Elle professait un grand enthousiasme pour tout ce qui faisait partie d'un passé historique, dont elle avait d'ailleurs une idée assez vague. Lui, au contraire, était ouvertement moderne, et s'affairait autour de plusieurs pots remplis de couleurs très crues, avec des brosses grandes comme des balais. Il badigeonnait autour de lui de larges panneaux de lattes et de toiles, qui devaient jouer le rôle de décors dans une représentation théâtrale privée. Ni l'un ni l'autre ne savait peindre, et ils n'y prétendaient pas ; mais elle essayait tout au moins de le faire, et lui pas.

C'était une jeune fille petite et mince, aux traits délicats et réguliers ; sa robe vert foncé, d'un goût raffiné sans rien de bohème, s'appareillait aux petites difficultés de sa tâche. Quoiqu'elle fût très jeune, il y avait un rien de suranné dans ses mouvements. Dans cette pièce encombrée de papiers, de torchons, et des flamboyants fiascos de l'art de M. Murrel, sa boîte à couleurs plate, avec ses compartiments et ses menus accessoires, était placée auprès d'elle avec un soin méticuleux. Elle n'était pas de ceux

auxquels s'adresse l'avis que l'on joint aux boîtes de couleurs : il n'avait jamais été nécessaire de l'adjurer de ne pas mettre le pinceau dans sa bouche.

— Ce que je veux dire, dit-elle en reprenant leur conversation, c'est que toute votre science et votre bourrage modernes ont seulement rendu les choses laides et les gens aussi. Voilà pourquoi j'aime les vieilles peintures et les constructions gothiques ; dans le gothique toutes les lignes montent, jusqu'à la flèche qui indique le ciel.

— C'est nous faire injure, dit Murrel, et je pense qu'ils auraient pu nous laisser découvrir le ciel à nous tout seuls.

— Vous entendez ce que je veux dire, répliqua la jeune fille sans cesser de peindre placidement. Toute l'originalité de ces gens du Moyen-Âge est dans leur manière de bâtir les églises. Les ogives pointues les caractérisent.

— Et les épieux pointus ! approuva-t-il. Quand vous les fâchiez, ils vous transperçaient, tout simplement. Trop de pointes pour mon goût.

— Du moins alors les gentilshommes s'embrochaient l'un l'autre avec leurs lances, ils n'allaient pas s'asseoir sur des sièges de peluche pour voir un Irlandais boxer un Noir. Je ne voudrais pour rien au monde assister à un match moderne, mais je n'aurais pas demandé mieux que d'être une dame à l'un de ces anciens tournois.

— Vous seriez une dame, mais moi je ne serais pas un seigneur, dit le décorateur d'un air sombre. Toujours ma guigne ! Si je devenais roi, ce serait pour me noyer dans un tonneau de Mal-

voisie, et je perdrais pour toujours le sourire. Mais mon sort serait plutôt de naître serf, ou lépreux. Oui, je vois cela d'ici : à la minute où j'aurais fourré mon nez dans le XIII siècle, je serais nommé lépreux en chef du roi, et j'assisterais à l'office en louchant au travers d'une petite lucarne.

— Pour le moment, vous ne louchez dans l'église à travers aucune lucarne, observa la jeune fille, et il ne vous est même pas venu à l'idée d'aller y voir par la porte.

— Oh ! je vous l'accorde, dit-il, et il continua à badigeonner en silence. Il consacrait ses soins à un modeste intérieur : la Salle du Trône de Richard Cœur de Lion, qu'il exécutait dans une gamme écarlate, rouge et pourpre, que Miss Ashley s'efforçait en vain d'atténuer. Elle aurait eu cependant le droit de donner son avis, ayant choisi le sujet moyenâgeux, et même écrit la pièce, dans la mesure où ses collaborateurs plus remuants le lui avaient permis. Tout roulait sur Blondel le Troubadour ; il chantait des sérénades à Richard Cœur de Lion et à beaucoup d'autres personnes, y compris la fille de la maison, qui raffolait de théâtre.

L'Hon. Douglas Murrel, dit « le Singe », prenait gaiement ses insuccès en peinture de décors, ayant réussi également mal en beaucoup d'autres choses. C'était un homme très cultivé, mais il avait échoué sur tous les terrains. Il avait particulièrement échoué en politique, après avoir été appelé le « futur chef » de son parti, — on ne savait plus lequel. Depuis, il avait fait preuve de ce goût pour les sociétés vulgaires qui a préservé du mal tant d'aristocrates, et leur pays de certains dangers. Il le laissait voir mal à propos, en affectant des allures vaguement débraillées et sentant l'écurie, jusque dans son costume et dans sa tenue, qui rappelait celle d'un palefrenier désœuvré. Ses cheveux étaient

très blonds et commençaient à blanchir prématurément, car lui aussi était jeune, quoique plus âgé de plusieurs années que sa compagne. Son visage était laid, mais point banal, et portait habituellement une expression douloureuse, presque comique auprès des couleurs sportives de ses cravates et de ses gilets.

— J'ai des goûts nègres, expliqua-t-il en étendant une traînée gigantesque d'un rouge sanglant. Ces gris neutres des mystiques me fatiguent autant qu'eux-mêmes. On parle d'une Renaissance Celtique, moi je suis pour une Renaissance Éthiopienne. Le banjo deviendra plus dernier cri que le luth du vieux Dolmetch. Plus d'autres danses que les sarabandes nègres, plus de personnages historiques en dehors de Toussaint Louverture et Booker Washington, et pas d'autres héros de romans que l'Oncle Remus et l'Oncle Tom ! Je parie qu'il ne serait guère difficile de persuader aux gens chic de se noircir le visage, comme on se poudrait les cheveux. En ce qui me concerne, je commence à saisir le sens de ma vie gâchée : quelque chose me dit que j'étais prédestiné à être un nègre de Casino. Je trouve la vulgarité si épatante ! Et vous ?

Elle ne répondit pas : elle semblait même un peu distraite. Son expression avait été jusque là légèrement ironique, mais quand elle reprit son sérieux, elle devint absolument jeune. Son fin profil aux lèvres entr'ouvertes fit soudain penser non seulement à un enfant, mais à un enfant perdu.

— Je me souviens d'une vieille enluminure dans laquelle il y avait un nègre, dit-elle enfin. Elle représentait les trois Rois Mages, à Bethléem, avec leurs couronnes d'or. L'un d'eux était tout noir, mais il avait une robe rouge, d'un rouge de flammes. Aujourd'hui, on ne peut plus se procurer le rouge d'autrefois. Je

connais des gens qui l'ont vainement cherché. C'est un de ces arts perdus, comme les vitraux !

— Ce rouge-ci sera très bien pour ce que nous voulons faire aujourd'hui, dit Murrel d'un ton indifférent.

Elle regardait toujours d'un air absorbé l'horizon des bois sous le ciel matinal.

— Je me demande parfois, dit-elle, ce que nous voulons faire ?

— Peindre la Cité en rouge, je pense, répondit-il.

— L'or dont on se servait est perdu aussi, continua-t-elle ; je regardais hier un vieux missel dans la bibliothèque. Savez-vous qu'on écrivait toujours en or le nom de Dieu ? Si l'on soulignait un mot aujourd'hui, ce serait : OR.

Le silence laborieux qui suivit fut enfin rompu par une voix lointaine criant : « Singe ! » d'une manière bruyante et impérative, le long des galeries. Murrel ne se fâchait pas d'être traité de singe ; cependant il éprouvait toujours une sensation désagréable quand c'était Julian Archer qui l'appelait ainsi. Ce n'était point de l'envie, bien qu'Archer fût vaguement spécialisé dans les succès comme Murrel dans les échecs. Cela tenait à une nuance subtile entre la familiarité et l'intimité, dont les hommes tels que Murrel ne sont jamais disposés à ne pas tenir compte, quelque prêts qu'ils soient à se noircir le visage. Quand il était à Oxford, il avait souvent poussé les « brimades » jusqu'à friser le meurtre, mais il n'aurait jeté personne par la fenêtre, à moins que ce ne fût un ami personnel.

Julian Archer était un de ces hommes qui semblent être partout à la fois et qui sont très en vue sans qu'on puisse préciser

pourquoi. Ce n'était ni un sot, ni un imposteur ; il se tirait à son honneur des situations ou des responsabilités variées qui semblaient lui être imposées. Mais les esprits critiques ne parvenaient jamais à comprendre pourquoi cela tombait sur lui et pas sur le monsieur d'à côté ! Qu'un magazine ouvrît une enquête : Doit-on manger de la viande ? on recevait des réponses de : Bernard Shaw, Dr. Saleeby, Lord Dawson de Penn et… M. Julian Archer. — Un comité se constituait-il pour un théâtre national ou un monument à Shakespeare ? les discours sur l'estrade étaient faits par : Miss Viola Tree, Sir Arthur Pinero, M. Comyns Carr et… M. Julian Archer. — On publiait un recueil d'essais intitulé : L'Espoir d'un Au-Delà, avec la collaboration de Sir Oliver Lodge, Miss Marie Corelli, M. Joseph Mc Cabe et… M. Julian Archer. Il était membre du Parlement et de plusieurs autres Sociétés savantes. Il avait écrit un roman historique. Il était un admirable acteur mondain, de sorte que son droit à prendre le premier rôle dans « Blondel le Troubadour » était incontesté. Dans tout cela, il n'y avait rien de critiquable ni même d'excentrique. Son roman sur Azincourt était un bon roman historique moderne, c'est-à-dire quelque chose comme les Aventures d'un collégien, dans un bal masqué. Il était partisan d'un usage modéré de la viande et professait une croyance modérée dans l'immortalité personnelle. Mais ces opinions moyennes étaient bruyamment et fortement exprimées, de cette même voix grave et sonore qui retentissait maintenant le long des couloirs. Sa voix le précédait partout, comme sa réputation ou sa photographie dans les journaux mondains. Olive Ashley fit la remarque qu'il ressemblait à un ténor, avec ses boucles sombres et son beau visage fier. Murrel se borna à répondre qu'il n'en avait pas la voix.

Il entra dans la pièce en costume de troubadour authentique, à un télégramme près qu'il tenait à la main. Il venait de répéter son rôle et était échauffé par le triomphe et l'exercice, mais le télégramme l'avait, c'était visible, mis hors de lui.

— Dites donc, fit-il, Braintree ne veut pas jouer !

— Eh bien, dit Murrel, peignant imperturbablement, je m'y attendais.

— C'est vexant, je le sais, d'avoir à demander un service à un type comme lui, mais nous n'avions personne. J'ai dit à Lord Seawood que c'était absurde de monter cette pièce en cette saison, quand tous ses amis sont dispersés. Braintree est à peine une connaissance, et je me demande comment il l'est devenu.

— C'est par erreur, je crois, dit Murrel. Seawood est allé le voir parce qu'il se présentait au Parlement comme Unioniste ; quand il a découvert que cela voulait dire Trade-Unioniste, il a été un peu déconcerté, mais il ne pouvait pas faire une scène. Je me figure qu'il serait bien embarrassé de définir chacun de ces termes.

— Ne savez-vous pas ce que Unioniste veut dire ? demanda Olive.

— Personne ne le sait, dit le peintre de décors ; j'en ai bien été un moi-même.

— Oh ! je ne romprais pas avec un homme uniquement parce qu'il serait socialiste, s'écria Archer, avec son habituelle largeur d'esprit ; il y avait… Et il se tut, perdu dans ses réminiscences sociales.

— Ce n'est pas un socialiste, observa Murrel impassible ; il casse les vitres quand on le traite de socialiste : c'est un Syndicaliste.

— Mais c'est pire, n'est-ce pas ? demanda innocemment la jeune fille.

— Naturellement, nous sommes tous pour les questions sociales, et l'amélioration de l'état de choses actuel, dit Archer d'une manière vague ; mais personne ne peut soutenir un homme qui dresse une classe contre l'autre comme il le fait, prêchant le travail manuel et toutes sortes d'utopies impossibles. J'ai toujours dit que le capital a ses devoirs aussi bien que ses…

— Eh bien ! s'entremit hâtivement Murrel, dans le cas présent, je me récuse. Regardez-moi : je suis manouvrier plus que personne au monde.

— Oui… Mais enfin il ne veut pas jouer, répéta Archer, et il nous faut trouver quelqu'un. De fait, il ne s'agit que du second Troubadour, et n'importe qui peut prendre ce rôle, mais il faut que ce soit quelqu'un d'assez jeune : c'est la seule raison pour laquelle j'avais songé à Braintree.

— Oui, il est encore tout jeune, affirma Murrel, et il paraît avoir beaucoup d'influence sur la jeunesse.

— Je le déteste, lui et ses jeunes gens ! dit Olive avec une énergie soudaine. Autrefois, on se plaignait de ce que les jeunes cassaient tout parce qu'ils étaient romantiques, mais ceux-ci cassent tout parce qu'ils sont avides, arrivistes et vils ; ils se chamaillent à propos de machinisme et d'argent, ce sont des matérialistes ; ils

voudraient un monde d'athées, et ce serait bientôt un monde de brutes.

Après un silence, Murrel traversa la longue pièce jusqu'à son extrémité opposée. On l'entendit appeler un numéro de téléphone, puis suivit une de ces demi-conversations qui font éprouver à l'auditeur la sensation d'avoir perdu l'esprit. Mais, dans le cas présent, l'objet en était assez clair :

— C'est vous, Jack ?... — Oui, je le savais, mais j'ai besoin de vous en parler... — À Seawood, mais je ne peux pas m'absenter parce que je me couvre de peinture rouge comme un Indien... — Des bêtises ! cela n'a pas d'importance, vous viendrez seulement pour affaires... — Mais oui, c'est tout à fait convenu ! Quel animal raisonneur vous faites !... — Il n'y a pas de question de principe, je vous le répète... — Je ne vous mangerai pas, je ne vous peindrai même pas... — Très bien.

Il raccrocha le récepteur et revint en sifflant à son labeur artistique.

— Vous connaissez M. Braintree ? dit Olive, non sans surprise.

— Vous savez bien que j'ai un faible pour les compagnies vulgaires, répondit Murrel.

— Est-ce que ce goût s'étend jusqu'aux communistes ? demanda Archer avec quelque vivacité. Diablement voisins des voleurs !

— Le goût des sociétés vulgaires ne rend pas les gens voleurs, dit Murrel. C'est généralement le goût pour la haute société qui produit cet effet... Et il continua à décorer un pilier violet cru, avec d'énormes étoiles oranges, conformément au style bien

connu d'ornementation employé pour les salles du Trône sous le règne de Richard Cœur de Lion.

Chapitre 02

John Braintree était un homme jeune, long, mince et alerte. Sa barbe noire et son œil sombre semblaient, comme sa cravate rouge, faire partie de ses principes ; car lorsqu'il souriait, comme il fit un instant à la vue du décor de Murrel, il était fort agréable. Présenté à la jeune fille, il s'inclina avec une correction presque rigide, cette correction autrefois réservée aux aristocrates, mais plus commune aujourd'hui chez les artisans bien élevés ; Braintree avait en effet débuté dans la vie comme mécanicien.

— Je suis venu ici parce que vous me le demandiez, Douglas, dit-il, mais je vous assure que cela ne servira à rien.

— Mon esquisse en couleur vous plaît-elle ? demanda Murrel ; elle a généralement du succès.

— Ma foi, répliqua l'autre, je ne peux pas dire que j'apprécie particulièrement le replâtrage romantique que vous répandez sur toutes ces vieilles tyrannies et superstitions féodales, mais là ne gît pas la difficulté. Vous savez bien, Douglas, que je suis venu ici à la stricte condition que je pourrais dire tout ce qui me passerait par la tête ; pourtant je ne tiens pas à parler contre un homme dans sa propre maison. De plus, l'Union des Mineurs vient de déclarer la grève, j'en suis le secrétaire, je ne peux pas jouer à la fois deux rôles si opposés !

— Sous quel prétexte faites-vous grève ? demanda Archer.

— Nous voulons plus d'argent, répondit Braintree froidement ; quand deux sous n'achètent plus qu'un petit pain d'un sou, il nous faut deux sous pour le payer. C'est ce qu'on appelle les « répercussions économiques ». Mais ce qui importe encore plus à l'Union, c'est sa reconnaissance.

— Reconnaissance de quoi ?

— Eh bien, il paraît que les Trade-Unions n'existent pas. Elles sont une tyrannie insupportable, elles menacent de détruire toute l'industrie anglaise, mais elles n'existent pas. La seule chose dont leurs adversaires les plus ardents, et Lord Seawood en tête, soient certains, c'est qu'elles n'existent pas. Donc, pour suggérer qu'il est possible, malgré tout, qu'une telle entité existe, nous maintenons le droit de grève.

— Et sans doute aussi celui de laisser tous les malheureux consommateurs sans charbon ! s'écria Archer avec chaleur ; je m'imagine que vous trouverez l'opinion publique un peu montée contre vous. Si vous ne voulez pas extraire le charbon et que le gouvernement ne sache pas vous y contraindre, nous trouverons des gens pour le faire à votre place. Moi, par exemple, je répondrais d'une centaine de types d'Oxford, de Cambridge ou de la Cité qui ne regarderaient pas à descendre dans la mine pour faire échouer votre complot.

— Pendant que vous y êtes, répliqua Braintree dédaigneusement, vous pourriez aussi bien engager une centaine de mineurs pour achever l'enluminure de Miss Ashley à sa place. Le charbonnage est un métier très spécialisé, mon bon monsieur : un piqueur n'est pas un rouleur ; vous pourriez faire un assez bon rouleur.

— Est-ce une insulte ? dit Archer.

— Oh non, répondit Braintree : c'est un compliment.

Murrel s'interposa pour ramener la paix :

— Voilà que vous vous ralliez tous à mon idée : mineur pour commencer, puis ramoneur, et ainsi de suite jusqu'à la parfaite noirceur.

— Mais n'êtes-vous pas Syndicaliste ? demanda Olive avec une extrême sévérité.

Puis, après une pause, elle ajouta :

— Qu'est-ce qu'un Syndicaliste ?

— La manière la plus simple de l'expliquer, dit Braintree avec plus de condescendance, sera de dire qu'à notre point de vue, la mine doit appartenir aux mineurs.

— « La mine à qui mine », au fait, belle devise féodale, dit Murrel.

— Cette devise me paraît ultra-moderne, observa Olive un peu aigrement, mais comment ferait-on pour administrer les mines si elles appartenaient aux mineurs ?

— Idée absurde, n'est-ce pas ? demanda le Syndicaliste. Qu'est-ce que vous diriez d'un peintre propriétaire de sa boîte à couleurs ?

Olive se leva, se dirigea vers les portes-fenêtres ouvertes sur le jardin et regarda au dehors en fronçant le sourcil. Cette mauvaise humeur répondait partie au Syndicaliste, partie aussi à ses propres pensées. Après quelques minutes de silence, elle sortit

sur l'allée sablée et s'éloigna lentement. Ce départ était un reproche contenu, mais Braintree était trop échauffé pour le sentir.

— Je ne crois pas, continua-t-il, que personne ait jamais réalisé combien il est étrange et utopique pour un violoniste de posséder son violon !

— Au diable, vous, votre violon et votre archet ! s'écria l'impétueux M. Archer. Comment un tas de gens vulgaires pourraient-ils…

Une fois de plus Murrel détourna la conversation vers un sujet moins brûlant.

— Eh bien, eh bien, dit-il, tous ces problèmes sociaux ne seront jamais résolus tant qu'on n'en viendra pas à mon procédé. Toute la noblesse et l'élite intellectuelle de la France s'assemblèrent pour voir Louis XVI se coiffer d'un bonnet rouge. Qu'il serait impressionnant de voir tous nos artistes et les maîtres de notre pensée s'assembler pour me voir noircir respectueusement le visage de Lord Seawood !

Braintree regardait toujours Julian Archer avec un air sombre.

— Jusqu'à présent, dit-il, nos artistes et nos chefs n'ont pas été plus loin que de lui noircir les bottes.

Archer bondit comme s'il eût été personnellement visé.

— Quand un gentleman est accusé de cirer des bottes, dit-il, il y a risque qu'il vous poche un œil !

Braintree sortit de sa poche un poing noueux.

— Je vous ai prévenu, dit-il, que nous nous réservions le droit de cogner…

— Ne faites la chèvre ni l'un ni l'autre, insista le pacificateur, interposant son grand pinceau rouge. Pas de blague, Jack. Vous mettriez le pied dans… dans les rideaux rouges du Roi Richard.

Archer recula lentement vers son siège, et son adversaire, après un instant d'hésitation, se détourna pour sortir par la porte-fenêtre.

— Ne vous en faites pas, grommela-t-il. Je ne ferai pas de trou dans votre décor. Il me suffit d'en avoir fait un dans votre distribution. Qu'est-ce que vous me voulez ? Je sais bien que vous êtes un vrai gentleman, et malgré cela vous me plaisez. Mais vous savez aussi bien que moi ce qui arrive quand des hommes comme moi sont invités dans des châteaux comme celui-ci : ils y viennent pour dire un mot en faveur de leurs copains, et vous êtes gentils pour eux, et toutes sortes de belles dames sont gentilles pour eux, et tout le monde les reçoit bien, et il vient un jour où ils deviennent des… Comment appelleriez-vous un homme qui serait chargé de remettre une lettre de la part d'un ami et qui n'oserait pas ?

— Oui, mais regardez un peu, reprocha Murrel. Vous n'avez pas seulement fait un trou, vous m'avez fourré dedans. Maintenant je ne puis plus mettre la main sur un autre acteur. Pourquoi ne joueriez-vous pas par bonté d'âme ? Cela n'a rien à voir avec vos opinions. Je n'ai pas d'opinions, moi. Je les ai toutes liquidées à l'Union quand j'étais un gamin, mais j'ai horreur de causer une déception aux dames et il n'y a réellement pas d'autre homme sous la main.

Braintree le regarda fixement :

— Il n'y a pas d'autre homme ? répéta-t-il.

— Il y a le vieux Seawood, bien sûr ! dit Murrel. Ce n'est pas un mauvais type dans son genre, et vous ne pouvez pas me demander de le juger aussi sévèrement que vous, mais j'avoue que j'ai peine à me le figurer en Troubadour ! Il n'y a réellement et véritablement personne.

Braintree le regardait toujours.

— Il y a un homme dans la pièce à côté, dit-il ; il y a un homme dans le couloir, il y a un homme dans le jardin, il y a un homme à la porte d'entrée, il y a un homme dans les écuries, il y a un homme à la cuisine, il y a un homme à la cave. Quel palais de mensonge vous êtes-vous donc bâti à vous-mêmes pour que vous voyiez tous ces gens autour de vous tous les jours et que vous ne sachiez même plus que ce sont des hommes ? Pourquoi nous faisons grève ? Parce que, quand nous ne faisons pas grève, vous oubliez jusqu'à notre existence ! Dites à vos domestiques de vous servir, mais moi, pourquoi le ferais-je ?

Il sortit dans le jardin et s'éloigna à pas furieux.

— Eh bien, dit Archer après un silence, je dois avouer que votre ami m'est réellement insupportable !

Murrel se recula de sa toile et pencha la tête avec une attitude de connaisseur.

— Moi, je trouve son idée sur les domestiques épatante, observa-t-il placidement. Ne pouvez-vous pas vous figurer le vieux Perkins en Troubadour ? Vous connaissez bien le maître d'hôtel,

n'est-ce pas ? Lui ou l'un de ces valets de pied troubadoureraient aussi bien qu'autre chose !

— Ne dites pas de bêtises, dit Archer irrité. C'est un petit rôle, mais il y a bien des jeux de scène à faire. Voyons, il faut qu'il baise la main de la Princesse !

— Le maître d'hôtel ferait cela comme un amour, mais peut-être devrons-nous chercher plus bas dans la hiérarchie… S'il ne veut pas, je demanderai aux valets de pied, et s'ils ne veulent pas, je demanderai au groom, et s'il ne veut pas, je demanderai au garçon d'écurie, et s'il ne veut pas, je demanderai au garçon d'office, et s'il ne veut pas, je demanderai à n'importe qui de plus bas et de plus vil qu'un garçon d'office. Et si j'échoue, je descendrai plus bas encore, et je demanderai au bibliothécaire. Mais au fait ! c'est cela ! Le bibliothécaire !

Et, avec une impétuosité soudaine, il lança sa lourde brosse de l'autre côté du salon et sortit en courant dans le jardin, suivi par Archer stupéfait.

Il était de très bonne heure, car les amateurs s'étaient levés quelque temps avant le déjeuner pour répéter ou pour peindre. Braintree se levait toujours tôt pour écrire et envoyer à un journal travailliste du soir un article raide, pour ne pas dire rageur.

Dans les coins les plus reculés, la lumière blanche avait encore de ces reflets rose-pâle qui ont amené les poètes à attribuer à l'aurore, non sans imagination, des doigts de rose.

Le château s'élevait sur une hauteur qui s'abaissait de deux côtés sur la Severn. Les terrasses, bordées de bouquets d'arbres tout couverts de fleurs printanières, avec leurs grands parterres

dessinant des motifs héraldiques, à la fois nets et gais, voilaient légèrement et ne masquaient pas les courbes grandioses du paysage. Au long de ses lignes, les nuages s'enroulaient et s'élevaient comme de la fumée d'artillerie ; on eût dit que le soleil bombardait silencieusement les sommets de la terre ; le vent et le soleil polissaient les pentes gazonnées.

Sur le point culminant se dressait comme par hasard une vieille pierre grise tirée des ruines de l'abbaye qui s'élevait autrefois en cet endroit. Au delà était l'angle d'une aile plus ancienne du château, vers laquelle se dirigeait Murrel.

Archer possédait cette élégance théâtrale de tournure aussi bien que de vêtements, qui ressort dans un décor de ce genre, et l'illusion pittoresque fut encore renforcée par une autre apparition aussi étrangement vêtue, qui déboucha au soleil quelques instants plus tard. C'était une jeune femme portant une couronne royale sur un diadème de cheveux roux. Elle tenait naturellement la tête haute, autant par une certaine fierté que par vigueur physique ; elle semblait aspirer la brise comme le coursier de l'Écriture, tandis que ses draperies balayaient le sol du même mouvement que le vent.

Julian Archer, avec son vêtement ajusté de trois couleurs, semblait un portrait descendu de son cadre, auprès duquel le complet moderne et la cravate de Murrel paraissaient aussi vulgaires que ceux des gens d'écurie parmi lesquels il avait l'habitude de flâner.

Rosamund Severne, fille unique de Lord Seawood, était de ces femmes qui se lancent dans l'existence et qui font sensation partout. Sa grande beauté était du genre exubérant, comme son bon

caractère et sa bonne humeur, et elle jouissait de tout son cœur d'être une princesse du Moyen-Âge sur la scène. Mais elle ne partageait en rien les rêveries réactionnaires de son hôte et amie, Miss Ashley ; au contraire, elle était très dernier-cri et extrêmement réaliste. Toute jeune, elle avait tenté de faire sa médecine, mais finalement déçue par les idées conservatrices de son père, elle s'était résignée à devenir une châtelaine charitable de l'espèce turbulente. Elle avait aussi été un moment très en vue dans les réunions et les affaires politiques, mais était-ce pour obtenir le vote des femmes ou pour s'y opposer, nul de ses amis ne pouvait s'en souvenir,

Voyant Archer de loin, elle le héla à sa manière sonore et résolue :

— Je vous cherchais ; ne croyez-vous pas qu'il faudrait répéter de nouveau cette scène ?

— Et moi aussi je vous cherchais, interrompit Murrel. Voici bien d'autres péripéties dans le monde dramatique ! Dites, connaîtriez-vous par hasard votre bibliothécaire de vue ?

— Qu'avons-nous à faire d'un bibliothécaire ? demanda Rosamund de son ton précis. Oui, naturellement, je le connais ; mais je ne crois pas que personne le connaisse très bien.

— Quelque rat de bibliothèque, je suppose, observa Archer, ou un ver rongeur…

— Quant à cela, nous sommes tous des vers, remarqua gaiement Murrel. Seulement un rongeur de livres fait preuve d'un goût raffiné et supérieur dans son alimentation. Or donc, j'ai bien

envie de saisir ce ver, tel l'oiseau matinal… ou plutôt, Rosamund, soyez cet oiseau matinal et attrapez-le pour moi.

— Cela se trouve bien, je suis ce matin comme une vraie alouette !

— Et toute prête à persifler, n'est-ce pas ? mais je parle sérieusement, je vous assure ! Connaissez-vous la bibliothèque, et pourriez-vous m'apporter un vrai bibliothécaire vivant ?

— Je crois qu'il y est en ce moment. Vous n'avez qu'à entrer lui parler, quoique je ne devine guère ce que vous lui voulez.

— Laissez-moi m'expliquer. Archer, avec son infernal orgueil aristocratique, ne veut pas admettre que le garçon d'office joue le rôle du Troubadour, c'est pourquoi je me rejette sur le bibliothécaire. Je ne sais pas son nom, mais il nous faut absolument quelqu'un.

— Il s'appelle Herne, répondit la jeune fille en hésitant un peu ; n'y allez pas pour… je veux dire que c'est un homme du monde et tout ce qui s'ensuit. Je crois que c'est un vrai savant.

Mais Murrel s'était déjà élancé à sa manière impétueuse. Il disparut derrière l'angle de la maison, du côté des portes vitrées donnant accès à la bibliothèque.

Comme il tournait le coin, il s'arrêta brusquement pour regarder quelque chose au loin. Sur la crête du jardin supérieur, au point où s'enfonçaient les parterres, deux silhouettes se détachaient en noir sur le ciel clair, les dernières qu'il se fût attendu à voir rapprochées : l'une était John Braintree, ce déplorable démagogue ; l'autre était Olive Ashley. Tandis qu'il regardait, il est vrai, Olive se détourna avec un geste qui semblait de colère ou de

reproche. Mais Murrel s'étonnait moins de leur séparation que de leur rencontre. Une expression intriguée apparut un moment sur son visage de singe mélancolique ; puis il se détourna et entra d'un pied léger dans la bibliothèque.

Chapitre 03

Le bibliothécaire de Seawood avait eu jadis les honneurs de la grande presse, bien que très probablement à son insu. C'était pendant la controverse de 1906, lorsque le Professeur Otto Elk, l'érudit hébraïsant, menait sa grande offensive contre le Deutéronome ; il s'était prévalu de l'intimité particulière de l'obscur bibliothécaire avec les Paléo-Hittites. — Que le lecteur soit bien averti qu'il ne s'agit pas des vulgaires Hittites, mais d'une race bien plus ancienne, désignée par le même vocable. Herne savait en réalité une quantité incommensurable de choses sur les Hittites, mais seulement, comme il avait bien soin de l'expliquer, à partir de l'unification du Royaume par Pan-el-Zaga (vulgairement, et bien à tort appelé : Pan-ul-Zaga), jusqu'à la désastreuse bataille d'Uli-Zamul, après laquelle on ne peut plus dire que la vraie civilisation paléo-hittite ait survécu. En tous cas, on peut affirmer sans hésitation que personne n'en savait autant que lui. Il n'avait écrit aucun livre sur ses Hittites, et s'il avait dit ce qu'il en savait, c'eût été toute une bibliothèque — mais il eût été le seul homme capable d'en faire le compte-rendu.

Ses entrées et ses sorties dans la controverse publique étaient également insolites. Il avait existé, paraît-il, un alphabet hiéroglyphique hittite différent de tous les autres, si bien qu'aux yeux

profanes, ce qu'on en voyait ressemblait plutôt à la surface irrégulière de pierres effritées par le temps. La Bible disait quelque part que quelqu'un avait volé 47 chameaux ; le Professeur Elk fut en état de répandre la grande et heureuse nouvelle que, dans la version hittite du même incident, les investigations de l'érudit Herne avaient déjà déchiffré une allusion précise à 40 chameaux seulement, découverte qui affectait gravement les fondements de la cosmologie chrétienne, et semblait à plusieurs bons esprits ouvrir des vues alarmantes sur la question de l'institution du mariage. Le nom du bibliothécaire courut dans tous les journaux, et les persécutions infligées par les catholiques à Galilée, Giordano Bruno et Herne formèrent une agréable variation sur le cliché Galilée, Giordano Bruno et Darwin. Cependant le bibliothécaire de Seawood, continuant laborieusement à épeler ses hiéroglyphes, ne tarda pas à découvrir que les mots : « 40 chameaux » étaient suivis par ces mots : « et 7 ». Cette fois nul n'en parla, car ce détail ne pouvait pas détourner de sa course un monde avide de progrès.

Le bibliothécaire était certainement de l'espèce qui fuit la lumière, et destiné à rester une ombre parmi les ombres d'une grande bibliothèque. Sa taille était longue et souple ; il portait une épaule un peu plus haute que l'autre ; ses cheveux étaient d'un blond cendré, son visage maigre et allongé. Mais ses yeux bleu pâle étaient légèrement plus écartés que ceux des autres hommes et cela donnait une impression étrange, comme si un de ses yeux était quelque part ailleurs ; non pas occupé à regarder ailleurs, mais presque logé dans une autre tête que la sienne. Et c'était un peu vrai : il était dans la tête d'un Hittite d'il y a dix mille ans.

Car il y avait dans Michaël Herne un je ne sais quoi qui se trouve peut-être dans tout spécialiste enseveli sous une montagne de documents et qui l'empêche d'en être écrasé, un je ne sais quoi qui s'appelle Poésie. Herne se créait instinctivement des images des choses qu'il étudiait. Bien des gens judicieux, familiers de maints recoins de l'histoire, n'auraient vu en lui qu'un antiquaire poussiéreux farfouillant parmi des marmites et des terrines préhistoriques, sans oublier la sempiternelle hache de pierre. Mais ils auraient été injustes à son égard : tout informes qu'ils fussent, ces objets, pour lui, n'étaient pas des idoles, mais des instruments. Quand il regardait la hachette hittite, il se la figurait tuant quelque chose pour la marmite hittite ; quand il regardait la marmite, il la voyait bouillir pour cuire quelque proie tuée avec la hachette. Il était parfaitement capable de rédiger un menu hittite. À l'aide de quelques fragments, il avait reconstruit une cité et un état archaïques, éclipsant l'Assyrie dans leur énormité éléphantesque et informe. Son âme était au loin, errant sous des cieux étranges de turquoise et d'or, parmi des coiffures semblables à de hauts sépulcres, et parmi des sépulcres plus hauts que des citadelles, et des barbes calamistrées comme dans les tapisseries à personnages. Quand, par les fenêtres ouvertes de la bibliothèque, il regardait les jardiniers balayant les allées bien entretenues de Seawood, il ne les voyait pas. Il voyait ces énormes animaux et ces oiseaux couronnés qui semblent taillés à même les montagnes. Il voyait ces figures grandioses et écrasantes, géométriques comme le plan d'une ville. Quelques signes même témoignaient qu'il avait laissé les Hittites dominer son esprit jusqu'à le déranger un peu. Le bruit courait qu'un professeur imprudent ayant colporté de vains commérages contre la moralité de la princesse Pal-Ul-Gazil, Herne lui avait travaillé les côtes

avec la tête de loup destinée à épousseter les livres, et l'avait contraint à se réfugier au sommet de l'échelle de la bibliothèque. Mais l'opinion publique discutait si cette histoire reposait sur un fait, ou sur l'autorité de M. Douglas Murrel.

Quoi qu'il en soit, cette anecdote était au moins symbolique. Bien peu de gens soupçonnent combien de guerres et de tumultes peuvent couver sous une marotte obscure. L'esprit de combat a trouvé un refuge dans les recoins des théories scientifiques et abandonne sans vraie discussion les grandes questions d'intérêt général. Vous vous figurez que le Télégramme quotidien est une feuille cinglante et acerbe, la Revue des Fouilles Assyriennes un journal doux et pacifique ; mais la vérité est tout autre : c'est le journal populaire qui est devenu froid, banal, et rempli de clichés auxquels on ne croit pas ; c'est la revue d'érudition qui est pleine de feu, de fanatisme et de rivalités. M. Herne ne pouvait se contenir quand il pensait au Professeur Pool et à ses présomptueuses et monstrueuses suggestions sur les sandales hittites. Il poursuivait le Professeur, sinon avec une tête de loup, du moins avec une plume brandie comme une arme, et il dépensait des trésors inouïs d'éloquence, de logique et d'enthousiasme. Lorsqu'il découvrait des faits nouveaux, dénonçait des erreurs admises ou bataillait contre des objections qu'il perçait à jour avec une lucidité éblouissante, il ne se faisait guère un nom connu du public, mais il était ce que bien des hommes célèbres ne peuvent pas se vanter d'être : il était heureux.

Par ailleurs, c'était le fils d'un pasteur pauvre ; il était de ceux, très rares, qui ont réussi à être insociables à Oxford, non par une aversion réelle de la société, mais par un amour non moins réel de la solitude. Ses exercices physiques eux-mêmes, rares mais

persévérants, étaient soit solitaires, comme la marche et la natation, soit exceptionnels et excentriques, comme l'escrime. Il possédait une bonne culture générale et, étant pauvre, fut très content de gagner sa vie en veillant sur la belle bibliothèque ancienne recueillie par les propriétaires de l'abbaye de Seawood. Les seules vacances de son existence avaient été remplies par un rude travail, comme sous-assistant aux fouilles des cités hittites d'Arabie, et tous ses rêves éveillés n'étaient que la répétition de ces vacances.

Il était debout devant la porte-fenêtre qui donnait sur la pelouse, les mains dans ses poches, et regardant vaguement au loin, quand la ligne verte des jardins fut rompue par l'apparition de trois silhouettes dont deux au moins étaient frappantes, pour ne pas dire effarantes. On eût dit des fantômes aux couleurs vives, émergeant du passé. Leur costume n'avait rien de hittite, mais il était presque aussi exotique. Seule, la troisième silhouette, un homme en veston et en culotte de lainage clair, était d'une modernité rassurante.

— Oh ! M. Herne, lui disait une jeune fille d'une voix courtoise, mais assurée, une jeune fille parée, comme un portrait, d'une merveilleuse coiffure à deux cornes et d'une robe bleue ajustée, avec de larges manches à pointes tombantes ; nous avons une grande faveur à vous demander. Nous sommes dans des difficultés inextricables.

Les yeux de M. Herne semblèrent changer de foyer, comme une lentille qu'on met au point, et se fixèrent au premier plan sur la somptueuse jeune fille. Il resta muet un moment, puis il dit avec plus de chaleur qu'on n'aurait pu en attendre de son attitude :

— Tout ce que je pourrai…

— Il s'agit seulement de prendre un tout petit rôle dans notre pièce, plaida-t-elle. Nous avons honte de vous en confier un si peu important, mais tout le monde nous a manqué, et nous ne voudrions pas renoncer à notre projet.

— Quel genre de pièce ? demanda-t-il.

— Oh ! ce n'est qu'une amusette, fit-elle avec aisance ; cela s'appelle Blondel le Troubadour. On y voit Richard Cœur de Lion, et des princesses, et des châteaux, et des sérénades, et tout ce genre de choses. Nous avons besoin de quelqu'un pour faire le second Troubadour, qui a pour fonction d'accompagner Blondel et de causer avec lui… ou plutôt de l'écouter, car Blondel fait tous les discours. Cela ne vous prendrait pas longtemps d'apprendre votre rôle.

— Rien que pincer de la guitare, dit Murrel d'un air encourageant. Une variante médiévale du vieux banjo.

— Ce qu'il nous faut en réalité, dit Archer plus sérieusement, c'est une atmosphère romantique. Voilà ce que représente le second Troubadour… comme les « Amoureux dans la forêt » évoquent les rêveries des jeunes gens sur le passé, les chevaliers errants, les ermites, etc.

— C'est un peu incorrect de demander à quelqu'un, à brûle-pourpoint, d'être une atmosphère romantique, admit Murrel, mais vous comprenez la situation : soyez notre atmosphère, M. Herne.

Le long visage de M. Herne avait pris l'expression du plus profond chagrin :

— Je suis absolument désolé, dit-il, j'aurais tant voulu rendre service ; mais ce n'est pas ma période.

Tandis que les autres le regardaient d'un air perplexe, il continua comme quelqu'un qui pense tout haut :

— Garton Rogers est l'homme qu'il vous faut. Floyd est très bon, mais il s'occupe plus spécialement de la Quatrième Croisade. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de vous adresser à Rogers, de Balliol.

— Je le connais un peu, dit Murrel, regardant les autres avec un sourire en coulisse ; il a été mon précepteur.

— Parfait ! dit le bibliothécaire, Vous ne pourriez pas mieux trouver.

— Oui, je le connais, continua Murrel gravement. Il va avoir soixante-treize ans, il est tout chauve et si gras qu'il peut à peine marcher.

La jeune fille éclata de rire sans façon :

— Bonté divine ! dit-elle ; le faire venir d'Oxford pour l'habiller comme cela !

Et elle montra du doigt avec une gaîté irrésistible les jambes de M. Archer.

— Il est le seul à pouvoir interpréter cette époque, dit le bibliothécaire en hochant la tête. Quant à la difficulté de le faire venir d'Oxford, vous auriez à faire venir de Paris le seul autre homme auquel je puisse songer. Je vois bien un ou deux Français et un Allemand, mais en Angleterre aucun historien n'approche de lui. Garton Rogers est votre homme.

La dame au bonnet cornu éclata de nouveau :

— Mais Dieu me bénisse ! la comédie dure à peine deux heures !

— C'est bien assez pour commettre des bévues. Reconstituer le passé pendant deux bonnes heures demande plus de travail que vous ne pensez. Si seulement c'était ma période…

— Mais voyons, puisqu'il nous faut un savant, qui pourra faire mieux que vous ? triompha Rosamund sans beaucoup de logique.

Herne la regarda d'un air triste et pénétré, puis il détourna les yeux vers l'horizon et soupira :

— Vous ne comprenez pas, dit-il à voix basse ; la période d'un homme est sa vie en quelque sorte. Il faut avoir vécu parmi les tableaux et les sculptures du Moyen-Âge avant de pouvoir seulement traverser une pièce comme le ferait un homme du XII siècle. Je le sais par mon expérience : on me dit que les vieilles statues des prêtres et des dieux Hittites sont raides ; moi, il me semble que je comprends par ces attitudes raides comment ils dansaient. Je crois quelquefois entendre leur musique…

Pour la première fois, il y eut un arrêt et un silence dans ce cliquetis de propos interrompus. Les yeux du savant bibliothécaire s'égaraient à l'infini. Puis il continua dans une sorte de monologue :

— Si j'essayais de représenter une époque sur laquelle je n'aie pas fixé mon esprit, je serais pris au dépourvu, j'embrouillerais les choses. Si j'avais à jouer de cette guitare dont vous parlez, je ne le ferais pas comme il convient. J'en jouerais comme si c'était le shenaum, ou tout au moins le hinopis à demi hellénique. N'im-

porte qui verrait que mon mouvement n'est pas un mouvement de la fin du XII siècle. N'importe qui dirait aussitôt : voilà un geste hittite !

— C'est la phrase qui monterait à toutes les lèvres ! dit Murrel.

Quoiqu'il continuât à se payer audacieusement la tête du bibliothécaire, Murrel commençait à se convaincre du sérieux de cette étrange discussion. Car il lisait sur le visage de Herne une expression de finesse qui est le triomphe de la simplicité.

— Je veux qu'on me pende ! éclata Archer comme quelqu'un qui secoue un cauchemar. Je vous répète que ce n'est qu'une comédie ! Je sais déjà mon rôle et il est bien plus long que le vôtre.

— En tout cas, vous aviez de l'avance sur moi, insista Herne. Vous avez réfléchi aux troubadours, vécu leur vie. Tout le monde pourrait voir que je ne l'ai pas fait ; il y aurait toujours quelque petit détail à côté duquel je passerais, quelque erreur, un rien qui ne serait pas médiéval dans mon interprétation. Je n'aime pas à me mêler à des gens qui connaissent leur sujet, et vous avez étudié le vôtre.

Il regardait l'expression un peu ahurie de la jeune fille, tandis qu'Archer derrière elle, dans l'ombre, paraissait envahi par une sorte de découragement amusé. Soudain le bibliothécaire sortit de sa méditation et parut s'éveiller :

— Évidemment je pourrais chercher quelques documents dans la bibliothèque, dit-il en se tournant vers les rayons. Il y a une très bonne collection française sur tous les aspects de la question, sur la planche du haut, à ce que je crois.

La bibliothèque était une pièce d'une hauteur exceptionnelle, avec un plafond voûté aussi élevé que celui d'une église, car cette salle faisait partie des bâtiments qui constituaient l'ancienne abbaye de Seawood. C'est pourquoi la « planche d'en haut » dominait un précipice. On ne pouvait l'escalader qu'au moyen d'une très longue échelle, qui était à ce moment appuyée contre les rayons. D'un mouvement rapide, le bibliothécaire fut au sommet des échelons, farfouillant parmi une rangée de volumes poussiéreux presque invisibles dans l'éloignement. Il tira un gros volume de la rangée, et trouvant peu commode de l'examiner au sommet d'une échelle, il se hissa sur la planche, dans l'espace laissé libre par le livre, et s'assit là comme un nouvel et précieux in-folio offert à la bibliothèque. Il faisait assez sombre dans les hauteurs du plafond, mais une lampe électrique y était suspendue ; il l'alluma calmement. Un silence suivit ; Herne restait assis sur son perchoir lointain, avec ses longues jambes se balançant dans le vide, et sa tête complètement invisible derrière le rempart de cuir du gros volume.

— Il est fou, dit Archer à voix basse ; au moins timbré, ne pensez-vous pas ? Il nous a déjà complètement oubliés. Si nous enlevions l'échelle, je crois qu'il ne s'en apercevrait pas ! Voilà l'occasion d'une de vos farces, Singe.

— Merci, répliqua Murrel sèchement, pas de blagues ici, s'il vous plaît.

— Pourquoi pas ? demanda Archer. Quoi, c'est vous-même qui avez enlevé l'échelle, un jour que le Président du Conseil inaugurait une statue au sommet d'une colonne, et vous l'y avez laissé pendant trois heures !

— C'était différent, dit Murrel avec humeur, sans préciser davantage ; et quand le malicieux Archer mit les mains sur l'échelle pour l'enlever, il lui enjoignit de la lâcher sur un ton presque féroce.

Mais, à ce moment, il arriva qu'une voix bien connue l'appela par son nom, de la porte donnant sur le jardin. Il se retourna et vit encadrée dans l'embrasure la silhouette sombre d'Olive Ashley. Toute son attitude exprimait l'attente et le commandement.

— Vous allez me laisser cette échelle en paix, dit-il en s'éloignant, ou sinon…

— Sinon quoi ? demanda Archer d'un ton de bravade.

— Sinon je me permettrai un geste qu'on pourra qualifier de hittite, répondit Murrel ; et il se dirigea en hâte vers l'endroit où Olive se tenait. Archer resta seul, entre le bibliothécaire absorbé, et l'échelle tentatrice.

Archer éprouvait les sentiments d'un collégien qu'on a défié de faire une bêtise. Il n'était pas poltron, et il était très vaniteux. Il décrocha soigneusement l'échelle sans faire voler un grain de poussière sur les planches, ni un cheveu sur la tête de l'érudit plongé dans la lecture de son gros livre. Il porta doucement l'échelle dans le jardin et l'appuya contre un hangar. Puis il regarda autour de lui et aperçut ses compagnons formant un groupe sur la pelouse, assez absorbés par leur conversation pour être aussi inconscients du crime que la victime elle-même. Ils causaient d'autre chose, de quelque chose qui devait entraîner des conséquences inattendues, une histoire étrange.

Chapitre 04

Douglas Murrel se dirigea rapidement à travers la pelouse vers le monument isolé qui s'élevait au milieu de l'espace découvert. C'était un fragment important tombé du portail gothique de la vieille abbaye, et perché tant bien que mal sur un piédestal plus moderne, datant de l'époque où un certain romantisme était à la mode, c'est-à-dire d'une centaine d'années. On distinguait vaguement la forme d'un monstre répugnant, aux yeux saillants qui regardaient en l'air. Peut-être un dragon expirant, au-dessus duquel s'élevait en lignes verticales, semblables à des fûts de colonnes brisées, quelque chose comme la partie inférieure d'un corps humain. Ce n'était pas une ardeur archéologique qui poussait Douglas Murrel vers ce point, mais une certaine dame très pressée qui l'avait appelé hors de la maison pour une affaire urgente. Olive Ashley, debout près de la pierre gothique, était loin d'en partager l'immobilité. Même de loin, on voyait quelque chose d'agité et de nerveux dans son attitude et dans ses gestes.

— J'ai une faveur à vous demander, dit-elle à brûle-pourpoint.

Puis elle ajouta, assez illogiquement :

— Ce n'est pas une faveur pour moi, car je ne m'en soucie guère ; c'est dans l'intérêt général, pour la société…

— Je vois, je vois… dit Murrel avec gravité, et peut-être un peu d'ironie.

— De plus, c'est votre ami ; je parle de ce Braintree…

Puis son ton changea de nouveau et elle dit avec violence :

— Tout cela, c'est de votre faute ! C'est vous qui avez tenu à nous le présenter.

— Voyons, que se passe-t-il ? demanda patiemment son compagnon.

— Tout simplement que je le déteste, dit-elle. Il a été abominablement grossier et…

— Vraiment ! cria Murrel d'une voix tranchante et qui ne lui était pas coutumière.

— Oh ! dit Olive d'un ton fâché, vous ne me comprenez pas. Je ne demande à personne de se battre avec lui. Grossier, au sens ordinaire du mot, non, mais infatué, obstiné, critiquant la société avec des mots interminables tirés de ses horribles pamphlets étrangers, et vociférant toutes sortes de sottises sur le « syndicalisme organisé » et sur je ne sais quoi de « prolétarien »…

— Ces mots écorchent les lèvres d'une jeune fille, dit Murrel en hochant la tête ; mais j'ai peur de ne pas bien comprendre de quoi il s'agit. Du moment que je ne suis pas chargé de me battre contre lui pour avoir dit : « Syndicalisme organisé » (cela me paraîtrait une raison admirable pour provoquer un homme), que diable voulez-vous que je fasse ?

— Je veux qu'on lui rive son clou, observa la jeune fille d'un air sombre et vindicatif ; je veux qu'on lui enfonce dans la tête qu'il n'est qu'un ignorant. Il n'a jamais frayé avec des gens bien élevés, cela se voit rien qu'à la manière dont il marche et dont il s'habille. Il me semble que je supporterais tout le reste s'il ne fourrait pas partout cette grande barbe noire hérissée. Mon Dieu ! il serait acceptable sans sa barbe…

— Dois-je comprendre que vous désirez que j'aille le raser bon gré mal gré ?

— Vous êtes sot ! répliqua-t-elle impatiemment. Je veux dire seulement que je voudrais qu'il souhaitât, ne fût-ce qu'un moment, d'être rasé. Je veux lui montrer à quoi ressemblent les gens bien élevés. C'est dans son intérêt. Il pourrait… On pourrait si bien l'éduquer.

— Faut-il qu'il aille à des classes complémentaires ou à une école du soir ? Ou bien peut-être à une école du dimanche ?

— Personne n'apprend rien à l'école, répliqua-t-elle ; je parle du seul endroit où l'on apprenne quelque chose : le monde, la société. Je veux qu'il s'aperçoive qu'il y a des choses bien plus importantes que ses petits partis pris ; je veux qu'il entende les gens causer musique, architecture et histoire, qu'il apprenne toutes ces choses auxquelles s'intéressent les gens instruits. Il s'est monté le cou en déclamant dans les rues et en démolissant la société dans les cabarets de bas étage, bourrant le crâne à des gens encore plus ignorants que lui. Mais qu'il se mêle à des gens réellement cultivés, il est bien assez intelligent pour sentir qu'il n'est qu'un sot.

— Et voilà pourquoi, ayant besoin d'un « honnête homme » accompli, cultivé jusqu'au bout des ongles, vous avez naturellement pensé à moi, approuva Murrel. Vous voulez que je l'enchaîne à une chaise de salon, et que je lui administre du thé, du Tolstoï, ou du Tupper, ou n'importe quel auteur à la mode. Ma chère Olive, il ne viendra pas.

— Je l'ai bien pensé, dit-elle un peu vite. C'est pourquoi je vous parlais d'une faveur, une faveur pour lui et pour les autres,

bien sûr ! Voyons, je voudrais que vous persuadiez à Lord Seawood de le convoquer à des pourparlers à l'occasion de la grève. C'est le seul motif qui le décidera à venir ; et ensuite nous le présenterons à quelques personnes qui causeront de choses au-dessus de sa compétence, de sorte qu'il sera bien obligé de s'élever, de grandir… C'est très sérieux, Douglas. Il a acquis un pouvoir terrible sur ces ouvriers. Si nous ne parvenons pas à lui faire voir la vérité, ils… C'est un orateur, dans son genre.

— Je savais que vous étiez une aristocrate fieffée, dit-il en contemplant la petite femme crispée et tendue, mais je ne croyais pas que vous fussiez une telle diplomate. Allons, il faudra vous aider dans votre noir complot, pourvu que vous m'assuriez que tout cela est pour son bien !

— Mais naturellement, c'est pour son bien, répliqua-t-elle avec assurance ; sans cela je n'y aurais jamais songé.

— Très bien, répondit Murrel ; et il retourna vers la maison d'un pas plus lent qu'il n'en était sorti. Mais il ne vit pas l'échelle appuyée contre le hangar, sans quoi le développement de ce récit eût été déplorablement modifié.

La théorie d'Olive sur l'éducation des gens frustes par leur frottement avec des gens cultivés fournissait un aliment à ses méditations, tandis qu'il traversait la pelouse en tapant du talon, et les mains profondément enfoncées dans ses poches. Oui, il y avait là une idée : il y a des hommes qui mesurent leur niveau en allant à Oxford ; ils découvrent en quoi leur éducation a été négligée, même s'ils continuent à la négliger. Mais il n'avait jamais vu tenter l'expérience sur une couche sociale aussi basse que le filon de charbon que représentait le syndicaliste. Murrel avait peine à

se figurer quelqu'un d'aussi plongé, d'aussi buté dans sa démagogie que son ami Jack Braintree, apprenant peu à peu l'art de manier une cigarette et une tasse de thé, et celui de parler du Shakespeare roumain. Il savait qu'une réception de ce genre aurait lieu l'après-midi même ; mais Braintree y prenant part !

Cependant, s'étant décidé une bonne fois à voler au secours de la société et d'Olive Ashley, en exhibant le mineur illettré comme un ilote ivre, il se mit gravement à l'œuvre. C'était un trait caractéristique chez lui que cette gravité recouvrant le simple et profond plaisir de réaliser une bonne farce. La question de savoir aux dépens de qui la farce se jouerait n'était peut-être pas aussi simple.

Il se dirigea vers l'aile du bâtiment qui contenait le sanctuaire rarement violé de l'illustre Lord Seawood en personne. Il y demeura une heure, et en ressortit en souriant.

C'est par suite de ces manœuvres, dont il était complètement inconscient, que Braintree, ahuri, sa barbe et ses cheveux noirs semblant se hérisser de tous côtés tandis qu'il cherchait à s'orienter, se trouva, ce même après-midi, lâché dans le cercle de l'aristocratie intellectuelle qui devait compléter son éducation. Il avait certainement l'air mal dégrossi, debout dans ce salon. Son dos voûté, ses sourcils froncés, lui donnaient un aspect maussade. Il n'était pas laid, mais il était gauche ; par dessus tout, il avait l'air hostile, et il s'en rendait compte. Il faut leur rendre justice, les autres invités lui montraient de la sympathie et une amabilité quelquefois un peu lourde. Il y avait là un grand monsieur chauve et bienveillant qui était particulièrement cordial ; et jamais si cordial, on pourrait dire si bruyant, que lorsqu'il était confidentiel :

— Ce qu'il nous faut, disait-il, frottant doucement ses deux mains l'une contre l'autre, ce qu'il nous faut pour la paix sociale, c'est l'instruction professionnelle. N'écoutez pas les réactionnaires, ne croyez pas ceux qui disent que l'éducation populaire est une erreur. Évidemment, il faut donner aux masses de l'éducation, mais avant tout, l'éducation économique. Si nous parvenons à faire entrer dans la tête des ouvriers quelques notions d'Économie Politique, nous n'entendrons plus parler de ces contestations qui font fuir l'industrie et menacent de mettre le couteau sous la gorge du consommateur. Je ne dis pas cela dans l'intérêt d'un parti, j'affirme que c'est un intérêt au-dessus de tous les partis.

— Et si je dis, répondit Braintree, que nous voulons étendre la demande effective, n'est-ce pas aussi un intérêt au-dessus des partis ?

Le gros homme le regarda vivement, et presque à la dérobée. Puis il dit :

— Tout à fait, oh ! tout à fait.

Il y eut un silence, puis quelques remarques banales sur la pluie et le beau temps, et Braintree s'aperçut que le gros homme s'était doucement éloigné de lui, nageant vers d'autres mers comme un léviathan silencieux. La première étape de M. Braintree dans l'enseignement supérieur fut peut-être malheureuse, car elle laissa à cet homme farouche l'impression croissante, vraie ou fausse, que le partisan de l'Éducation économique des masses n'avait pas lui-même la plus légère idée de ce que signifie : « demande effective ».

Il serait injuste cependant de marquer ce premier fiasco, car le gros homme chauve (qui était un certain Sir Howard Pryce, à la tête d'une très grosse affaire de savons) s'était peut-être aventuré par hasard dans le domaine assez spécial du syndicaliste. Le salon contenait une foule de gens qui n'avaient aucune chance de discuter l'instruction professionnelle ou la loi de l'offre et de la demande. Parmi ceux-ci, inutile de le dire, se trouvait M. Almeric Wister. M. Wister est toujours présent quand vingt ou trente personnes sont réunies dans ce genre d'assemblée mondaine. Il trouvait moyen d'être tellement omniprésent à l'heure du thé dans Mayfair, que quelques-uns ont soutenu qu'il n'était pas un homme, mais un syndicat, et que toute une série de Wister se dispersaient dans les différents salons, tous grands et minces, avec des yeux creux, une tenue impeccable, et tous possédant une voix grave, une barbe et des cheveux clairsemés mais un peu longs, avec un soupçon d'esthétisme. Même à la campagne, dans les réunions similaires, il y en avait toujours un certain nombre, de sorte qu'il semblait que le syndicat envoyât aussi des tournées en province. Wister avait une réputation comme expert d'art, et passait pour très fort sur la qualité des matières colorantes. C'était le genre d'hommes qui se souviennent de Rossetti et racontent des anecdotes inédites sur Whistler. Quand on le présenta à Braintree, ses yeux rencontrèrent d'abord la cravate rouge du démagogue, d'où il conclut avec justesse que Braintree n'était pas un expert d'art. Wister se sentit donc libre d'être encore plus expert que d'habitude. Les yeux creux se détournèrent avec reproche de la cravate vers un tableau suspendu au mur, attribué à Lippi ou à quelque autre primitif italien : car Seawood Abbey possédait de beaux tableaux aussi bien que de beaux livres. Une association d'idée amena Wister à faire inconsciemment écho aux plaintes

d'Olive Ashley, et il fit observer que le rouge employé pour les ailes d'un des anges était le fruit d'un secret technique perdu. Quand on considérait comme la Cène avait passé…

Braintree approuvait poliment, car il n'avait pas beaucoup d'idées sur les tableaux, et il n'en avait aucune sur les couleurs. L'expert, tout à fait sûr maintenant qu'il s'adressait à un profane, s'épanouit avec une condescendance radieuse, et prononça une sorte de conférence :

— Ruskin est inattaquable sur ce point, dit-il. Vous pouvez lire Ruskin en toute sécurité, quand ce ne serait que comme une sorte d'introduction au sujet. À l'exception de Pater, bien entendu, aucun critique n'a acquis la même autorité. Seulement la Démocratie n'est pas favorable à l'autorité, et j'ai bien peur, M. Braintree, qu'elle ne soit pas plus favorable à l'art.

— Bon ! Nous verrons bien, si jamais nous avons une Démocratie, dit Braintree.

— Je crains, dit Wister en secouant la tête, que nous n'en ayons déjà bien assez pour nous entraîner à négliger toutes les autorités artistiques.

Àce moment, Rosamund, aux cheveux roux et au visage ferme et intelligent, s'avança, remorquant à travers la foule un robuste jeune homme qui avait lui aussi un visage intelligent ; mais là s'arrêtait la ressemblance, car il était laid, avec des cheveux courts et une moustache en brosse. Il avait en revanche les yeux clairs d'un homme courageux et ses façons étaient agréables et sans prétentions. C'était un propriétaire des environs, qui jouissait d'une certaine réputation de voyageur sous les tropiques. Elle

le présenta, et après avoir échangé quelques mots avec le groupe, elle dit à Wister :

— Je crains de vous avoir interrompu ?

— Je disais, fit Wister d'un ton dégagé mais un peu hautain, que j'ai peur que nous ne descendions vers la Démocratie et vers une ère d'hommes vulgaires. Les grands hommes de l'époque Victorienne sont morts !

— Oui, évidemment, répondit la jeune fille un peu au hasard.

Il résuma :

— Il ne nous reste plus de géants.

— Ainsi tout le monde devait se plaindre en Cornouailles, réfléchit Braintree, quand Jack le tueur de Géants avait accompli ses tournées professionnelles.

— Quand vous aurez lu les œuvres des géants de l'époque Victorienne, dit Wister avec un certain mépris, vous comprendrez peut-être ce que j'entends par là.

— Vous ne pouvez pas vouloir dire, M. Braintree, intervint la jeune fille, que vous désirez que l'on tue les grands hommes ?

— Mais je pense au contraire qu'il y a là une idée à exploiter, dit Braintree. Tennyson méritait la mort pour avoir écrit La Reine de Mai, et Browning méritait la mort pour avoir fait rimer des calembours, et Herbert Spencer méritait la mort pour avoir écrit L'individu contre l'État, et Carlyle méritait la mort parce qu'il était Carlyle, et Dickens méritait la mort pour n'avoir pas fait mourir la petite Nell assez tôt, et Ruskin méritait la mort pour avoir dit que l'homme n'a pas droit à plus de liberté que le

soleil, et Gladstone méritait la mort pour avoir lâché Parnell, et Thackeray…

— Miséricorde ! interrompit Rosamund en riant, il faut vous arrêter quelque part. Que de choses vous semblez avoir lues !

Wister, on ne sait pour quelle raison, parut très ennuyé, presque vexé.

— Si vous voulez mon avis, dit-il, tout cela fait partie de l'esprit populaire et de sa haine pour toute supériorité ; il cherche toujours à rabattre le mérite. Voilà pourquoi vos infernales Trade-Unions n'admettent pas qu'un bon ouvrier soit mieux payé qu'un mauvais.

— Cela peut se soutenir même au point de vue économique, dit Braintree avec contrainte. Une autorité a fait observer que dans les meilleurs métiers tout le monde est payé déjà sur le même pied.

— Karl Marx, je suppose, dit l'expert vivement.

— Non, John Ruskin. Un de vos géants Victoriens.

Puis il ajouta :

— Seulement, le texte et le titre du volume n'étaient pas de Ruskin, mais de Jésus-Christ, qui n'a pas, hélas ! le privilège d'être un Victorien.

Le robuste petit homme nommé Hanbury sentit peut-être que la conversation devenait trop religieuse pour rester courtoise ; en tous cas il s'interposa pacifiquement en disant :

— Vous venez de la région minière, M. Braintree ?

Celui-ci acquiesça d'un air sombre.

— Je suppose qu'il va y avoir pas mal d'agitation parmi les mineurs ?

— Au contraire, il va y avoir beaucoup de repos parmi eux.

L'autre parut hésiter, puis dit très rapidement :

— Vous ne voulez pas dire que la grève soit finie ?

— La grève bat son plein, fit Braintree farouchement. Je dis qu'il y aura beaucoup de repos parmi les mineurs. Vous parlez toujours comme si faire grève voulait dire jeter une bombe ou faire sauter une maison. Faire grève signifie simplement se reposer.

— Mais c'est un vrai paradoxe ! s'écria la maîtresse de maison avec une sorte de joie, comme s'il s'agissait d'un nouveau jeu de salon, et que le succès de sa réception fût maintenant assuré.

— J'aurais cru que c'était une banalité ou tout au moins une vérité de Monsieur de la Palice, répliqua Braintree. Pendant une grève, les travailleurs se reposent, et c'est une expérience rudement neuve pour quelques-uns d'entre eux, je vous le garantis.

— Ne pouvons-nous pas dire, fit Wister d'une voix profonde, que le véritable repos est dans le travail ?

— Vous le pouvez, dit Braintree sèchement. L'Angleterre est un pays libre… au moins pour vous. Et pendant que vous y êtes, vous pouvez dire aussi que le plus grand travail est dans le repos. Et alors vous serez tout à fait satisfait de vos idées sur les grèves.

Son hôtesse le regardait avec une expression attentive et mobile, celle dont les gens d'esprit un peu lent, mais très droit, accueillent une opinion avec laquelle il faut compter, et qu'il faut peut-être même respecter. Car quoiqu'elle eût grandi étouffée sous le luxe et la richesse — et peut-être même à cause de cela — elle était absolument sincère et n'avait jamais éprouvé de honte à regarder quelqu'un en face.

— Ne pensez-vous pas, dit-elle enfin, que nous nous disputons sur un mot ?

— Non je ne le pense pas du tout. Je crois que nous sommes sur les deux rives d'un abîme et que ce petit mot est un gouffre entre les deux moitiés de l'humanité. Si vraiment cela vous intéresse, puis-je vous donner un seul conseil ? Si vous désirez nous faire croire que vous comprenez la situation et que vous désapprouvez cependant la grève, dites tout ce que vous voudrez, sauf cela. Dites qu'il y a un démon parmi les mineurs, dites qu'il y a de la trahison et de l'anarchie parmi les mineurs, dites qu'il y a du blasphème et de la démence parmi les mineurs, mais ne dites pas qu'il y a de l'agitation, car ce seul petit mot révèle ce qui est au fond de votre esprit : la chose est très vieille, et son nom c'est l'esclavage.

— C'est bien extraordinaire, dit M. Wister.

— N'est-ce pas ? dit la maîtresse de maison.

— Non, c'est très simple. Écoutez-moi. Supposez qu'un homme travaille dans votre cave, au lieu de travailler dans votre mine ; supposez que ce soit son métier de casser du charbon toute la journée, et que vous entendiez ses coups de marteau. Nous admettrons qu'il est payé pour cela, nous admettrons

même que vous êtes convaincus qu'il est assez payé. Tout de même vous l'entendez cogner tout le long du jour, pendant que vous fumez ou que vous jouez du piano, jusqu'au moment où le bruit cesse brusquement. Il peut avoir tort de s'arrêter, il peut avoir raison ; peu importe. Mais ne voyez-vous pas, rien ne vous fera-t-il voir ce que vous exprimez réellement quand vous dites seulement comme Hamlet à l'ombre de son père : « Repose-toi, esprit inquiet ! »

— Ha ! dit aimablement M. Wister, je suis content de voir que vous avez aussi lu Shakespeare.

Braintree poursuivit sans tenir compte de l'interruption ;

— Le bruit du marteau qui cognait toujours dans votre cave s'arrête un instant. Qu'est-ce que vous dites alors à l'homme qui est là dans l'obscurité ? « Merci pour votre bon travail » ? Ou même : « Au diable votre mauvais travail ! » Non, ce que vous lui dites, c'est : « Reposez-vous… Continuez à sommeiller… Rentrez dans votre repos normal… Persistez dans cette tranquillité complète qui vous est propre et que rien ne devrait jamais troubler. Continuez ces mouvements rythmés qui bercent votre sommeil, qui sont pour vous une seconde nature, et font partie de l'essence des choses. Continuez, comme dit Dieu dans l'histoire de Belloc, et surtout, pas d'agitation ! »

Tandis qu'il parlait avec ardeur mais sans violence, il s'aperçut que beaucoup de regards s'étaient tournés vers lui et son groupe. Il distingua Murrel qui le regardait avec une mélancolie amusée, en fumant sa cigarette, et Archer qui jetait de temps à autre un coup d'œil par-dessus son épaule, comme s'il craignait qu'il ne mît le feu à la maison. Il vit les visages attentifs et un peu anxieux

de plusieurs femmes, de celles qui sont toujours assoiffées d'incidents imprévus. Les plus proches de lui restaient rêveurs et surpris, mais dans un coin éloigné de la pièce, il voyait distincte, et même démesurément distincte, la figure pâle de la petite Miss Ashley à la boîte de couleurs, qui ne le quittait pas des yeux.

— Cependant l'homme de la cave n'est qu'un étranger venu de la rue, continua-t-il, descendu dans votre trou noir pour attaquer un rocher, comme il pourrait attaquer une bête sauvage ou quelque force brutale de la nature. Casser du charbon dans une cave est une occupation ; le casser dans une mine est une expédition. La bête sauvage peut tuer dans son antre, et combattre cette bête est une inquiétude éternelle, une lutte avec le chaos, toute pareille à celle d'un homme qui se fraye un chemin à travers une forêt d'Afrique.

— M. Hanbury, dit Rosamund souriante, vient justement de revenir d'une expédition de ce genre.

— Oui, dit Braintree, mais quand il lui arrive de ne pas faire d'expédition, vous ne dites pas qu'il y ait de l'agitation au Club des Voyageurs ?

— Touché ! très bien ! approuva Hanbury avec bonhomie.

— Ne voyez-vous pas, poursuivit Braintree, qu'en disant cela de nous, vous impliquez que nous ne sommes tous que des rouages d'horlogerie, dont vous ne remarquez même pas le tic-tac avant que l'horloge ne s'arrête ?

— Oui, dit Rosamund, je crois que j'ai compris ce que vous voulez dire, et je ne l'oublierai pas.

En effet, quoiqu'elle ne fût pas particulièrement intelligente, elle était de ces personnes qui n'oublient jamais ce qu'elles ont une fois appris.

Chapitre 05

Douglas Murrel connaissait le monde ; il connaissait son monde, quoique son heureux attrait pour les compagnies vulgaires l'eût préservé de croire que c'était le monde entier. Et il savait assez ce qui était arrivé : Braintree, amené là pour être réduit au silence, était encouragé à parler. Dans l'intérêt qu'il provoquait entrait peut-être cet attrait des personnes blasées pour n'importe quoi de neuf, monstruosité ou animal savant ; mais la monstruosité faisait bonne impression. Il parlait beaucoup, avec conviction, sans suffisance. Murrel ne manquait pas d'expérience, et il savait que les hommes qui parlent beaucoup souvent ne sont pas vaniteux, parce qu'ils parlent sans s'écouter.

Et maintenant, il savait ce qui allait suivre : les sots avaient eu leur tour : les gens qui ne peuvent s'empêcher de demander à un explorateur arctique s'il s'est plu au Pôle Nord, les gens qui demanderaient presque à un nègre l'effet que cela fait d'être noir. Il était inévitable que le vieux négociant parlât d'économie politique à quiconque faisait de la politique. Il n'était pas plus important que ce vieil âne de Wister lui eût servi une conférence sur les grands hommes de l'ère Victorienne. Le fils de ses œuvres n'avait pas eu de difficulté à montrer qu'il était supérieur à ces gens-là. Mais maintenant la seconde étape était atteinte, et d'autres sortes de gens commençaient à le remarquer. Les gens intelligents du

grand monde, ceux qui ne parlent pas boutique, les gens qui parleraient au nègre de la pluie et du beau temps, commencèrent à parler syndicalisme au syndicaliste. Dans l'accalmie qui suivit sa réponse orageuse, des hommes à la voix plus calme commencèrent à lui poser des questions plus sensées, tantôt lui concédant plusieurs de ses réclamations, tantôt se retranchant derrière des objections de principe. Murrel tressaillit en entendant la voix traînante et gutturale du vieux Lord Eden, qui renfermait dans son sein tant de secrets diplomatiques et parlementaires et qui ne parlait qu'à bon escient, dire à Braintree :

— Ne croyez-vous pas que les Anciens n'avaient pas si tort, Aristote et les autres, vous savez ? Peut-être faut-il réellement qu'il y ait une classe de gens qui travaillent pour nous à la cave ?

Les yeux noirs de Braintree étincelèrent, non de colère mais de joie, parce qu'il savait maintenant qu'il était compris.

— Ah ! maintenant vous parlez avec bon sens, dit-il.

Il y avait des assistants auxquels il semblait presque aussi impertinent de dire à Lord Eden qu'il parlait avec bon sens, que de lui dire qu'il n'avait pas le sens commun, mais lui-même était bien assez subtil pour comprendre qu'on lui avait adressé un compliment.

— Seulement, si vous adoptez cette théorie, continuait Braintree, vous ne pourrez pas vous plaindre que les gens que vous rejetez se considèrent eux-mêmes comme une classe séparée. Et vous pourrez difficilement vous étonner que les ouvriers aient l'esprit de classe.

— Les autres aussi, j'aime à croire, auront droit à avoir l'esprit de classe ? dit Eden avec un sourire.

— Certainement, observa Wister à sa manière conciliante. Comme dit Aristote, « l'aristocrate, c'est le grand homme ».

— Voyons, voyons, dit Braintree avec quelque irritation, je n'ai lu Aristote que dans des traductions à quatre sous, mais je l'ai lu. On dirait que les messieurs comme vous apprennent laborieusement le grec et puis ne se servent jamais de leur science. Aristote, autant que j'ai pu le comprendre, fait de son grand homme un individu assez suffisant ; mais il ne dit nulle part qu'il doive être ce que vous appelez un « aristocrate ».

— C'est exact, dit Eden ; les plus démocrates des Grecs avaient foi en l'esclavage. À mon avis, il y a bien plus à dire en faveur de l'esclavage qu'en faveur de l'aristocratie.

Le syndicaliste approuva avec ardeur et M. Almeric Wister parut plutôt ahuri.

— Du moment qu'il y a des esclaves, répéta Braintree, vous ne pouvez pas les empêcher de se rapprocher et d'avoir leurs points de vue propres sur tout. Vous ne pouvez faire appel aux sentiments civiques de ceux qui ne sont pas citoyens. Eh bien, je suis un de ces esclaves, je sors de la cave au charbon. Je représente ces gens sales, ces larves, ces malappris, je suis l'un d'entre eux ! Aristote lui-même ne pourrait pas me reprocher de parler en leur faveur.

— Vous parlez très bien pour eux, dit Eden.

Murrel sourit amèrement. La mode était lancée, il constatait tous les signes d'un changement d'atmosphère autour du syndi-

caliste. Il entendit même la phrase traditionnelle qui adoptait définitivement le nouveau venu : la voix de Lady Boole murmurait :

— … Tous les jeudis, nous serons charmés…

Murrel tourna les talons et alla vers le coin où Olive était assise. Elle surveillait la scène, les lèvres serrées, et ses yeux noirs étaient dangereusement brillants. Il l'interpella sur un ton de délicates condoléances :

— J'ai peur que notre bonne farce se retourne contre nous, dit-il. Nous croyions avoir affaire à un ours, et on en a fait un lion.

Elle leva les yeux et elle eut soudain un sourire éblouissant et bien déconcertant :

— Il les a culbutés comme des quilles, n'est-ce pas ? s'écria-t-elle, et il n'a même pas eu peur du vieil Eden !

Murrel la regarda de haut avec une perplexité nouvelle.

— Voilà qui est bizarre, dit-il. Vous semblez toute fière de votre protégé ?

Il continuait de considérer le sourire indéchiffrable d'Olive ; et à la fin il dit :

— Évidemment, je ne comprends rien aux femmes. Personne ne les comprendra jamais. Mais si vous me permettez de vous le dire, ma chère Olive, je soupçonne fortement que vous vous payez ma tête !

Il s'éloigna. La réunion se dispersait déjà. Au moment où le dernier visiteur prenait congé, Murrel s'arrêta une fois de plus

sous le porche conduisant au jardin et lança une flèche du Parthe :

— Je ne comprends pas les femmes, dit-il, mais je m'y connais un peu en hommes, et maintenant c'est moi qui me charge de votre ours savant.

Le domaine de Seawood, bien qu'il parût magnifique et reculé, était en réalité à cinq ou six milles seulement d'une de ces villes de province, noires et enfumées, qui ont poussé entre des collines et des vallées ravissantes depuis que la carte d'Angleterre est émaillée des taches noires des districts charbonniers.

Cette ville portait toujours son ancien nom de Milldyke ; elle était déjà très enfumée, mais encore relativement petite. Son industrie n'était pas le charbon proprement dit, mais le traitement de divers sous-produits, tels que le goudron ; un certain nombre d'usines extrayaient des produits variés de ce précieux résidu. John Braintree habitait dans une des plus pauvres rues de la ville ; c'était sans agrément, mais assez commode pour lui, car une grande partie de son activité politique se dépensait à mettre en rapports les organisations professionnelles minières avec ces autres groupes plus petits d'ouvriers travaillant les produits dérivés. C'est vers cette demeure qu'il dirigea ses pas, en tournant le dos à la grande maison de campagne où il venait de faire une visite si étrange et en apparence si inutile.

Tandis qu'Eden, Wister, et tous les hobereaux du voisinage (comme il les désignait), s'éloignaient dans leurs somptueuses automobiles, Braintree mettait son orgueil à fendre la foule dans la direction du curieux petit omnibus rustique qui faisait la navette entre la grande maison et la ville. Quand il escalada l'omni-

bus, il fut tout surpris de voir Douglas Murrel l'escalader derrière lui.

— Cela ne vous fait rien que je partage votre omnibus ? demanda Murrel, tombant sur un banc à côté de l'unique voyageur d'impériale.

Ils s'assirent sur les sièges du devant, et le souffle froid de la nuit leur frappa le visage sitôt que la voiture se mit en marche. L'air sembla tirer Braintree d'un rêve et il répondit brièvement.

— Au vrai, reprit Murrel, je suis tenté d'aller voir votre cave à charbon.

— Vous n'aimeriez guère à y être enfermé, dit l'autre, toujours un peu maussade.

— Bien sûr, j'aimerais mieux être enfermé dans la cave au vin… Nouvelle version de votre parabole sur le Travail : les riches frivoles et paresseux festoyant en haut, tandis que le son sourd et persistant des bouchons qui sautent leur rappellerait que je suis dessous, peinant, travaillant, jamais en repos… Mais réellement, mon vieux, il y a du vrai dans ce que vous avez raconté sur vous-même et sur les endroits noirs que vous fréquentez, et je me suis dit que j'y jetterais un coup d'œil.

Aux yeux de M. Almeric Wister et d'autres, ç'aurait été un manque de tact de parler à un homme plus pauvre de son milieu enfumé. Mais Murrel ne manquait jamais de tact, et il ne se trompait pas en affirmant qu'il s'y connaissait en hommes. Il connaissait la sensibilité morbide des plus virils ; il connaissait la terreur maladive de son ami pour le snobisme et se serait bien gardé de lui parler de ses succès de salon. Tandis que causer avec

Braintree comme avec l'esclave de la cave à charbon, c'était renforcer son respect de lui-même.

— Des teintureries et des usines de ce genre, n'est-ce pas ? demanda Murrel, contemplant la forêt de cheminées qui commençait à émerger des brumes de l'horizon.

— Sous-produits du charbon de diverses sortes, répondit son ami, utilisés pour les matières colorantes, les teintures, les émaux, etc. Il me semble que dans la société capitaliste le sous-produit prend plus d'importance que la matière première. On dit que les millions de votre ami Seawood proviennent beaucoup plus des dérivés du goudron que du charbon. J'ai entendu dire qu'on s'en sert pour les uniformes rouges des soldats.

— Et de quoi se sert-on pour la cravate rouge du socialiste ? demanda Murrel d'un ton de reproche. Jack, je ne puis croire que la cravate rouge que vous arborez soit fraîchement trempée dans le sang des aristocrates. Je pense trop de bien de vous pour vous imaginer ruisselant du massacre de notre vieille noblesse. De plus, on m'a toujours dit que son sang serait bleu. Se pourrait-il que vous soyez devenu vous-même une réclame ambulante des teintureries du vieux Je ne sais qui ? « Achetez nos cravates rouges ; spécialité pour MM. les syndicalistes. M. John Braintree, le révolutionnaire bien connu, nous écrit : Depuis que j'emploie vos… »

— Personne ne sait jamais de nos jours d'où vient quoi que ce soit, Douglas, dit Braintree tranquillement. Voilà ce qu'on appelle publicité et journalisme populaire dans un état capitaliste. Ma cravate est peut-être faite par des capitalistes, et la vôtre par des insulaires cannibales, pour ce que vous en savez.

— Tissée avec les favoris des missionnaires, répliqua Murrel. Pensée charmante… Et je présume que votre tâche est de pérorer en faveur de tous ces travailleurs ?

— Leurs salaires sont infâmes, dit Braintree, surtout ceux des pauvres types qui travaillent à certaines teintures et couleurs : ce sont d'atroces poisons et pestes, tout simplement. Ils n'ont presque pas de syndicats qui vaillent la peine d'en parler, et leurs heures de travail sont beaucoup trop longues.

— C'est la longueur du travail qui épuise le plus, convint Murrel. Personne n'a assez de loisirs ni de plaisirs en ce monde, n'est-ce pas, Bill ?

Braintree était peut-être secrètement assez flatté que son ami l'appelât toujours Jack, mais il lui était impossible de comprendre par quel excès d'intimité il se mettait à l'appeler Bill. Il était sur le point de lui en faire l'observation quand un grognement sorti de l'obscurité, devant lui, lui rappela soudain quelqu'un dont il avait complètement oublié l'existence. William était le prénom du cocher de l'omnibus ; Murrel avait coutume de le lui donner. Le grognement d'assentiment du nommé Bill suffit pour indiquer qu'il était entièrement d'accord que les heures de travail du prolétariat étaient beaucoup trop longues.

— Cependant tout va bien pour vous, Bill ; vous êtes un veinard, surtout ce soir. Le vieux Charles prend le service au Dragon, n'est-ce pas ?

— Ben oui, dit le cocher d'un ton lent et méprisant, il vient au Dragon, mais…

— Nous voilà arrivés, dit Murrel, je suppose qu'il faut y entrer et en tirer le vieux Charles.

Dans le but philanthropique d'activer le service des voitures publiques, Murrel parut se précipiter du sommet de l'omnibus. Il tomba néanmoins sur ses pieds, étant descendu en faisant le saut périlleux. Il se fraya ensuite un chemin dans le bar bruyant et illuminé du Dragon Vert, d'un mouvement si résolu que les deux autres hommes le suivirent instinctivement. Le cocher, dont le nom complet était William Pond, lui emboîta le pas sans l'ombre d'une hésitation ; le démocrate John Braintree, au contraire, le suivit à contre-cœur avec une insouciance affectée. Il n'était ni un prohibitionniste ni un fat, et au cours d'une promenade il aurait bu une chope dans n'importe quelle auberge, le plus simplement du monde. Mais le Dragon Vert était situé sur les confins d'une ville industrielle, et l'endroit où ils entrèrent n'était ni un café, ni un restaurant, ni un salon-bar. C'était une buvette ou un bar public fréquenté par les pauvres. Aussitôt qu'il en franchit le seuil, Braintree comprit qu'il n'avait jamais vu, ni connu cela, au cours de ses quinze années de travail manuel. Ni l'odorat ni la vue n'étaient flattés au premier abord, et on n'était guère tenté de toucher ni de goûter. L'endroit était très chaud, bourré de monde et rempli du tapage assourdissant de gens parlant tous à la fois. Murrel s'était avancé vers le fond de la salle, faisant au passage signe de la tête à plusieurs personnes ; il frappa sur le zinc avec une pièce de cuivre en demandant quatre consommations.

Il commença par échanger quelques mots avec une grosse jeune femme qui avait fait des efforts pour que ses cheveux ressemblassent à une perruque. Ensuite il engagea une discussion interminable avec son plus proche voisin sur les chances que tel

ou tel cheval pouvait avoir de gagner d'une longueur ou d'une fraction de longueur. Le débat n'avançait pas très vite vers une conclusion, car il consistait surtout à répéter les prémisses avec une vigueur toujours croissante. Les deux interlocuteurs étaient polis autant qu'irréductibles ; mais leur conversation était quelque peu gênée par les gestes d'un homme immensément grand, efflanqué et minable, qui se penchait entre eux, parlant tout le temps, dans la bonne intention de préciser le point en litige au silencieux Braintree :

— J'connais un Monsieur quand j'le vois, répétait l'homme efflanqué, et j'y d'mande..... J'y d'mande seulement, comme à un Monsieur ; je connais un Monsieur quand j'le.....

— Je ne suis pas un Monsieur, dit le syndicaliste avec quelque amertume.

L'homme efflanqué essaya de se pencher vers lui avec de larges gestes protecteurs, comme pour calmer un enfant grognon.

— Allons, dites pas ça, M'sieur, dites pas ça... Je reconnais bien un vrai Monsieur quand je l'vois et j'vous dis...

Braintree se détourna brusquement et entra en collision avec un matelot couvert de poussière blanche, qui s'excusa avec une amabilité parfaite, et puis cracha sur le sol couvert de sciure de bois.

La nuit s'écoula comme un cauchemar. À John Braintree, elle sembla aussi interminable qu'insensée, et cependant d'une sauvage monotonie. Car Murrel promena son cocher d'omnibus en goguette de bar en bar, ne buvant guère à vrai dire, ne buvant

certainement pas moitié de ce qu'un Duc ou un Docteur solitaire aurait bu en face d'un carafon de Porto, mais buvant parmi le bruit, l'odeur du gaz, les discussions sans fin. Quand le sixième cabaret résonna du cri sonore : « On ferme ! » et que les derniers traînards en furent expulsés en désordre, l'infatigable Murrel recommença une tournée toute pareille dans les débits de café, avec la louable intention d'encourager la sobriété. Là, il mangea des sandwiches épais et but du café clair, discutant toujours avec son prochain sur les chevaux et les événements sportifs. L'aube apparaissait sur les collines et caressait le sommet des cheminées d'usines, quand John Braintree se retourna soudain vers son ami et lui parla d'un ton qui commandait l'attention :

— Douglas, lui dit-il, inutile de pousser votre allégorie plus loin. Je sais depuis longtemps que vous êtes un garçon intelligent et je commence à comprendre comment les vôtres s'y sont pris pour manier pendant si longtemps une nation tout entière, mais je ne suis pas non plus tout à fait un imbécile. Je sais ce que vous voulez me faire entendre. Vous ne l'avez pas exprimé directement, mais vous me l'avez crié par dix mille bouches cette nuit. Vous m'avez dit : « John Braintree, vous pouvez fort bien vous entendre avec les nobles, c'est avec le peuple que vous ne pourrez pas vous entendre. Vous avez passé une heure au salon et causé facilement littérature et musique ; maintenant que vous avez passé une nuit dans les quartiers pauvres, répondez, lequel de nous deux connaît le mieux le peuple ? »

Murrel garda le silence. Après un moment l'autre reprit :

— C'est le meilleur aveu que vous ayez pu faire, et je vous ferai grâce d'une nouvelle discussion. Je pourrais vous dire que ces choses nous répugnent plus qu'à vous, parce que vous pouvez

vous en jouer, tandis que nous avons eu à les combattre, mais j'aime mieux vous prouver que je vous comprends et que je ne vous en veux pas.

— Je le sais, répondit Murrel ; notre ami du cabaret ne choisit pas ses termes avec beaucoup de tact, mais au fond, il avait raison en disant que vous étiez un gentleman. Allons, espérons que ce sera le dernier de mes mauvais tours !

Il n'en avait pas fini avec les mauvaises farces, car en revenant à Seawood à travers le jardin, il vit quelque chose qui le fit tressaillir : l'échelle de la bibliothèque, appuyée contre la cabane aux outils. Il s'arrêta, et son bon visage se fit presque farouche.

Chapitre 06

Tandis que Murrel regardait l'échelle, une pensée se faisait jour dans son esprit, la sensation d'un résultat inattendu de son absurde expédition nocturne, ou de son expérience sur l'éducation des révolutionnaires. Il était resté dehors toute la nuit et n'avait rien su de ce qui se passait à Seawood, mais il se rappelait que c'était à ce même moment de la matinée, à l'heure des longues ombres effilées et des lointaines rougeurs de l'aurore, qu'il avait abandonné la peinture de ses décors et s'était élancé dans la bibliothèque à la recherche du bibliothécaire…

Il y avait un peu plus de vingt-quatre heures qu'il avait laissé celui-ci au sommet de l'échelle ! Et maintenant, l'échelle était jetée dans le jardin comme au rebut, piquée d'humidité, squelette sur lequel les araignées matinales lançaient leurs toiles argen-

tées… Il se souvint des plaisanteries de Julian Archer, et son visage se contracta pendant qu'il se dirigeait vers la bibliothèque et y plongeait son regard.

Sa première impression fut que la longue et haute salle, entièrement tapissée de livres, était vide. L'instant d'après, il vit que tout en haut, dans le coin sombre où le bibliothécaire avait trouvé ses documents français sur le Moyen-Âge, flottait un singulier nuage bleuâtre et lumineux. Puis il comprit que la lampe électrique était toujours allumée, et que le voile de vapeurs au travers desquelles elle brillait était la fumée d'un nombre considérable de cigarettes accumulées pendant des heures sur ces hauteurs… Alors seulement il perçut distinctement les deux longues jambes de M. Michaël Herne pendant de la corniche élevée où il paraissait être resté à lire sans interruption, d'un lever du soleil à l'autre.

— Dieu me bénisse, dit Murrel à mi-voix, le malheureux doit être mort de faim et de sommeil !

Il héla avec précaution l'homme sur son perchoir, un peu comme on fait pour un enfant jouant au bord d'un précipice, et lui dit d'un ton rassurant :

— Tout va bien, j'ai l'échelle.

Le bibliothécaire le regarda avec douceur par dessus son gros livre et demanda :

— Désirez-vous que je descende ?

Et alors Murrel fut témoin du dernier des prodiges de ces invraisemblables vingt-quatre heures : sans attendre l'échelle, Michaël Herne se laissa rapidement glisser sur la façade de la bi-

bliothèque, trouvant des points d'appui sur les rayons, non sans difficultés ni danger, et tombant enfin sur ses pieds. Il est vrai qu'en atteignant le sol, il chancela.

— Avez-vous demandé à Garton Rogers ? interrogea-t-il. Quelle période intéressante !

Murrel ne put répondre que par un regard stupéfait :

— Période ? quelle période ?

— Voyons, répondit M. Herne, en fermant les yeux à demi, je pense que nous pourrions situer la période la plus intéressante entre, disons, 1080 et 1260. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est attendre bien longtemps un repas ; ma parole, vous devez être affamé ! Êtes-vous vraiment resté perché là-haut pendant deux cents ans ?

— Je me sens tout drôle, avoua M. Herne.

— Je n'apprécie pas la plaisanterie autant que vous, répondit l'autre. Attendez, je vais vous apporter quelque chose à manger. Les domestiques ne sont pas encore levés, mais un garçon d'office de mes amis m'a appris jadis le chemin du garde-manger.

Il sortit précipitamment de la pièce et revint au bout de cinq minutes, portant un plateau chargé de choses hétéroclites, parmi lesquelles on voyait surtout des bouteilles de bière.

— Fromage britannique ancien, dit-il en plaçant les divers objets sur la tablette d'une bibliothèque tournante ; poulet froid, probablement pas antérieur à 1390 ; bière, telle que la buvait Richard Cœur de Lion, ou tout ce qu'il en a laissé ; jambon froid à la mode Troubadour. Attaquez-le tout de suite, je vous assure

que le manger et le boire ont été pratiqués dans les meilleures périodes.

— Je ne veux pas boire toute cette bière, dit le bibliothécaire, il est encore de bonne heure.

— Au contraire, il est très tard, dit Murrel. Je ne demande pas mieux que de vous tenir compagnie, car je finis moi-même une sorte de fête. « Encore un petit verre de vin ! » comme il est dit dans la chanson des Troubadours de Provence. Cela ne nous fera pas de mal !

— En réalité, dit Herne, je ne comprends pas très bien ce que tout cela signifie ?

— Moi non plus ; mais la vérité est que moi aussi j'ai passé toute la nuit dehors, occupé à des recherches. Pas précisément des recherches dans votre période, mais dans une autre, systématique, organisée, remplie de sociologie et de tout ce qui s'en suit. Vous me pardonnerez si je suis un peu étourdi moi-même. Je me demande s'il y a vraiment une si grande différence entre une période et une autre !

— Eh bien ! s'écria Herne avec chaleur, c'est justement ce que j'éprouve. Quels extraordinaires rapprochements on peut établir entre cette période médiévale et mon sujet habituel ! Quel changement intéressant que cette transformation des charges impériales en noblesse héréditaire ! Ne croirait-on pas lire le récit de la transformation des Nals après l'invasion Zamoule ?

— Oh ! bien certainement, dit Murrel avec une ferveur distraite. Eh bien, j'espère que vous pourrez nous faire connaître à fond les troubadours ?

— Évidemment, vos amis et vous savez ce que vous avez entrepris, dit le bibliothécaire. Vous avez creusé tout cela depuis longtemps. Mais je suis un peu surpris que vous vous soyez attachés exclusivement aux troubadours, j'aurais cru que les trouvères s'ajusteraient mieux à votre plan ; je suppose que M. Archer est une grande autorité sur ce sujet.

— Je l'ai toujours trouvé une grande autorité sur tous les sujets, dit Murrel d'un ton réservé. Mais vous savez, moi, je suis ignorant sur tous les sujets, excepté peut-être sur la bière ; il me semble que j'en prends plus que ma part. Allons, M. Herne, levez la coupe brune d'une façon plus joyeuse ! Ne pourriez-vous pas égayer la société d'un ancien air à boire hittite ?

— Non vraiment, dit le bibliothécaire toujours sérieux, c'est impossible. Chanter n'est pas de ma compétence.

— Dégringoler du sommet des bibliothèques en est bien, repartit son compagnon. Je dégringole souvent des omnibus, mais je n'aurais pas mieux fait. Il me semble, cher monsieur, que vous êtes un phénomène mystérieux. Pourquoi n'êtes-vous pas descendu plus tôt ?

— Je devrais avoir honte, répondit tristement l'érudit ; réellement c'est une espèce d'infidélité. Il me semble que je suis amoureux de la femme d'un autre. Chacun devrait s'en tenir à son sujet.

— Vous pensez que la Princesse Pal-Ul — est-ce bien cela ? — sera jalouse de Bérengère de Navarre ? Quel beau sujet pour un feuilleton ! Je suppose en tous cas que les livres là-haut vous intéressaient ?

— Ils m'ont passionné, dit le bibliothécaire avec une sorte de gémissement. Je n'avais aucune idée de la reconstruction du monde civilisé après les invasions des Barbares, et je ne croyais pas que les âges d'obscurantisme fussent un sujet si fascinant…

. . . . . .

Une autre personne de la société avait été matinale comme M. Murrel avait été noctambule, tandis que M. Herne planait hors des temps au sommet de la bibliothèque. Olive Ashley était descendue dès les premières heures de l'aube et s'était dirigée vers la longue pièce dont les vastes fenêtres laissaient entrer tant de lumière et au bout de laquelle était placée la petite table portant toutes les menues pièces de son jeu d'enluminure gothique. Elle s'assit pour s'amuser avec ses jouets, ou pour peiner sur ses travaux délicats, comme elle le faisait déjà à l'heure pâle du matin où commença cette histoire. Seul un observateur attentif aurait pu remarquer que son humeur et ses mouvements étaient légèrement différents, qu'elle n'était plus concentrée sur ses couleurs avec une ardeur aussi innocente, et qu'il lui arrivait parfois de déposer son pinceau et de regarder au dehors les vastes étendues du gazon et du ciel.

Olive Ashley était une personne assez bizarre, que ses amies, selon leurs dialectes divers, appelaient : une fille étrange, un drôle d'oiseau, ou un singulier numéro. Rien de plus singulier, si on y songe, que cette action toute simple par laquelle commence son histoire : elle continuait « d'enluminer », alors que pour tout le monde la grande affaire était la pièce, elle restait obstinément accrochée à sa marotte, au milieu du tourbillon de l'absurde entreprise théâtrale.

Pourtant, elle était la première inspiratrice de toute cette aventure. Elle était en fait l'auteur de Blondel le Troubadour, et sans sa manie de blasons et de vitraux, ce n'est pas aux XII et XIII siècles que Douglas Murrel aurait consacré ses talents de décorateur domestique et d'expert en architecture, ni à ces époques ténébreuses que la blonde Rosamund aurait prêté le soleil de sa beauté. Ce n'est pas non plus le mot Troubadour qui avait entraîné Julian Archer à franchir le portail gothique. Il se serait contenté d'autres déguisements plus ordinaires ; il se serait vu volontiers avec de la poudre et des mouches, des talons rouges et une épée de parade. Il aurait figuré avec plaisir un ancien Romain ; un Cavalier de l'époque Van Dyck aurait fait un bel effet. Mais il ne demandait pas mieux que d'être un Troubadour. Sans doute classait-il les générations humaines selon le système de M. Abrahams, le costumier à la mode, plutôt que selon la classification de M. Garton Rogers, de Balliol College.

— Et puis, faisait observer Rosamund Severne avec un grand geste de désespoir, maintenant qu'Olive a ce qu'elle désirait, cela n'a plus l'air de lui faire plaisir ! Nous lui mettons sur pied sa vieille pièce moyen-âge, et du coup elle en est dégoûtée ! Elle recommence à tripoter ses petits pots de dorure et elle nous laisse toute la besogne.

— Voyons, voyons, avait dit Murrel, — car il était un pacificateur universel — c'est peut-être bien mieux qu'on vous laisse l'ouvrage, vous êtes si pratique ! Vous êtes un homme d'action.

Sur quoi, Rosamund radoucie admit qu'elle avait souvent désiré d'être un homme.

Les désirs de son amie Olive restaient plus mystérieux, mais elle ne partageait probablement pas celui-là. De plus, il n'était pas tout à fait exact de dire qu'on lui avait mis sa pièce sur pied ; plutôt on la lui avait prise des mains. On l'avait considérablement améliorée : tous en étaient persuadés, et ils devaient le savoir mieux que personne. Légèrement adaptée, elle fournissait à Julian Archer quelques entrées et sorties admirables. Seulement Olive commençait à éprouver, hélas ! à l'égard de ce gentleman, le sentiment secret qu'elle préférait ses sorties à ses entrées. Elle n'en disait rien, et moins à lui qu'à tout autre. Elle était de ces femmes qui peuvent se disputer avec ceux qu'elles aiment, mais non pas avec ceux qu'elles méprisent. Aussi rentra-t-elle dans sa coquille, cette coquille qui dans les vieilles boîtes à couleurs contient la peinture d'or. Tous ces gens bruyants la dérangeaient dans son rêve, comme de grands frères et sœurs maladroits. À la surprise générale, elle se replia sur son ancien passe-temps. Elle se cantonna dans sa manie, comme dans le dernier abri qui lui appartînt encore. Cependant (nous l'avons déjà dit), ce matin-là elle était un peu plus agitée que d'habitude. Après avoir travaillé environ dix minutes, elle se leva et regarda distraitement dans le jardin. Puis elle sortit, presque comme une automate, le pinceau toujours à la main. Elle resta un instant à contempler le grand fragment gothique, à l'ombre duquel Murrel et elle avaient discuté le terrible problème de John Braintree. Puis elle passa en revue les portes et les fenêtres de l'autre aile du château, et vit que le bibliothécaire était debout dans l'embrasure de la bibliothèque avec Douglas Murrel à côté de lui.

Cette vue ramena Olive vers le monde réel. Ce fut comme si elle prenait subitement une résolution, ou si elle prenait conscience d'une résolution déjà prise. Elle marcha un peu plus

vite, changea de direction, et quand elle atteignit la bibliothèque, sans tenir compte de l'accueil surpris de Murrel, elle dit au bibliothécaire avec un sérieux admirable :

— M. Herne, vous seriez bien aimable de me laisser regarder un livre dans la bibliothèque.

M. Herne sursauta, comme tiré d'une extase, et dit :

— Excusez-moi…

— L'autre jour, reprit Olive Ashley, je regardais un livre sur les rayons, un livre d'enluminures sur saint Louis, je crois ; il contenait un rouge merveilleux, un rouge éclatant comme du métal incandescent, et cependant aussi délicat de teinte qu'un espace clair dans un coucher de soleil. Maintenant, je ne peux plus me procurer nulle part une couleur comme celle-là.

— Oh, je n'en crois rien, dit Murrel nonchalant, je vous réponds qu'on peut se procurer n'importe quoi, de nos jours, si on sait le chercher.

— Vous voulez dire, reprit Olive avec un peu d'amertume, qu'on peut se procurer n'importe quoi si on peut le payer.

— Je me demande, fit le bibliothécaire rêveur, si j'offrais aujourd'hui n'importe quel prix pour un « palumon » paléo-hittite, je me demande s'il serait facile de se le procurer.

— Je ne dis pas que Selfridge en mette à sa devanture, dit Murrel, mais vous trouveriez probablement quelque part un millionnaire américain tout disposé à en faire le commerce.

— Eh bien, écoutez, Douglas ! s'écria Olive avec un certain feu. Je sais que vous aimez les paris, les gageures. Je vais vous mon-

trer dans le livre cette couleur rouge, et vous la comparerez vous-même avec les couleurs de ma boîte. Et puis vous irez voir si vous pouvez m'en acheter un pain.

Chapitre 07

— Oh ! fit Murrel vaguement, oh oui… Tout à votre service !

Olive Ashley s'était élancée dans la bibliothèque, sans attendre l'aide du bibliothécaire qui continuait à regarder les lointains avec des yeux distraits. Elle tira un lourd volume d'un des rayons inférieurs et l'ouvrit à une page richement décorée, sur laquelle les lettres semblaient avoir pris vie et ramper de tous côtés comme des dragons dorés. Dans un angle était l'image du monstre à plusieurs têtes de l'Apocalypse ; et même aux yeux insouciants de Murrel, son coloris émergeait du fond des âges avec la pureté de la flamme.

— Prétendez-vous que je pourchasse cet animal à travers les rues de Londres ? demanda-t-il.

— Je prétends que vous pourchassiez cette couleur exacte, dit-elle ; puisque vous assurez qu'on peut trouver tout ce qu'on veut dans les rues de Londres, vous n'aurez pas à chercher bien loin. Quand j'étais enfant, il y avait un certain Hendry, dans Haymarket, qui en vendait ; mais aucun marchand de couleurs n'a plus ce beau rouge du XIV siècle.

— En ce qui me concerne, j'ai promené du rouge par toute la ville ces dernières heures, dit modestement Murrel, mais je suppose que ce n'était pas un beau rouge du XIV, tout au plus un

rouge du XX, pareil à la cravate de Braintree. Je lui ai dit sur le moment que sa cravate pourrait bien mettre le feu à la ville.

— Braintree ! dit Olive assez sèchement, M. Braintree était-il avec vous quand… quand vous promeniez du rouge ?

— Je ne peux pas dire qu'il fût ce qu'on appelle un joyeux compagnon, dit Murrel en s'excusant. Ces révolutionnaires rouges semblent avoir bien peu d'expérience pour affronter le vin rouge. À propos, est-ce que je ne pourrais pas partir en chasse sur cette piste, dites-moi ? Supposez que je vous rapporte un assortiment de Portos, quelques douzaines de Bourgognes, autant de Bordeaux, des flacons de Chianti, quelques fûts de précieux vins d'Espagne, et d'autres encore ? Mélanger les vins comme les couleurs aboutirait peut-être…

— Que faisait là M. Braintree ? demanda Olive avec quelque sévérité.

— Il faisait son éducation. Il suivait une classe, exécutant ce programme que votre propre enthousiasme pédagogique a élaboré pour lui. Vous avez dit qu'il fallait l'introduire dans un monde plus étendu et lui faire écouter des discussions sur des sujets tout nouveaux pour lui. La discussion que nous avons entendue au Cochon qui siffle était certainement toute nouvelle pour lui.

— Vous savez parfaitement bien que je n'ai jamais désiré qu'il allât dans ces horribles endroits. Je parlais de vraies discussions avec des gens intelligents, sur des questions importantes.

— Ma chère enfant, répondit tranquillement Murrel, ne voyez-vous pas encore à quoi cela aboutira ? Dans ce genre de discussion, Braintree vous damera toujours le pion à tous. Les idées

qu'il a, il sait pourquoi il les a, dix fois mieux que la plupart de ceux que vous appelez des gens cultivés. Il a lu autant qu'eux et se rappelle beaucoup mieux qu'eux ses lectures. Et il possède quelques pierres de touche pour distinguer ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, qu'il peut appliquer instantanément. Elles sont peut-être fausses, mais il peut en faire l'essai et produire le résultat sur-le-champ. N'avez-vous jamais senti combien nous sommes tous imprécis ?

— Oui, répondit-elle d'un accent moins mordant, il sait ce qu'il veut.

— Il est vrai qu'il ignore peut-être trop la mentalité de certaines personnes, continua Murrel, mais il connaît notre milieu mieux que d'autres. Vous attendiez-vous vraiment à le voir se prosterner devant le génie du vieux Wister ? Non, non, ma chère Olive, si vous voulez vraiment le voir baisser la tête, il faut venir ce soir avec moi au Cochon qui siffle.

— Je ne désire voir personne la crête basse, répondit-elle, et je pense que vous avez eu grand tort de l'emmener dans ce genre d'endroit.

— Et moi, demanda le jeune homme plaintivement, que faites-vous de ma moralité ? Ma formation morale n'a-t-elle aucune importance ? Mon âme immortelle n'a-t-elle aucun prix ? Pourquoi cette légèreté, cette indifférence à mon progrès spirituel ?

— Oh ! répondit-elle avec une indifférence étudiée, tout le monde sait que cela vous est bien égal.

Il est nécessaire de mettre le lecteur au courant des péripéties principales de Blondel le Troubadour, pour lui rendre un peu

plus vraisemblable le récit intitulé : « Le retour de Don Quichotte ». Dans le drame, Blondel abandonne bien inutilement la Dame de ses pensées à la perplexité et à la jalousie, lui laissant croire qu'il fait une excursion sur le continent pour chanter des sérénades à des beautés de tout genre et de toute nationalité, tandis qu'en réalité il chante ses sérénades dans un but exclusivement politique à un Seigneur très grand et fortement musclé. Le grand et musculeux Seigneur, qui est Richard Cœur de Lion, devait être incarné dans la pièce par un gentilhomme moderne répondant, au moins extérieurement, à ce signalement, un certain Major Trelawney, cousin éloigné de Miss Ashley. C'était un de ces hommes comme on en trouve quelquefois dans le monde, qui, pour une raison mystérieuse, sont capables de jouer alors qu'ils sont à peine capables de lire et, semble-t-il, tout à fait incapables de penser. Mais bien qu'il fût très brave garçon et excellent acteur mondain, il était aussi un homme très fantasque et avait été fort inexact aux répétitions.

Les raisons politiques qui étaient supposées pousser Blondel à chercher partout ce grand et musculeux Seigneur étaient naturellement de l'espèce la plus sublime. Tout au long de la pièce, ses mobiles étaient d'un désintéressement presque irritant, d'une pureté d'intention telle qu'elle confinait à la perversité. Murrel ne pouvait dissimuler sa joie à entendre ces sentiments d'abnégation, allant jusqu'au dépouillement absolu, exprimés par les lèvres de M. Archer. Blondel débordait de loyauté envers son Roi, de dévouement envers son pays, et du désir de ramener celui-là à celui-ci. Il désirait restaurer le Roi pour rétablir l'ordre dans le royaume et déjouer les intrigues de Jean, ce criminel universel et nécessaire dont on a tant abusé dans les récits sur les Croisades.

Le dénouement n'était pas un mauvais morceau pour un drame d'amateur. Quand Blondel le Troubadour a enfin découvert le château qui contient son maître, et a réuni (non sans invraisemblance) toute une troupe de courtisans, de dames, de hérauts, dans les profondeurs d'une forêt d'Autriche, aux portes d'un donjon, pour accueillir le royal captif de leurs loyales acclamations, alors le Roi Richard sort au son des trompettes, occupe le centre de la scène, et là, devant toute cette cour itinérante, avec une attitude des plus royales, abdique son trône royal.

Il déclare que désormais il ne veut plus être un Roi, mais seulement un Chevalier errant. Il avait déjà, semble-t-il, suffisamment erré, en plus d'un sens, avant ses malheurs, mais il n'était pas encore guéri de sa conviction qu'errer est le propre de l'homme. Il errait dans les forêts de l'Europe centrale, rencontrant sur sa route diverses aventures, quand il tomba dans la mésaventure finale de la captivité autrichienne. Il proclame maintenant que, malgré leur conclusion, ces détours insensés ont été les heures les plus heureuses de sa vie. Il dénonce, il flétrit la perversité des autres souverains de son temps et la conduite répugnante des affaires politiques en général.

Miss Ashley possédait un vrai talent pour pasticher les vers les plus ronflants de l'époque d'Élisabeth. Richard exprime donc sa préférence pour la société des reptiles plutôt que pour celle de Philippe-Auguste, roi de France ; il compare favorablement le sanglier furieux des forêts avec les hommes d'État chargés à ce moment des affaires publiques, et dans une allocution cordiale adressée principalement aux loups et aux vents d'hiver, il les prie de ne pas le ménager, pourvu qu'on lui épargne la rencontre de ses parents ou de ses conseillers politiques. Dans une péroraison

terminée par un couplet rimé à la manière de Shakespeare, il renonce à sa couronne, tire son épée et sort majestueusement, au grand ennui de Blondel, qui a sacrifié son Roman Privé à son Devoir Public pour aboutir à voir son Devoir Public s'échapper de la scène à la poursuite de son Roman Privé. La très opportune et encore plus invraisemblable arrivée de Bérengère de Navarre dans les profondeurs de ces mêmes forêts détermine enfin Richard à revenir à ses devoirs envers lui-même. Et il faudrait un lecteur bien peu familiarisé avec les lois du drame romantique pour qu'il soit nécessaire de lui dire que l'apparition de la Reine et sa réconciliation avec le Roi sont le signal d'une réconciliation extrêmement rapide, mais également satisfaisante, entre Blondel et sa propre Dame. Une atmosphère sympathique, créée par une douce musique et une lumière nocturne, pénètre la forêt autrichienne ; les personnages se groupent près de la rampe, et le parterre se hâte de rassembler les chapeaux et les parapluies.

Telle était la pièce de Blondel le Troubadour, un assez bon spécimen du genre sentimental et vieux jeu, populaire avant la guerre, et dont on ne se souvient maintenant qu'à cause des conséquences romantiques qu'il entraîna dans la vie réelle. Pendant que la plupart s'occupaient des décors ou des répétitions, deux autres personnages de ce drame humain demeuraient fidèles à d'autres enthousiasmes, non sans influence sur leur avenir. Olive Ashley persistait à manier ses pinceaux et les missels enluminés de la bibliothèque, et Michaël Herne continuait à dévorer, volume par volume, l'histoire, la philosophie, la théologie, la morale et l'économie des quatre siècles du Moyen-Âge, dans l'espoir de se rendre apte à prononcer les quinze lignes de vers blancs alloués par Miss Ashley au Second Troubadour.

Il n'est que juste d'ajouter qu'Archer était aussi laborieux à sa façon que Herne à la sienne. Comme ils étaient les deux troubadours, il leur arrivait souvent d'étudier côte à côte.

— Il me semble, dit un jour Julian Archer, en rejetant le manuscrit avec lequel il venait de se rafraîchir la mémoire, que pour un amoureux ce gaillard de Blondel est un peu transi. Si c'était moi, j'y mettrais un peu plus de passion.

— Il y avait certainement quelque chose d'abstrait et d'artificiel dans toute cette étiquette provençale, approuva le Second Troubadour. Les cours d'amour semblent avoir été pédantesques, presque chicanières. Quelquefois il était même indifférent que l'amoureux eût vu ou non sa Dame, comme dans le cas de Rudel et de la Princesse de Tripoli. D'autres fois il suffisait d'un salut de cour à la femme de votre Seigneur-lige, pour déclarer une adoration ouverte et admise. Mais je suppose qu'il y avait souvent aussi de vraies passions.

— Il y en a diablement peu dans Miss Ashley et son Troubadour, dit l'amateur désappointé. Rien que de l'amour platonique et autres sornettes. Je crois qu'il n'avait aucun désir de se marier.

— Vous le croyez atteint par les doctrines albigeoises ? demanda le bibliothécaire sérieusement, presque anxieusement. Il est exact que le siège de l'hérésie était dans le midi et que beaucoup de troubadours semblent avoir été entraînés dans ce mouvement philosophique ou dans d'autres similaires.

— Ses mouvements ne sont que trop philosophiques, dit Archer. Je préfère que les miens le soient un peu moins quand je fais la cour à une jeune fille sur la scène. On dirait qu'elle sou-

haite réellement qu'il batte les buissons au lieu de lâcher sa déclaration.

— L'éloignement du mariage semble avoir été essentiel chez les hérétiques, dit Herne. Dans les documents qui rapportent des retours à l'orthodoxie, après la croisade de Simon de Montfort et de Saint Dominique, je remarque fréquemment la mention : iit in matrimonium. Il serait certainement intéressant de jouer ce rôle avec un pessimisme semi-oriental et idéaliste, en homme qui sent que la chair, même sous sa forme la plus aimable et la plus légale, est le déshonneur de l'esprit. Rien de tout cela ne ressort très clairement du rôle que Miss Ashley m'a confié, mais peut-être que le vôtre éclaircit un peu ce point.

— Je pense qu'il est bien long à en venir au fait, répliqua Archer. Il ne laisse aucun champ libre à un acteur romantique.

— Je ne connais rien aux diverses écoles de théâtre, dit le bibliothécaire avec tristesse. Il est heureux que vous m'ayez donné quelques lignes seulement dans la pièce.

Il s'arrêta un moment, et Julian Archer le regarda avec une pitié distraite, tout en murmurant que tout irait bien le soir de la représentation. Car Archer, malgré son savoir-faire pratique, n'était pas homme à discerner des changements subtils dans l'atmosphère sociale, et il considérait toujours plus ou moins le bibliothécaire comme un valet de pied de supplément, ou comme un garçon d'écurie introduit uniquement pour dire : la voiture de Monsieur est avancée. Toujours préoccupé de ses intérêts personnels, il ne faisait pas attention aux rabâchages de Herne sur ses vieux bouquins, et s'apercevait à peine qu'il parlait encore.

— Mais je ne puis m'empêcher de penser, continuait le bibliothécaire de sa voix basse et méditative, que cela pourrait ouvrir une voie très intéressante à un acteur romantique de jouer exactement cette sorte de roman à la fois creux et sublime. Il existe une danse qui exprime le mépris du corps. Vous pouvez en relever la trace sous un grand nombre de réseaux et d'arabesques asiatiques. C'était la danse des Troubadours Albigeois, et c'était une danse de mort. Car cet esprit peut mépriser le corps de deux manières : en le mutilant comme un fakir ou en le choyant comme un sultan, mais sans le respecter jamais. Sûrement, il serait très intéressant pour vous d'incarner un hédonisme amer, les cris aigus et sauvages, les clameurs et les huées des antiques orgies païennes, et d'en exprimer en même temps le pessimisme sous-jacent.

— Je ne sens que trop le pessimisme sous-jacent, répondit Archer, quand Trelawney ne vient pas aux répétitions et qu'Olive Ashley ne fait que s'agiter autour de ses petits pots de peinture.

Il baissa brusquement la voix à ce dernier mot, car il s'aperçut pour la première fois que la personne en question était assise à l'autre bout de la bibliothèque, lui tournant le dos, penchée sur des livres. Elle ne l'avait apparemment pas entendu ; en tous cas elle ne se retourna pas et Julian Archer continua, du même ton de grommellement encourageant :

— Je ne pense pas que vous ayez beaucoup l'expérience de ce qui empoigne réellement un public. Naturellement, personne ne doute que cela n'aille très bien en un certain sens. Il est peu probable que nous fassions un four.

— Quel four ? demanda M. Herne avec un doux intérêt.

— Il est certain que personne ne criera, ne sifflera et ne nous jettera d'œufs pourris dans le salon de Lord Seawood, continua Archer ; mais on peut sentir si le public est empoigné ou non. Si Miss Ashley ne met pas un peu plus de sel dans le dialogue, je ne suis pas sûr d'emballer mon public.

Herne essayait d'écouter poliment, car à ses yeux le jardin était en train de prendre le vague aspect d'un spectacle de rêve. Bien loin, à l'extrémité d'un tapis de gazon, parmi des arbres légers, il aperçut la silhouette de la Princesse de la pièce : Rosamund était vêtue de sa magnifique tunique bleue et portait sa coiffure fantastique. Quand elle déboucha au tournant du sentier, elle fit un grand geste, à la fois de liberté et de lassitude, étendant les bras comme si elle se détirait. Les longues manches pointues qu'elle portait lui prêtèrent l'apparence d'un oiseau battant des ailes (un oiseau de paradis, comme avait dit l'acteur mondain). Une pensée vague s'ébaucha dans l'esprit du bibliothécaire : c'était sans doute l'oiseau rare que nul ne mettrait en cage. Mais, tandis que la Princesse bleue approchait par les allées verdoyantes, le bibliothécaire commença de penser que le geste de Rosamund devait avoir un autre motif ; c'était probablement un geste d'impatience, et même de dépit.

— Voilà du propre ! dit-elle avec indignation, en déployant un télégramme et en jetant autour d'elle des regards de colère. Hugh Trelawney dit qu'il ne peut se décider à jouer le Roi.

Sur certains sujets, l'esprit de Julian Archer travaillait très rapidement. Il était aussi contrarié que Rosamund, mais avant qu'elle eût repris la parole, il avait envisagé la possibilité de se charger d'un nouveau rôle et de trouver le temps d'apprendre les vers attribués au Roi. Il n'avait jamais boudé le travail : la plus

grande difficulté qu'il prévît était de se faire remplacer dans son rôle de Troubadour.

Les autres ne voyaient pas comment dénouer la situation, et Rosamund chancelait encore sous le coup de la trahison de Trelawney.

— Je pense qu'il faut tout lâcher, dit-elle.

— Voyons, voyons, dit Archer ; ne jetez pas le manche après la cognée. Ce serait empoisonnant, après que nous nous sommes donné tant de mal.

Ses yeux s'égarèrent vers l'autre extrémité de la pièce, où la tête sombre et le dos rigide de Miss Ashley restaient obstinément concentrés sur l'enluminure. Il y avait longtemps qu'elle n'avait paru s'intéresser à rien d'autre ; pourtant de longues disparitions, qu'on attribuait à des promenades à travers champs, étaient restées quelque peu mystérieuses.

— Il m'est arrivé de me lever trois jours d'affilée à six heures, dit Archer, pour bien prouver l'ardeur au travail de la troupe.

— Mais comment faire pour continuer ? dit Rosamund exaspérée. Qui pourrait prendre le rôle du Roi ? Nous avons eu déjà assez de mal à trouver un assistant Troubadour, jusqu'à ce que M. Herne ait eu l'amabilité de nous aider.

— Le malheur est, dit Archer, que si je prenais le Roi, vous n'auriez personne pour jouer Blondel.

— Alors, nous n'avons plus qu'à tout laisser tomber.

Il y eut un silence, et ils restèrent debout à se regarder. Puis, simultanément, tous tournèrent la tête et regardèrent vers le

fond de la longue salle, où une voix nouvelle venait de s'élever.

Olive Ashley s'était soudain dressée et tournée vers eux. Ils furent un peu saisis, car ils n'avaient pas même conscience qu'elle les eût écoutés.

— Il faut tout laisser tomber, dit Olive, à moins que vous n'obteniez de M. Herne qu'il joue lui-même le Roi. Il est le seul qui sache de quoi il s'agit et que cela intéresse.

— Dieu me bénisse ! fut le commentaire secourable de M. Herne.

— Je ne sais pas ce que vous pensez tous de ma pièce, continua Olive avec amertume. Vous en avez fait une espèce d'opéra, un opéra-comique ! Évidemment, je n'y entends rien, du moins en comparaison de M. Herne, mais pourtant j'y avais mis quelque chose. Oh ! je ne sais comment me faire comprendre… Je ne sais pas quel est le Roi qui devrait revenir, le roi Arthur, le roi Richard ou le roi Charles, mais M. Herne sait au moins ce que ces gens entendaient par un Roi. Je voudrais presque que M. Herne fût réellement Roi d'Angleterre.

Julian Archer rejeta la tête en arrière et s'esclaffa d'un air ravi. Ce rire était semblable aux moqueries acérées par lesquelles les hommes ont de tout temps accueilli les prophéties.

— Mais voyons, protesta Rosamund, même en supposant que M. Herne puisse jouer le Roi, qui donc alors prendra son rôle ? Il nous a déjà donné tant de soucis.

Olive Ashley tourna le dos une fois de plus et fit semblant de ranger ses couleurs.

— Oh ! dit-elle à brûle-pourpoint, je puis arranger cela. Un de mes amis s'en chargera, si vous voulez.

Les autres se regardèrent avec surprise, puis Rosamund dit :

— Ne ferions-nous pas mieux de consulter le Singe sur tout cela ? Il connaît tant de monde.

— Je suis désolée, dit Olive toujours occupée à ses rangements, je l'ai expédié en courses pour moi. Il m'a très aimablement offert de me procurer une de mes couleurs.

En effet, pendant que la petite société, à la stupeur de M. Archer, se résignait tacitement à accepter l'idée du couronnement de M. Herne, leur ami Douglas Murrel se mettait en route pour une expédition qui devait avoir un effet curieux sur toutes leurs aventures. Il avait la passion joyeuse, exagérée, du célibataire pour les aventures, et plus encore pour la préparation des aventures. De même qu'il s'était lancé dans sa tournée nocturne avec M. Braintree en se figurant que cette nuit n'aurait pas de fin, de même il entreprit la petite course de Miss Ashley avec la conviction qu'elle l'entraînerait au bout du monde. Il retira de sa banque une somme considérable ; il bourra ses poches de tabac, de gourdes et de couteaux, comme s'il partait pour le pôle Nord. Beaucoup d'hommes intelligents se jouent cette comédie sous une forme ou sous une autre ; mais lui la poussait très loin : on eût dit qu'il s'attendait à rencontrer des ogres et des dragons tout le long des rues.

Il n'eut pas plus tôt franchi le vieux portail gothique de Seawood qu'il se trouva face à face avec un prodige — avec un monstre, eût-il pu dire… Au moment où il quittait le château, quelqu'un y entrait, une silhouette familière et étrangement nou-

velle à la fois. Murrel lutta contre l'absurde et l'incroyable, comme on fait dans un cauchemar ; puis il sombra dans une certitude stupéfaite ; cette silhouette était celle de John Braintree — d'un Braintree qui s'était coupé la barbe.

Chapitre 08

Murrel resta pétrifié sous le porche, devant l'apparition qui se détachait en sombre sur le paysage. Nul chat noir, nul corbeau blanc, nul cheval pie, nul prodige n'aurait pu être un présage aussi insondable au début de son voyage que l'aspect bizarre du Syndicaliste rasé. Pendant ce temps, Braintree le contemplait à son tour avec une hardiesse frisant l'hostilité, en dépit de leur affection mutuelle. Et comme il ne pouvait plus avancer une barbe menaçante, il pointait le menton en avant de manière à le faire paraître aussi long et aussi agressif.

Murrel dit seulement avec cordialité :

— Vous venez à notre aide, j'espère ?

Il avait compris en un clin d'œil tout ce qui était arrivé : les promenades champêtres d'Olive Ashley, son air absorbé et l'aboutissement imprévu de sa curieuse expérience sociale. Le pauvre Braintree avait été saisi au vol, dans la réaction qui suivit sa pénible épreuve d'une nuit d'orgie. Il aurait pu continuer à provoquer Olive et les autres hobereaux, tant qu'il avait le sentiment d'envahir leurs palais à la tête du peuple ; mais depuis la nuit où Murrel en personne avait semé le doute dans l'équilibre démocratique de son ami, celui-ci était devenu un pauvre homme

exagérément sensible et concentré, sur lequel les attentions et une sympathie délicate n'étaient pas perdues. Murrel comprit tout cela, excepté peut-être la fin qui restait obscure, mais il n'en laissa rien paraître dans sa voix.

— Oui, dit Braintree imperturbable, Miss Ashley m'a dit qu'il fallait absolument qu'on vienne vous aider. Je suis surpris que vous ne fassiez pas cela vous-même ?

— Pas moi, répliqua Murrel ; j'ai dit au commencement que si on me faisait l'injure de m'appeler « régisseur de la scène », au moins je n'étais pas assez pervers pour être « directeur du personnel ». Depuis, Julian Archer s'est chargé de toute la direction. De plus, en ce qui me concerne, Miss Ashley m'a confié d'autres fonctions.

— Pas possible ? interrogea Braintree. C'est vrai, maintenant que je vous regarde, vous avez l'air d'aller chercher fortune dans les mines d'or ou ailleurs.

Et il considéra avec surprise l'équipement de son ami, qui portait un havresac, une canne d'aspect résolu, et une ceinture de cuir où pendait sans doute un couteau de chasse.

— Oui, dit Murrel, je suis armé jusqu'aux dents ; je suis pris pour le service actif, je vais au front. Après une pause, il ajouta :

— La vérité est que je vais courir les magasins.

— Oh ! fit Braintree stupéfait.

— Faites mes adieux à mes amis, mon vieux, dit Murrel avec une certaine émotion. Si je tombe dans mon premier assaut contre le comptoir des Occasions, dites-leur que ma dernière

pensée s'est fixée sur Julian Archer ; déposez une petite pierre à l'endroit où je tomberai, et quand les expositions de printemps reviendront avec tous leurs oiseaux et leurs fleurs, pensez à moi. Adieu ! Bonne chance !

Et, brandissant dans les airs sa canne robuste avec un geste de bénédiction, il s'engagea d'un pas alerte dans le sentier qui traversait le parc, laissant la silhouette sombre sous le porche le suivre des yeux d'un air inquiet.

Les oiseaux du printemps qu'il venait d'évoquer avec tant de pathétique chantaient en effet dans la plantation ensoleillée de petits arbres qu'il traversait. Les touffes de feuillage vert clair elles-mêmes avaient l'air de plumes naissantes. C'était un de ces moments de l'année où il semble qu'il pousse des ailes à l'univers. Les arbres se dressaient sur la pointe des pieds, prêts à prendre leur élan dans le sillage du grand nuage blanc et rose qui volait devant Murrel et le précédait dans les airs comme un chérubin héraut du Ciel.

Des souvenirs enfantins s'éveillèrent dans sa mémoire, et pour un peu, il se fût figuré qu'il était le Prince Charmant, et son grossier bâton une épée. Puis il se rappela que son entreprise ne l'emmènerait pas dans des forêts et des vallées, mais dans un labyrinthe de villes banales et bourgeoises, et son visage laid, intelligent et sympathique se plissa d'un rire ironique.

Par petites étapes, il se dirigea d'abord vers la grande ville industrielle où il avait fait sa fameuse tournée avec John Braintree. Il n'était plus en humeur d'orgie, mais dans l'attitude rigide et commerciale qui s'accorde avec la froide lumière blanche du matin.

— Les affaires sont les affaires, se dit-il sévèrement. Maintenant que je suis un homme d'affaires, je dois envisager toute chose à un point de vue pratique.

Il s'approcha d'abord de la longue file de constructions babyloniennes qui portaient le titre de « Magasins Impériaux », en lettres d'or plus grandes que les fenêtres. Il s'en approcha délibérément. Ils occupaient tout un côté de la grande rue, et une partie de l'autre. Il y avait au dedans une foule qui essayait de sortir, en dehors une foule qui essayait d'entrer, renforcée d'une troisième qui n'essayait ni d'entrer, ni de sortir, mais qui s'arrêtait à regarder les devantures, sans la moindre idée d'aboutir nulle part.

Dans cette lente poussée, Murrel tombait par intervalles sur de grands hommes bienveillants qui lui faisaient signe d'avancer d'un geste majestueux de la main, si bien qu'il éprouvait un désir violent de frapper ces bornes affables d'un furieux coup de sa lourde canne sur la tête, mais un pareil prélude à son aventure risquait d'amener les choses à un dénouement prématuré. Avec une rage contenue, il répétait à chacun de ces personnages policés le nom du rayon qu'il désirait atteindre ; le personnage répétait le nom du rayon et dirigeait du geste Murrel, qui avançait en grinçant des dents. Il semblait admis que, quelque part, dans ces interminables galeries dorées et ces halls souterrains, il existait un rayon consacré aux fournitures pour artistes ; mais nulle indication de la distance ou du temps qu'il faudrait pour y parvenir. De temps à autre, on tombait sur la vaste crevasse, le puits d'un ascenseur, et quelques personnes s'engouffraient dans le sol, et d'autres s'évanouissaient dans le plafond. À la fin Murrel se trouva, comme Énée, prédestiné à descendre dans le monde inférieur.

Là commença un nouvel et interminable pèlerinage, avec la satisfaction supplémentaire de se sentir profondément enfoui sous la rue, comme dans une soute à charbon sans fin.

— Comme c'est commode, se dit joyeusement Douglas, de trouver tout dans un seul magasin, au lieu d'avoir à faire près de soixante-dix mètres en plein air d'une boutique à l'autre !

Le Singe, cependant, n'abordait pas cette aventure sans instruments mieux adaptés aux circonstances qu'un gourdin et un couteau de chasse. À dire vrai, l'expédition n'était pas tellement hors de ses cordes. Souvent il avait fait des courses pour assortir des rubans ou pour dénicher la nuance exacte d'une cravate. Il était de ceux auxquels on confie toujours de petites corvées, et ce n'était pas la première fois qu'il courait pour le compte de Miss Olive Ashley.

Murrel était de ces bons garçons qu'on rencontre s'occupant d'un chien qui n'est pas leur chien ; dont l'appartement est encombré par des malles et des valises que Bill ou Charlie reprendra en passant de Mésopotamie à New-York ; de ceux qu'on laisse habituellement en arrière pour veiller aux bagages et qu'on voit très bien s'occupant du bébé. Cependant, il n'y perdait rien de sa dignité ; même rien de sa liberté. Il ne perdait pas son air aisé de faire les choses parce que cela lui plaisait. Il avait une façon à lui de transformer toutes les corvées en une sorte d'aventure absurde.

Douglas Murrel sortit gravement de son portefeuille un morceau de papier ancien, raide comme du parchemin, noirci par le temps ou la poussière, sur lequel une ligne ténue mais bien tracée dessinait les plumes d'une aile d'oiseau. C'était sans doute

une étude pour les ailes d'un ange, car quelques-unes de ces plumes étaient soulignées de touches d'un rouge flamboyant, qui semblait encore étinceler comme des flammes inextinguibles, même sur le croquis fané de cette page poussiéreuse.

Pour savoir à quel point Murrel inspirait confiance, il fallait connaître les sentiments d'Olive Ashley à l'égard de ce vieux bout de papier. Ce croquis inachevé avait été fait il y avait bien longtemps, quand elle était enfant, par un père qui était un homme remarquable à beaucoup d'égards, et spécialement un père remarquable.

C'était à lui qu'elle devait tout ce que ses premières notions du monde avaient de coloré. Toutes ces choses qui constituent la culture, et qui pour beaucoup n'apparaissent qu'à la fin de l'éducation, elle les possédait avant toute éducation. Certaines formes aiguisées, certaines couleurs lumineuses perçues dans son enfance lui servaient à mesurer combien le monde était déchu, et c'était là la raison cachée de son opposition maladroite à toute idée de progrès et de réforme. La seule souvenance de certains rayons onduleux d'argent ou de bandes dégradées de bleu-paon lui faisait battre le cœur, comme à d'autres le souvenir d'un amour perdu.

En même temps que ce précieux fragment, Murrel sortit de son portefeuille un papier plus neuf et plus brillant sur lequel était cette note : « Couleurs pour l'enluminure ancienne, de Hendry ; boutique dans Haymarket il y a quinze ans. Pas Hendry et Watson. — Se vendaient dans de petits pots de verre. — On les trouverait maintenant vraisemblablement plutôt en province qu'à Londres ».

Muni de ces armes, il fut porté contre le comptoir garni de « matériel pour artistes », coincé entre un gros bonhomme rebondi et une dame acharnée, féroce même. Le vieux rebondi était très lent, et la dame était très vive. Entre eux deux, la jeune femme préposée à la vente semblait un peu ahurie. Elle regardait par-dessus son épaule, pendant que ses mains s'agitaient fébrilement dans toutes les directions pour servir les clients, et les paroles irritées qu'elle lançait du coin de la bouche semblaient s'adresser à quelqu'un de tout différent, probablement derrière le comptoir.

— On ne peut tout avoir, murmura Murrel d'un air de résignation. Ce n'est guère le moment propice, les conditions idéales pour m'épancher sur la jeunesse d'Olive, sur ses rêveries au coin du feu, sur le chérubin flamboyant, ni même pour expliquer l'influence de son père sur le développement de son esprit. Mais alors, comment faire concevoir l'importance de tout ceci ? Et pourquoi me donner tant de mal ? Voilà ce que c'est que d'avoir l'esprit ouvert et de sympathiser avec des gens si dissemblables ! Quand je cause avec Olive, je sens que la justesse d'une nuance lui importe tout autant que la vérité ou l'erreur ; et un ton de rouge faux la choque comme une atteinte à l'honneur ou une entorse à la vérité. Mais quand je regarde cette vendeuse, je sens qu'elle a la conscience en repos, le soir, si elle n'a pas vendu six chevalets au lieu de six albums, ou répandu toute l'encre de Chine sur les clients qui lui demandaient de la térébenthine.

Il résolut de réduire sa première explication aux termes les plus simples, et de la développer ensuite s'il survivait. Serrant fortement le morceau de papier dans sa main, il se planta en face de la vendeuse avec un regard de dompteur et dit :

— Avez-vous des couleurs d'Hendry pour l'enluminure ancienne ?

La jeune femme le regarda pendant quelques secondes comme s'il eût parlé russe ou chinois. Elle oublia cette urbanité acquise, mécanique, qui accompagne les échanges rapides et classés et dit simplement :

— Quoi ?

Et sa voix s'éleva aiguë, avec cette intonation geignarde et hargneuse qui fait le fond de l'accent faubourien.

Peut-on raconter sans détails oiseux la manière dont la vendeuse aborda la difficulté ? Comment, tout en affirmant qu'elle avait des couleurs pour l'enluminure, elle offrit des couleurs pour l'aquarelle, en boîte à un shilling. Comment elle dit ensuite qu'elle n'avait point de couleurs spéciales pour l'enluminure, et insinua que « cela ne se faisait pas », et n'existait que dans l'imagination dévergondée du client. Comment elle insista pour lui fournir des pastels, l'assurant que c'était absolument la même chose. Comment, d'un air détaché, elle lui apprit que certaine marque d'encres rouges et vertes était très demandée en ce moment. Comment elle s'informa soudain si c'était pour un enfant, et fit une faible tentative pour l'évacuer sur le rayon de jouets. Comment enfin elle s'abandonna à un agnosticisme amer et affecta une certaine dignité, qui eut le curieux effet de lui donner un rhume de cerveau inattendu et de lui permettre de répondre à toute nouvelle question :

— Connais bas le boin du bonde !

Chez Murrel, une protestation violente s'éleva contre l'absurdité des choses, une indignation qui avait besoin de rire pour ne pas pleurer. Il se pencha par dessus le comptoir d'une manière presque menaçante et dit :

— Où est Hendry ? Qu'avez-vous fait de Hendry ? Pourquoi ces réticences sinistres dès qu'on parle de Hendry ? Pourquoi détournez-vous la conversation sur les pastels ? Pourquoi vous dissimulez-vous derrière une barricade de craies à bon marché et de boîtes à couleurs en fer-blanc ? Pourquoi employez-vous l'encre rouge comme un leurre ? Qu'est-il arrivé à Hendry ? Où l'avez-vous caché ?

Il était sur le point d'ajouter d'une voix basse et sifflante : « Hendry, ou ce qui reste de lui », quand ses bons sentiments reprirent brusquement le dessus. La triste situation de cet automate ahuri remplit de honte l'esprit du brave garçon. Il s'arrêta au milieu d'une phrase, hésita, puis s'engagea dans une autre voie pour atteindre le même but. Plongeant rapidement la main dans sa poche, il en sortit un porte-cartes et demanda avec courtoisie, presque avec humilité, s'il pouvait voir le chef de rayon. Il remit sa carte à la jeune fille, et aussitôt eut un nouveau regret.

Il y avait un côté faible dans ce Murrel aux aspects si variés, un point par lequel on pouvait le déconcerter et le jeter hors de son assiette. Il redoutait tout ce qui lui rappelait brutalement et clairement les privilèges qu'il tenait de son rang social. Non pas qu'il ne fît jamais allusion à son rang. Dans les plus secrètes profondeurs de son âme, il n'en était peut-être même que trop conscient, mais à ses yeux, le seul moyen de le justifier était de l'ignorer. De plus, l'orgueil d'être né dans une famille en vue luttait en lui avec l'aspiration profonde de toutes les âmes viriles

vers l'égalité. Le rappel de ces choses l'embarrassait toujours, et il se souvint trop tard que sa carte portait deux mentions compromettantes : un titre et un cercle. Pour comble de malheur, ces mentions agissaient, agissaient comme un charme. La jeune fille en référa à l'être mystérieux derrière son dos ; celui-ci à son tour scruta la carte d'un œil sans doute plus expert dans les vanités du monde, et après pas mal d'embarras encore, Douglas Murrel se trouva introduit dans le bureau de quelqu'un manifestement haut placé, qui répondait au nom de M. Harker.

— Quelle merveilleuse organisation ! dit aimablement Murrel. Je suis sûr que vous pourriez entreprendre n'importe quelle industrie si vous mettiez vos rouages en mouvement !

L'administrateur, quoique fin, plaçait son amour-propre dans ces choses ; et la conversation était à peine engagée qu'il se laissait attribuer une compétence variée et universelle.

— Ce Hendry dont je m'informe, dit Murrel, était réellement un homme très remarquable. Je ne l'ai pas connu personnellement, mais j'ai entendu dire par Miss Ashley qu'il était l'ami de son père et de tout le groupe qui travaillait avec William Morris. C'était un homme qui connaissait son sujet à fond, au point de vue scientifique autant qu'artistique. Il avait débuté comme docteur et chimiste-expert, avant de se donner à cette tâche spéciale de produire les matières colorantes nécessaires pour la reproduction des œuvres du Moyen-Âge. Il tenait un petit magasin dans Haymarket ; mais je crois qu'il y recevait surtout ses amis artistes, tel le père de Miss Ashley. Il a connu la plupart des hommes éminents de son temps, et quelques-uns tout à fait intimement. Croyez-vous qu'un commerçant de cette sorte puisse disparaître sans laisser aucune trace ? Ne seriez-vous pas en état

de retrouver quelque part un homme de ce genre et sa marchandise ?

— Oui, dit l'autre lentement, je pense que je le retrouverais quelque part, certainement ; je pense qu'il aurait trouvé une situation dans nos usines, ou dans quelque grosse maison.

— Ah ! dit Murrel ; et il retomba dans un silence lourd de réflexions.

Puis tout à coup :

— Si on en vient là, beaucoup de nos petits propriétaires et gentilshommes campagnards sont assez mal en point de nos jours. Mais je suppose qu'on les retrouverait maîtres d'hôtel ou valets de pied chez quelque duc !

— Oh !... Je pense que ce serait un peu différent, dit l'administrateur gauchement, incertain s'il devait rire ou non. Il se retira dans un arrière-bureau pour compulser des annuaires et des fiches. Il laissa à son visiteur l'impression qu'il consultait la lettre H pour découvrir le nom de Hendry ; mais en réalité il parcourait la lettre M pour trouver le nom de Murrel. Le résultat de cette seconde enquête l'ayant engagé à suivre la première, il se plongea dans un examen plus approfondi de ses livres, il convoqua, questionna les chefs les plus anciens de divers services ; puis, après une forte dose de ce travail inutile, il tomba sur la trace de l'affaire oubliée, et une fois relevée, la suivit avec la ténacité désintéressée d'un détective dans un roman policier. Après un laps de temps considérable il revint vers Murrel, un large sourire sur les lèvres, et se frottant triomphalement les mains :

— Très aimable à vous de nous complimenter sur nos modestes essais d'organisation, M. Murrel. L'organisation a vraiment du bon, vous savez ?

— J'espère que je n'ai pas causé trop de désorganisation, répondit Murrel. Je crains que ma requête ne soit un peu exceptionnelle. Je suppose que bien peu de vos clients viennent commander au rayon des Pré-Raphaëlites défunts. De toute façon, un grand magasin comme le vôtre n'est pas l'endroit où l'on doit entrer en passant pour bavarder, pour raconter qu'un de vos amis était l'ami de William Morris. C'est vraiment gentil à vous de vous donner tant de peine !

— Enchanté, répondit l'aimable fonctionnaire, trop enchanté de vous donner une bonne impression de notre système. Eh bien, je peux vous fournir une petite information à propos de ce Hendry. Il paraît qu'un homme de ce nom a été temporairement employé à ce rayon. Il avait demandé du travail et semblait au courant des affaires, mais le résultat de l'expérience a été très peu satisfaisant : je crois que le pauvre diable avait le cerveau un peu fêlé ; il se plaignait de maux de tête et autres misères. Quoi qu'il en soit, il éclata un jour et envoya le directeur du service au travers d'un grand tableau de chevalet. Je ne trouve cependant aucune trace qu'il ait été mis en prison ou interné dans un asile d'aliénés. Je peux vous dire que nous gardons un dossier assez complet sur le genre de vie de nos employés, leur casier judiciaire, etc., de sorte que j'imagine qu'il a tout simplement pris la fuite. Naturellement il ne travaillera plus pour nous. Cela ne sert à rien d'aider les gens de cette sorte.

— Savez-vous où il habite ? dit Murrel d'un air sombre.

— Non, je crois même que c'est de là que vint le mal, répliqua l'autre. La plupart de nos gens étaient nourris à cette époque. On me dit qu'il mangeait toujours dehors, au Chien tacheté, et cela seul faisait déjà mauvais effet ; nous préférons de beaucoup que nos employés utilisent le restaurant organisé pour eux. Il est probable qu'il s'adonnait à la boisson, et ce genre d'homme ne revient jamais sur l'eau.

— Je me demande, dit Murrel, ce qu'il advint de ses couleurs pour enluminure ?

— Oh ! on a beaucoup amélioré les procédés depuis lors, dit l'autre. Je suis trop heureux de vous être agréable et j'espère que vous ne prendrez pas mon avis pour la carte forcée, mais en fait vous ne pouvez trouver mieux que l' « Enlumineur Impérial », que nous vendons. Il a remplacé toutes les autres marques et vous devez l'avoir vu un peu partout. Tout le nécessaire condensé sous un petit volume ; bien plus pratique que les anciens procédés.

Il traversa la pièce, et prit sur un pupitre quelques feuillets imprimés et coloriés qu'il tendit à Murrel avec une négligence affectée.

Murrel les regarda et haussa les sourcils avec une douce surprise. Sur le prospectus, il lisait le nom du gros industriel plein d'importance avec lequel Braintree avait discuté dans le salon de Seawood ; mais la vedette du feuillet était une grande photographie de M. Almeric Wister, le critique d'art, dont la signature certifiait que seules ces couleurs pouvaient satisfaire un véritable instinct du beau.

— Je le connais, dit Murrel ; c'est lui qui parle des grands hommes de l'époque Victorienne !

— Nous pouvons vous fournir sur l'heure si vous voulez, ajouta M. Harker.

— Merci, répondit Murrel, je crois que je me contenterai de ces crayons pour enfants que votre aimable vendeuse m'a offerts.

En effet, il retourna au comptoir, l'air grave et contrit, et fit solennellement son emplette.

— Puis-je faire quelque chose d'autre pour vous être agréable ? s'enquit le Directeur.

— Rien, dit Murrel d'une manière exceptionnellement sombre. Je reconnais parfaitement que vous ne pouvez rien faire. Que diable ! Il n'y a peut-être rien à faire !

— Qu'avez-vous donc ? demanda Harker.

— Je commence à avoir des douleurs dans la tête, dit Murrel. Elles sont sans doute héréditaires, elles reviennent par intervalles et ont des résultats effrayants. Je craindrais la répétition de scènes déplorables… Tous ces chevalets plantés là… Merci… Adieu !

Il se rendit — ce n'était pas la première fois — au Chien tacheté. Là, il eut une chance exceptionnelle. Il mit la conversation sur le sujet toujours attrayant des verres cassés, sentant vaguement que si un homme comme Hendry allait souvent dans un cabaret, il avait dû y casser quelque chose. Il fut bien reçu. Son aspect simple et cordial eut tôt fait de créer une atmosphère sympathique où les souvenirs ne demandaient qu'à s'épanouir. La jeune

fille du comptoir se rappela le monsieur qui avait cassé un verre ; le patron se le rappela mieux encore, ayant discuté avec lui le paiement de ce verre. À eux deux ils évoquèrent un portrait nébuleux, des cheveux ébouriffés, des vêtements usés et de longues mains toujours en mouvement.

— Le Docteur Hendry, c'est ainsi qu'il s'appelait lui-même, dit le tenancier. Je ne sais vraiment pas pourquoi, si ce n'est parce qu'il y avait de la chimie mêlée à ses couleurs et à ses affaires. Mais il était très fier d'être un vrai Docteur des hôpitaux ; et pourtant, le diable m'emporte si j'aurais aimé à me faire soigner par lui ! Il aurait bien pu vous empoisonner avec ses couleurs, vous savez ?

— Vous voulez sans doute dire par erreur ? demanda Murrel doucement.

— Par erreur, oui, concéda le marchand de vin. Mais vous n'auriez pas plus envie d'être empoisonné par erreur qu'exprès, n'est-ce pas ?

— Non, je vous l'accorde. Mais où a-t-il bien pu transporter toutes ses couleurs et tous ses poisons ?

Àce moment, la servante devint soudain communicative et conciliante, et affirma qu'elle avait entendu le Docteur Hendry nommer une petite ville de bains de mer. Elle avait même quelque notion du nom de la rue. Aussitôt, l'audacieux aventurier se sentit prêt à agir sans délai. Laissant la conversation s'égarer parmi les plaisanteries coutumières, il tourna ses pas vers la route de la côte.

Cependant, auparavant, il fit deux ou trois autres visites, l'une à la banque, l'autre à un ami dans les affaires, et une troisième chez son solicitor ; et chaque fois il sortit avec un air plutôt maussade.

Chapitre 09

Vingt-quatre heures plus tard, il était dans une petite ville au bord de la mer ; une rue en pente menait à la plage, les toits d'ardoises grises descendaient en crêtes superposées comme les cercles d'un tourbillon. Cette ville lugubre paraissait aspirée par la mer ; elle donnait des idées de suicide, et un désespéré n'aurait eu qu'à attendre la vague finale qui allait tout balayer.

Dans la courbe descendante de cette morne rue, seuls quelques objets éveillaient une idée de vie. L'un était tout près de Murrel : un pot-au-lait posé devant la porte, dans une cour ; mais il avait l'air abandonné pour cent ans. — Le second était un chat perdu. Un chat à l'air indifférent plutôt que perdu, une bête enragée peut-être, un de ces visiteurs sauvages qui errent dans une cité de mort. — Le troisième était plus curieux encore : c'était un hansom-cab arrêté devant l'une des maisons, mais un cab qui participait de la même sinistre antiquité, fait de bois brun poli et incrusté d'autres bois ornementaux, déjeté en arrière selon un angle oublié, et muni de ces deux portes pliantes qui donnaient à l'occupant l'impression d'être enfermé dans un meuble du XVIII siècle. Pourtant, malgré toutes ces bizarreries, c'était incontestablement un hansom-cab, un de ces véhicules uniques

que l'œil étranger d'un juif intelligent a caractérisé d'un mot : la gondole de Londres.

Le plupart d'entre nous savent que lorsque l'on dit d'une chose qu'elle est très perfectionnée, cela signifie que tout ce qui en faisait le caractère a disparu. Tout le monde a des automobiles, mais personne n'a jamais pensé à avoir un hansom-cab automobile. Avec ce vieux type de voiture a disparu le charme particulier à la « gondole » (auquel Disraeli faisait peut-être allusion) : le fait qu'il n'y a place que pour deux. Plus triste encore, quelque chose disparut qui était bien spécial, et frappant, et propre à l'Angleterre : cette vertigineuse et quasi divine élévation du cocher au-dessus de son client. Quoi qu'on puisse reprocher au capitalisme anglais, il existait au moins un antique véhicule, ou un groupe équestre, dans lequel le pauvre trônait au-dessus du riche. Jamais plus, dans aucune voiture, on ne verra le client soulever désespérément une petite trappe dans le toit, et parler au prolétaire invisible comme à un dieu inconnu. Aucune autre combinaison ne nous fera toucher du doigt aussi symboliquement et réellement combien nous dépendons de ce que nous appelons les « classes inférieures ». Personne ne pouvait penser à des hommes assis sur ces trônes olympiques comme à une classe inférieure. Ils étaient clairement les maîtres de nos destinées, nous conduisant d'en haut comme les divinités célestes. Chacun de ces hommes haut-perchés avait sa physionomie particulière ; et en effet on ne pouvait confondre avec aucun autre le dos même de l'homme assis sur le bon vieux cab, quand Murrel vint auprès de lui. C'était un individu large d'épaules, avec des favoris assortis à la province reculée où se passait la scène.

Au moment où Murrel approchait, l'homme, fatigué d'attendre son client, descendit péniblement de son siège et resta debout à regarder ce qui se passait dans la rue. Murrel était passé maître dans l'art de tirer les vers du nez à la grande démocratie ; il eut tôt fait de lier conversation avec le cocher. Il entama un colloque dont les trois premiers quarts au moins n'avaient aucun rapport avec ce qu'il désirait savoir. Il avait découvert depuis longtemps que c'était le moyen le plus rapide d'arriver au but, un véritable raccourci.

Ainsi commença-t-il à découvrir des choses qui ne manquaient pas d'intérêt. Il avait appris que le cab était un monument historique dans son genre, et digne d'un musée, car il appartenait au cocher. Murrel se rappela cette ancienne conversation avec Olive Ashley et Braintree sur la boîte à couleurs qui devait appartenir au peintre, et la mine au mineur. Le vague plaisir éprouvé par lui à la vue de cet absurde véhicule n'était-il pas un hommage à quelque vérité ? Mais il découvrit d'autres choses encore : que le cocher en avait assez de son client, et en même temps qu'il en avait un peu peur. Il trouvait bien ennuyeux ce monsieur inconnu qui le faisait attendre tantôt devant une maison, tantôt devant une autre, au cours d'une interminable pérégrination à travers la ville ; mais d'autre part, ce client semblait avoir le droit officiel de visiter tous ces endroits, et parlait comme quelqu'un qui est dans la police. On sentait qu'il avait réquisitionné plutôt que hélé le cab.

Bribe par bribe, il apparut que c'était un médecin, un docteur, ayant le droit légal de visiter toutes sortes de personnes. Le cocher, naturellement, ignorait son nom, mais c'était ce qui importait le moins. Ce qui importait à Murrel, c'était un autre nom : un

nom que le cocher se trouva connaître, et il se trouva aussi que le prochain arrêt du cab, un peu plus bas dans la rue, serait devant le logement d'un homme que le cocher avait rencontré parfois au cabaret voisin, un drôle de pistolet, appelé Hendry.

Murrel ayant enfin, par ce chemin détourné, atteint son but, bondit en avant comme un chien découplé. Il s'informa du numéro de la maison qui avait l'honneur d'abriter M. Hendry, et presque aussitôt se dirigea vers elle en descendant la rue à grands pas.

Après avoir frappé à la porte, il attendit. Au moment où de guerre lasse il s'en allait, il entendit le bruit des verrous que l'on tirait très lentement derrière lui.

Il se retourna, et heureusement parla tout de suite. La porte s'était entr'ouverte plutôt qu'ouverte et ne laissait guère voir plus qu'une chaîne tendue. Au delà, plus vaguement, Murrel commença à distinguer les traits indécis et la silhouette d'un être humain. La silhouette était mince et les traits pâles et anguleux. Mais quelque chose d'impondérable lui apprit que la silhouette était féminine et même jeune, et quand un moment après elle prit la parole, sa voix lui apprit quelque chose qui le surprit davantage.

D'ailleurs, il n'y eut d'abord qu'un mouvement rapide et silencieux de la jeune femme. Sans avoir vu autre chose que la forme et le contour du chapeau de Murrel, et s'apercevant qu'il était d'ailleurs respectable, elle se mit en devoir de refermer la porte. Elle n'avait que trop de relations avec des personnes d'aspect respectable et responsable, et telle était à cette époque sa manière de leur répondre. Mais Murrel avait la promptitude d'un escrimeur qui pousse une botte dans l'unique fissure d'un labyrinthe

de parade et de défense. Il jeta dans l'ouverture le tranchant d'un mot. C'était probablement le seul mot qui pût arrêter le mouvement. Il prononça une phrase qui n'avait jamais été entendue dans cette rue et que cette femme avait presque oubliée. Une intuition lui fit rapidement retirer son chapeau et dire :

— Le Docteur Hendry est-il chez lui ?

L'homme ne vit pas seulement de pain mais aussi d'étiquette, et par dessus tout de considération. C'est de considération que vivent même les affamés et de son absence qu'ils meurent. Or Hendry avait été autrefois très fier de son titre de Docteur, et aucun de ses nouveaux voisins n'avait la moindre chance de savoir qu'il y avait droit. Et cette personne était sa fille, juste assez âgée pour se souvenir du temps où on l'en gratifiait largement. Elle avait l'air d'une souillon, avec ses cheveux qui lui tombaient sur les yeux, son tablier taché, usé comme n'importe quelle guenille du quartier. Mais quand elle ouvrit la bouche, l'étranger sut aussitôt qu'elle se souvenait, et que ses souvenirs se rapportaient à des choses de tradition et de culture.

Douglas Murrel entra dans un tout petit vestibule, meublé seulement d'un affreux porte-parapluies. Il se trouva ensuite en train de monter, dans une obscurité presque complète, un escalier étroit et raide, et enfin il tomba brusquement dans une petite pièce sale, jonchée d'objets de trop peu de valeur pour qu'on pût les vendre ou même les mettre en gage. Là était assis l'homme pour lequel — comme Stanley partit à la recherche de Livingstone — il avait entrepris ce voyage excentrique.

Le Docteur Hendry avait une chevelure semblable au plumet gris d'un chardon mûr. On s'attendait presque à voir les petites

graines ailées s'envoler et flotter au vent. Mais d'autre part il était mieux tenu qu'on n'aurait pu s'y attendre. Cette impression venait peut-être de ce qu'il était étroitement boutonné jusqu'à la gorge, comme c'est, dit-on, l'habitude des affamés.

Après des années de rêverie dans un décor sordide, il était toujours perché plutôt qu'assis sur sa chaise poussiéreuse, dans une attitude inconsciemment délicate et dédaigneuse.

C'était un de ces hommes qui sont assez distraits pour paraître grossiers, mais qui, dès qu'ils reprennent conscience, deviennent presque péniblement polis. À la minute où il s'aperçut de la présence de Murrel, cette politesse le fit sauter sur ses pieds d'un mouvement saccadé, comme une marionnette très maigre suspendue à des fils de fer.

S'il chancela sous le compliment que lui fit Murrel en l'appelant Docteur, le sujet que le visiteur jeta sur le tapis l'enivra tout à fait. Comme il arrive aux hommes âgés, et surtout aux hommes déchus, il vivait dans le passé, et il lui sembla pendant un moment que le passé redevenait présent ; car cette chambre obscure, dans laquelle il était scellé et oublié comme un mort dans la tombe, entendait de nouveau une voix humaine demander des « couleurs de Hendry pour enluminures ».

Il se leva sur ses jambes maigres et vacillantes, et sans dire un mot se dirigea vers une planche, sur laquelle étaient un certain nombre d'objets hétéroclites. Il prit une vieille petite boîte d'étain, l'apporta sur la table et commença de l'ouvrir fébrilement. Elle contenait deux ou trois flacons de verre ronds et trapus, couverts de poussière ; leur vue sembla lui délier la langue.

— Il faut les délayer dans le produit de la boîte, dit-il ; bien des gens se servent d'huile, d'eau, ou de n'importe quoi. (En réalité, personne depuis trente ans n'employait plus ces couleurs.)

— Je dirai à mon amie d'y mettre tous ses soins, dit Murrel souriant, je sais qu'elle tient à travailler selon les vieux principes.

— Ah, c'est bien, dit le vieillard relevant soudain la tête d'un air important. Je serai toujours prêt à donner un conseil, assurément !

Il toussa pour s'éclaircir la voix.

— La première chose qu'il faut savoir, c'est que ce type de couleurs est de sa nature opaque. Beaucoup de gens, parce qu'elles sont brillantes, les croient transparentes. Moi-même, j'ai toujours vu cette confusion naître de ce qu'on compare l'enluminure au vitrail. Ces deux arts, évidemment, sont des arts typiques du Moyen-Âge, et Morris s'intéressait également aux deux. Mais je me souviens dans quelle fureur il entrait si on oubliait que le verre est transparent. « Si un artiste peint dans un vitrail une chose qui ait l'air solide », avait-il coutume de dire, « il mériterait qu'on le fasse asseoir dessus. »

Murrel reprit son enquête :

— Je suppose, Docteur Hendry, que vos anciennes études de chimie vous ont beaucoup servi pour composer ces couleurs ?

Le vieil inventeur secoua pensivement la tête.

— La chimie seule m'aurait difficilement appris tout ce que je sais, dit-il ; c'est une question d'optique. C'est une question de physiologie.

Il se pencha soudain par dessus la table et jeta d'une voix sifflante :

— C'est encore plus une question de psychologie pathologique.

— Oh ! dit le visiteur, en attendant ce qui allait suivre.

— Savez-vous, dit Hendry d'une voix soudain calmée, savez-vous pourquoi j'ai perdu tous mes clients ? Savez-vous pourquoi je suis tombé si bas ?

— Autant que je peux le démêler, vous me semblez avoir été diablement maltraité par un certain nombre de gens qui voulaient écouler leur marchandise.

L'expert sourit doucement et secoua la tête.

— C'est une question scientifique, dit-il. Il n'est pas très commode à un docteur de l'expliquer à un profane. Votre amie, voyons, m'avez-vous dit, est la fille de mon vieil ami Ashley. Vous avez là un exemple de la survivance d'une race exceptionnellement saine. Probablement aucune trace de cette tare…

Pendant que ces réflexions, absolument inintelligibles pour Murrel, étaient énoncées avec la même bienveillance doctorale et dédaigneuse, l'attention du visiteur se fixait sur autre chose. Il étudiait avec attention la jeune fille à l'arrière-plan.

Le visage était beaucoup plus intéressant que Murrel ne l'avait soupçonné dans l'obscurité du passage. La jeune fille avait rejeté en arrière les boucles noires qui retombaient sur ses yeux comme les panaches d'un corbillard. Son profil était aquilin, d'une maigreur qui le rendait un peu trop semblable à celui d'un aigle. Mais elle conservait son air de jeunesse alors même qu'on aurait

pu la croire mourante. Il y avait en elle quelque chose de tendu et d'alerte, et ses yeux, toujours en éveil, l'étaient spécialement en cet instant. Car il était évident qu'elle n'approuvait pas le tour que prenait la conversation.

— Il y a deux principes de physiologie bien simples, continuait le père dans son style facile de vulgarisation, que je n'ai jamais pu faire comprendre à mes collègues : le premier c'est qu'une maladie peut atteindre une foule ; elle peut frapper une génération entière, comme une épidémie infecte toute une région. Le second, c'est que les maladies affectant les principaux sens sont voisines des maladies mentales. Pourquoi la cécité des couleurs serait-elle une exception ?

— Oh ! dit Murrel se dressant brusquement, et une lueur se faisant jour au milieu de son ahurissement. Oui, oui ! cécité des couleurs. Vous pensez que tout ceci vient de ce que personne ne perçoit les couleurs ?

— Presque personne dans les conditions particulières à cette période de l'histoire, corrigea le docteur d'un ton bienveillant. Quant à la durée de l'épidémie, à sa périodicité possible, c'est une autre question. Si cela vous intéresse de voir un grand nombre d'observations recueillies par moi…

— Vous voulez dire, continua Murrel, que ce grand magasin qui garnit toute la rue a été construit pendant une sorte de crise d'aveuglement ? Et que le pauvre vieux Wister a eu son portrait mis sur dix mille prospectus pour célébrer le jour où il est devenu aveugle ?

— Il est évident que ces événements ont une origine scientifique qu'on doit pouvoir rechercher, dit le docteur Hendry. Je me

rappelle que mon vieil ami Potter avait coutume de dire que l'origine scientifique paraissait toujours très simple, une fois trouvée. Dans le cas présent, par exemple, à ne regarder que les apparences, on penserait que l'humanité entière est devenue folle. Quiconque dit que les couleurs annoncées sur ce prospectus sont meilleures que les miennes ne peut être qu'un fou. En un certain sens, la plupart des hommes sont fous. Ce que les hommes de science de cette génération ont négligé d'examiner à fond, c'est pourquoi ils sont fous. D'après ma théorie, ce symptôme certain de la cécité des couleurs a des rapports étroits avec…

— Excusez mon père s'il ne prolonge pas plus longtemps la conversation, dit la jeune fille d'une voix à la fois rauque et distinguée ; je le crois un peu fatigué.

— Comment donc ! dit Murrel, et il se leva tout étourdi de ce qu'il venait d'entendre.

Il se dirigeait vers la porte, quand il fut arrêté par une transformation saisissante de la jeune fille. Elle était toujours debout, droite et rigide derrière le siège de son père. Mais ses yeux sombres et brillants se tournaient vers la fenêtre ; chaque trait de sa silhouette gracieuse se raidit soudain comme une verge d'acier. Dans le silence de mort, un son pénétrait par la fenêtre entr'ouverte : c'était le bruit des grandes et lourdes roues du cab antique s'approchant du seuil.

Murrel, toujours aussi embarrassé, ouvrit la porte et sortit sur le palier obscur. En se retournant il s'aperçut que la jeune fille l'avait suivi.

— Savez-vous ce que cela signifie ? demanda-t-elle. Cette brute vient chercher mon père.

Murrel commençait à comprendre. Il savait qu'un certain nombre de lois récentes et assez brutales, qui en pratique ne fonctionnaient que dans les quartiers pauvres, avaient donné à des médecins et autres fonctionnaires des pouvoirs arbitraires sur les personnes soupçonnées de ne pas répondre à la méthode de plein rendement du Directeur des Grands Magasins. L'inventeur d'une théorie scientifique plaçant la cécité des couleurs à l'origine de la décadence sociale manquait probablement de rendement, et il semblait que sa propre fille pensât de même, à voir ses efforts désespérés pour détourner le pauvre vieil homme de ce sujet. En termes clairs, quelqu'un se disposait à traiter l'excentrique en aliéné. Et comme il n'était ni millionnaire, ni propriétaire, et qu'on ne le considérait même plus comme un homme du monde excentrique, il était bien probable que la nouvelle classification allait s'effectuer rapidement et sans accroc. Murrel éprouva ce qu'il n'avait jamais ressenti depuis sa jeunesse : une colère soudaine et bouillonnante. Il ouvrait la bouche pour parler, mais la jeune fille avait déjà commencé de sa voix métallique :

— C'est toujours la même chose, dit-elle ; on le pousse dans le ruisseau et puis on lui reproche d'y être tombé. C'est comme si on cognait un enfant sur la tête jusqu'à l'abrutir, et qu'on l'injurie ensuite en le traitant d'imbécile.

— Votre père, observa le visiteur en hésitant un peu, ne me fait pas l'effet d'un imbécile.

— Oh non, répondit-elle, il est trop intelligent, et c'est ce qui démontre qu'il est timbré. S'il n'était pas timbré, on démontrerait qu'il est idiot. Ou l'un, ou l'autre. Ils savent toujours par où vous prendre.

— Qui sont-ils ? demanda Murrel, d'une voix basse et pleine de menaces cachées.

La réponse fut donnée, non par la jeune fille, mais par une voix grave et gutturale sortant du puits noir de l'escalier. Quelqu'un montait les marches. Les marches craquaient et branlaient, car c'était un homme lourd et qui, lorsqu'il émergea dans la pénombre du palier, sembla remplir toute l'entrée de ses larges épaules et de son épais paletot. La première impression de Murrel fut qu'un monstre des grandes profondeurs, morse ou baleine, sortait de l'abîme et dressait sa face ronde et pâle comme la lune. En regardant l'homme de plus près et avec moins d'imagination, il vit que cet effet venait de cheveux blonds tondus de très près, contrastant avec de grandes moustaches semblables à une paire de défenses pâles, et à des lunettes rondes sur lesquelles se reflétait la lumière de la petite fenêtre. C'était un certain Docteur Gambrel, qui parlait un fort bon anglais, mais qui jurait dans une autre langue en trébuchant dans l'escalier raide. Le « Singe » écouta attentivement pendant un instant, puis se glissa silencieusement dans la chambre.

— Pourquoi n'avez-vous pas de lumière ? demanda le docteur brusquement.

— Peut-être que je suis folle aussi, répliqua Miss Hendry ; je suis toute prête à être tout ce dont on soupçonne mon père.

— Oui, oui, tout cela est très pénible, dit le docteur, qui recouvrait en même temps que son équilibre une certaine bienveillance bourrue ; mais il n'y a rien à gagner en tergiversant. Vous feriez bien mieux de me laisser voir votre père immédiatement.

— Soit ! dit-elle, puisque je ne peux pas faire autrement.

Elle se détourna brusquement et ouvrit la porte du taudis où se tenait le docteur Hendry. Hendry était assis seul à côté de sa table et, bien qu'il n'y eût pas d'autre porte à la chambre, Douglas Murrel avait totalement disparu.

Avant que le docteur Gambrel pût se rendre compte de ce fait, le malheureux Hendry avait sauté de son siège et coupait court à tout autre sujet d'entretien par un flot de paroles où se mêlaient la déférence et les protestations.

— Vous comprendrez, disait-il, que je proteste formellement contre votre interprétation de mon cas. Si je pouvais exposer les faits devant le monde scientifique, je n'aurais pas la moindre difficulté à démontrer que vous vous trompez entièrement. J'admets qu'en ce moment la moyenne de notre société, par suite de certaines maladies visuelles, a…

Le docteur Gambrel représentait l'État moderne, dont le pouvoir est peut-être plus exorbitant que celui de tout autre État. Il avait le droit d'envahir cette maison, de disperser cette famille et de disposer à son bon plaisir d'un de ses membres ; en revanche, il n'avait pas le pouvoir de l'interrompre. En dépit de tous les efforts officiels, la conférence du docteur Hendry sur la cécité des couleurs se poursuivit pendant un temps considérable. Elle continuait encore, tandis que le docteur responsable le poussait peu à peu vers la porte, tandis qu'il lui faisait descendre l'escalier et parvenait à l'entraîner sur le seuil de la maison. Mais pendant ce temps, d'autres événements avaient eu lieu, à l'insu de ceux qui assistaient bien involontairement à la conférence commencée dans la chambre du premier étage.

. . . . . .

Le cocher de fiacre, perché sur son cab antique, était d'un caractère patient, heureusement. Il attendait depuis un certain temps devant la maison des Hendry, quand se produisit un fait bien propre à occuper ses loisirs.

Un jeune homme tomba sur le toit du cab, du ciel apparemment, et se rétablit non sans difficulté, au moment où il allait rouler à terre. Quand ce visiteur inattendu montra son visage, le cocher stupéfait reconnut le gentleman avec lequel il avait fait un brin de causette dans la rue. Il contempla longuement le nouveau venu, puis la fenêtre d'en-dessus, et comprit que cet homme n'était pas précisément tombé du ciel, mais seulement de l'appui de la fenêtre. L'incident n'était donc pas un miracle véritable, mais restait cependant une merveille.

Le cocher fut plus surpris encore quand son nouveau compagnon lui sourit d'une manière charmante et dit, comme quelqu'un qui reprend une conversation :

— Comme je vous disais…

Après quelques gesticulations amicales, il s'assit solidement à califourchon sur le toit de la voiture et sortit son portefeuille. Il se pencha en avant, au risque de culbuter, et dit confidentiellement :

— Écoutez, mon vieux, je vous achète votre cab.

Murrel n'ignorait pas entièrement les règlements en vertu desquels se jouait le dernier acte de la tragédie des Couleurs pour Enluminures de Hendry. Il se souvenait d'avoir eu, longtemps auparavant, une discussion avec Julian Archer, qui était très

plein de ce sujet. Julian Archer (c'était un des traits de son caractère qui le rendait si parfaitement apte aux fonctions publiques) pouvait s'emballer soudain et avec une bonne foi parfaite, sur n'importe quel sujet, pourvu que ce fût une actualité journalistique. Si le roi d'Albanie — dont la vie privée, hélas ! laisse tant à désirer — était en mauvais termes avec la sixième princesse allemande alliée à sa famille, Julian Archer se transformait immédiatement en paladin prêt à traverser l'Europe en faveur de celle-ci, sans penser un instant aux cinq autres princesses qui n'occupaient pas l'attention publique.

Rien de factice ou de pharisaïque dans cette habitude de cultiver des enthousiasmes successifs. Tour à tour, et sur chaque sujet, la belle et ardente tête d'Archer se tendait d'un côté à l'autre de la table avec la même expression de protestation irrésistible et d'indignation débordante. Et Murrel, assis en face de lui, réfléchissait que c'était là ce qui fait l'homme politique : cette faculté de s'emballer toujours sur des sujets à l'ordre du jour.

— Vous ne pouvez vous y opposer, personne ne le peut ! s'était écrié Archer. Cette loi a simplement pour but d'introduire un peu plus d'humanité dans les asiles.

— Je le sais, avait répondu son ami avec quelque amertume. Elle introduit beaucoup plus d'humanité dans les asiles, en effet ! Mais il y a toujours une grande partie de l'humanité, je vous assure, qui ne se soucie pas d'être introduite dans un asile.

Archer rappela une disposition nouvelle qui s'appliquait tout à fait au cas présent. C'était une discrétion plus grande dans la procédure ; un magistrat spécial devait régler tous ces cas dans une entrevue aussi intime qu'une visite médicale.

— Nous devenons plus civilisés en toutes ces matières. C'est comme les exécutions publiques : autrefois, on pendait un homme devant une foule, maintenant la chose se fait plus décemment.

— Tout de même, grommela Murrel, belle consolation si nos amis et nos parents se mettaient à disparaître sans bruit. Nous avons égaré notre mère, ou nous ne pouvons plus mettre la main sur notre nièce préférée, et nous apprenons que nos pauvres parentes ont été enlevées et pendues avec une délicatesse suprême !

Murrel savait que c'était à une visite de cette sorte qu'on emmenait Hendry, et il écoutait d'un air farouche son monologue médical dans la voiture.

— Hendry est bien un lunatique anglais, se disait-il, il se réfugie dans une manie et une théorie, au lieu d'en faire un grief ou une vendetta. Le Hendry qui avait le secret des couleurs médiévales s'est ruiné, et le voilà presque heureux d'être le Hendry du secret des maladies visuelles.

Chose assez curieuse, le docteur Gambrel, lui aussi, avait une théorie : elle s'appelait la « répulsion spinale ». Il décelait des troubles mentaux chez tous ceux qui, comme Hendry, s'asseyaient sur le bord de leur chaise. Le docteur Gambrel avait cueilli un grand nombre de pauvres diables sur le bord de leurs chaises, symbole adéquat de l'instabilité de leurs vies. Il était tout disposé à expliquer sa théorie devant un tribunal ; mais il n'eut pas l'occasion de la développer dans le cab.

Il y avait quelque chose de macabre à voir le cab se traînant le long des rues abruptes de cette petite ville grise. Le cheval avait un profil anguleux, les incrustations sombres de la voiture fai-

saient penser à un cercueil. La route devint plus raide, la rue se dressait devant le cheval, et le cheval devant la voiture. Puis ils s'arrêtèrent devant une porte soutenue par deux piliers, entre lesquels on apercevait la mer verte et grise.

Chapitre 10

La maison vers laquelle le cab s'était traîné n'avait rien qui la distinguât d'une confortable maison particulière. Car le principe de toutes les législations et coutumes récentes a été de traiter les affaires publiques à huis clos. Le personnage officiel était d'autant plus puissant qu'il était habillé comme tout le monde. On pouvait amener là les gens et les en faire sortir sans déployer aucune violence, simplement parce que chacun savait que la violence serait inutile. Le docteur avait pris l'habitude d'accompagner ses clients dans un cab, comme par hasard, et il était bien rare qu'ils fissent quelque difficulté. Ils n'étaient pas assez fous pour cela.

Cet établissement spécial de la nouvelle Commission des Aliénés avait été créé tout récemment dans cette ville. Les gardiens qui guettaient dans le vestibule ou qui ouvraient la grille et les portes étaient nouveaux, sinon dans leurs fonctions, au moins dans leur résidence. Et le magistrat qui siégeait dans un bureau intérieur pour examiner les cas au fur et à mesure était le plus nouveau de tous. Mais en même temps que nouveau, il était ancien : il avait fait la même besogne dans plusieurs autres endroits, et avait ainsi pris l'habitude de la faire, doucement, rapidement, avec une dangereuse dextérité. Mais il commençait à être trop vieux pour bien faire quoi que ce soit. Sa vue n'était plus

ce qu'elle avait été, son ouïe n'était pas si fine qu'il le croyait. C'était un chirurgien-major en retraite, nommé Wotton. Il avait une moustache grise soigneusement entretenue et une expression endormie ; il avait atteint le stade somnolent de sa journée et de sa carrière.

Sur son bureau, il y avait un grand nombre de papiers, parmi lesquels une convocation pour l'après-midi, à la Commission des Aliénés.

De son cabinet retiré et matelassé, il n'entendit pas l'absurde fiacre ramper jusqu'à la porte, encore bien moins les mouvements rapides et silencieux d'une personne d'allure distinguée, qui aidait les deux occupants à descendre et, avec beaucoup de politesse, les introduisait dans le vestibule de la maison. Cette personne était si distinguée que nul ne songea à discuter son droit d'agir ; les gardiens l'acceptèrent comme un rouage bien huilé du mécanisme et le médecin légiste lui-même se laissa courtoisement introduire dans un salon d'attente à côté du sanctuaire du magistrat. Peut-être auraient-ils été plus étonnés si, quelques minutes auparavant, ils avaient regardé par la fenêtre et vu la personne d'allure si distinguée dégringoler du haut d'un cab. Quoi qu'il en soit, le médecin légiste commença à être sérieusement inquiet quand le personnage (qu'il n'avait fait qu'entrevoir dans un escalier obscur, et qu'il commençait à peine à identifier) non seulement ferma la porte derrière lui, avec une inclination courtoise, mais la ferma aussitôt à clef.

De tout ceci, le magistrat n'avait rien entendu, car tout s'était exécuté avec célérité et discrétion, grâce à ce mécanisme qui ronfle sans bouger comme une toupie. La première notion qu'il en eut fut un coup frappé à sa porte et une voix disant : « Par ici,

Docteur ». Dans les cas semblables, le médecin responsable de l'internement devait voir d'abord en tête-à-tête le magistrat, qui avait ensuite avec la victime une entrevue généralement beaucoup plus brève. Cet après-midi, en particulier, M. Wotton espérait que les deux entrevues seraient très courtes. Il ne leva pas le nez de ses papiers et dit seulement :

— C'est le dossier n 9.871, n'est-ce pas ? Un cas de folie de la persécution, je crois ?

Le Docteur Hendry inclina la tête de son air le plus affable :

— La persécution est évidemment un symptôme plutôt qu'une cause, dit-il ; la cause est purement physique… purement physique. — Il toussa discrètement. — De nos jours, il n'est pas nécessaire de rappeler que les altérations des sens réagissent sur le cerveau, n'est-ce pas ? Dans le cas présent, j'ai les plus fortes raisons de supposer que le désordre a commencé par une maladie très banale du nerf optique. Le procédé par lequel j'ai atteint cette conclusion est assez intéressant en lui-même.

Au bout de dix minutes, il devint manifeste que ce n'était pas l'avis de M. Wotton.

La tête toujours penchée sur ses papiers, il ne regardait pas son interlocuteur. S'il l'avait fait, les vêtements extraordinairement usés de celui-ci auraient peut-être éveillé ses soupçons. Il entendait seulement la voix douce et cultivée du Docteur Hendry.

— Je ne crois pas nécessaire d'entrer dans tous ces détails, dit-il enfin quand son visiteur lui en eut déjà fourni un grand nombre et parut, à un point inquiétant, disposé à en ajouter beaucoup d'autres. Si vous êtes sûr qu'il s'agit d'un cas de ce

genre, d'un cas de manie réellement dangereuse, je suppose que c'est réglé.

— Dans toute ma carrière, dit le Docteur Hendry solennellement et avec pleine conscience de sa responsabilité, je n'en ai jamais vu de plus net. Cette question optique devient grave, Monsieur, elle devient menaçante. Au moment où je vous parle, il y a des personnes indubitablement folles qui errent par le monde, et même émettent des opinions scientifiques qui font autorité. Il y a quelques jours à peine…

Àce moment sa voix mélodieuse et persuasive fut étouffée par des bruits suspects venant de la pièce voisine. Ce fut d'abord comme si un corps lourd et massif était jeté avec violence contre la porte ; puis, dans le silence qui suivit, quelques imprécations gutturales, qui paraissaient affaiblies et enrouées par la colère, se firent entendre à travers l'épaisse cloison.

— Grand Dieu ! s'écria M. Wotton, s'éveillant en sursaut et levant les yeux pour la première fois, qu'y a-t-il ?

Le docteur Hendry secoua la tête avec tristesse, mais il continua de sourire.

— Notre profession est mélancolique, dit-il, nous voyons les aspects les plus bas et les plus sauvages de notre nature déchue… Notre corps de misère… — je crois que c'est dans le texte grec du Nouveau Testament — notre corps de misère… Ce bruit ne ressemble que trop à la lutte d'un de ces infortunés que la société se trouve dans la cruelle nécessité d'interner.

Àce moment le « corps de misère » fut de nouveau projeté contre la porte qui craqua, — un corps de poids, semblait-il, de

conséquence et même de majesté. Le magistrat n'était pas content. Clients ou prisonniers — de quelque manière que l'on désigne les nouvelles victimes sociales, — étaient en effet souvent introduits dans la pièce adjacente pour attendre leur examen, mais c'était en général sous la surveillance de gardiens qui les empêchaient de manifester leur impatience dans un style aussi vif. La seule hypothèse était donc que l'aliéné d'à côté fût si débordant de vitalité qu'il avait tué son gardien.

Malgré tous ses défauts, le vieux chirurgien militaire était un homme de cœur ; il se leva de son bureau et se dirigea vers la porte qui était de nouveau secouée et ébranlée de l'intérieur. Il la considéra un moment, et puis délibérément il ouvrit. Il eut à déployer beaucoup d'agilité pour bondir en arrière et ne pas être renversé par la « chose » qui jaillit de la porte.

Àce moment c'était vraiment une chose plutôt qu'un homme : cela avait d'énormes besicles remontées des yeux qui sortaient de la tête comme des cornes, de longues moustaches fauves et des cheveux hérissés en tous sens. Ce fut seulement quand ce monstre fut tombé dans la pleine lumière du bureau que le magistrat constata qu'il portait un gilet blanc et une culotte grise, tels qu'en portent rarement un morse ou même un homme de bois.

— C'est déjà quelque chose, murmura-t-il ; au moins il est habillé, s'il n'est pas dans son bon sens !

Le gros homme qui s'était effondré à travers la porte se redressa et jeta autour de lui des regards farouches, sa crinière fauve plus agressive que jamais. Ses premiers mots, des jurons en langue continentale, auraient pu passer pour des cris inarticulés ;

mais les deux hommes de science qui l'écoutaient reconnurent bientôt quelques termes du langage scientifique, au milieu d'un vocabulaire tout différent. En fait, le médecin légiste faisait son rapport officiel, mais on ne pouvait s'en douter.

La situation était vraiment pénible pour lui, et les gens sérieux ne sauraient excuser le tour pendable dont il avait été la victime — tout au plus en goûter la saveur in petto. Au moment même où il devait entrer dans le cabinet du magistrat pour lui faire son rapport et où Hendry devait être enfermé dans le salon d'attente pour en attendre le résultat, Murrel, sans scrupule, avait rapidement interverti la situation des deux hommes de science. Le fonctionnaire pris au piège s'était comporté comme le font les gens sanguins et présomptueux quand il leur arrive quelque chose qu'ils n'auraient jamais cru possible. Car l'homme qui a toujours eu la vie facile, qui est content de lui, que rien n'a jamais détourné de sa route, bute avec fracas contre le premier obstacle.

L'histoire du pauvre Hendry était exactement le contraire. Il se cramponnait à ses bonnes manières comme au dernier vestige de sa situation sociale ; il avait l'habitude d'expliquer élégamment les choses à ses créanciers, et d'affecter un ton cultivé pour s'adresser aux policemen. En conséquence, pendant que le médecin légiste suffoquait, reniflait et jurait d'une manière inintelligible, l'aliéné légal se tenait, la tête gracieusement inclinée, émettant au fond de sa gorge de doux gloussements pour manifester sa tristesse devant la déchéance de l'esprit humain. Le major promena ses yeux de l'un à l'autre pendant un moment, puis les arrêta sur l'étranger qui jurait toujours, comme il les avait arrêtés auparavant sur beaucoup de fous homicides. C'est ainsi que ces

trois médecins distingués se rencontrèrent enfin dans une consultation imprévue.

Au dehors, dans la rue qui se hissait jusqu'au sommet de la falaise, Douglas Murrel, en haut de son cab, levait les yeux au ciel comme quelqu'un qui a bien et complètement accompli sa tâche. Il portait un haut-de-forme noir prodigieusement culotté, qui n'était pas le sien, car il avait acheté le chapeau avec le cab. Ce chapeau servit pourtant ses desseins avec un succès complet. C'est le chapeau qui fait l'homme ; tant que Murrel le portait, il passait assez facilement pour le conducteur d'un véhicule aussi antique ; quand il l'enleva et qu'il se faufila parmi les fonctionnaires, ils ne virent que ses cheveux bien brossés et ses manières de gentleman.

Sur le sommet de son cab, il avait repris son chapeau, non sans dignité, comme un conquérant sa couronne de lauriers.

Prévoyant ce qui arriverait, il se décida à attendre le résultat. Il ne comptait pas être témoin du dénouement du drame ni voir la capture de l'expert gouvernemental ; il se promit même, si les choses allaient trop loin, de communiquer plus tard avec les autorités. Pour le moment il laissait le drame de dérouler avec une sorte de respect, comme une œuvre d'art, un poème. Si tout allait bien, quelque chose se produirait : au bout de dix minutes, environ, il eut la joie de voir ses prévisions se réaliser.

Le Docteur Hendry, jadis célèbre dans les milieux artistiques, apparut entre les deux piliers du porche qui se détachait sur la mer, aussi libre que la mouette qui planait au dessus de la falaise. Il avait un air mystérieux, comme s'il voulait apprendre à la rue entière que rien ne pouvait lui faire trahir les délicats secrets pro-

fessionnels qu'on venait de lui confier. Il fit le geste d'enfiler une paire de gants invisibles et monta tout naturellement dans le hansom-cab avant même d'y avoir songé. Le cocher rabattit son chapeau sur ses yeux et s'éloigna rapidement parmi les rues raides et caillouteuses.

Pour le moment, gardons un silence complet sur ce qui se passa entre le magistrat et le docteur. Murrel lui-même éprouvait une tendance curieuse à laisser tomber le sujet et à ne plus même y penser. Il avait la réputation d'aimer à jouer des tours, mais il n'envisageait pas seulement celui-là comme une mauvaise farce jouée au docteur étranger. Un sentiment plus vague et plus heureux régnait dans son esprit, comme si toute l'histoire était plutôt devant lui que derrière, comme si la libération inespérée d'un pauvre vieux toqué, avec sa manie de « cécité des couleurs », n'était que le symbole d'une libération plus étendue, et l'entrée dans un monde meilleur. Quelque chose avait cédé : peut-être n'était-ce encore qu'un peu de bureaucratie, en attendant autre chose.

Comme le cab tournait le coin, un rayon de soleil enfila la rue en pente ; on l'eût dit solide comme ceux qui traversent les nuages dans les vieilles Bibles illustrées. Levant les yeux vers la haute maison ancienne, Murrel vit la fille de Hendry.

C'était une femme nouvelle, toute différente de celle qui s'abritait dans l'ombre de l'étroit escalier. Ce n'était pas seulement le rayon de soleil qui la faisait s'épanouir sur son balcon comme une fleur magique. C'étaient la surprise et la joie, l'admiration pour ce qui est trop beau pour être vrai, l'extase que l'homme a perdue depuis l'Éden et qui lui reviendra avec la Vision Béatifique, dans un étonnement si fort qu'il durera éternel-

lement. Depuis la ruine de son père par une bande d'escrocs trop riches pour être punis, la vie de cette jeune fille s'était obscurcie peu à peu, elle avait renoncé à la lutte : toute déchéance nouvelle lui semblait naturelle. Si on avait emmené son père pour le pendre, elle eût été indignée, malheureuse, amère, elle n'eût pas été surprise.

Mais quand elle le vit revenir, tout souriant, dans un hansom-cab, sa surprise fut absolue. Elle n'avait jamais vu un être vivant échapper au piège dans lequel elle le croyait tombé : jamais elle n'avait vu de traces de pas revenant de l'antre de l'administration. Elle n'aurait pas été plus étonnée de voir le soleil rétrograder vers l'Est ou la Tamise remonter subitement vers sa source. Mais il n'y avait aucun doute ; c'était bien son père, allongé dans le fond de la voiture et souriant… De même qu'il était monté en faisant le geste d'enfiler des gants invisibles, de même il s'adossait avec le geste de fumer un cigare absent. Pendant qu'elle le regardait, elle s'aperçut que le cocher venait de la saluer, d'un mouvement bien élégant pour un chapeau si lamentable. Cela lui porta le dernier coup, car elle reconnut les cheveux incolores mais bien peignés de M. Murrel, ce visiteur excentrique qui avait frappé à sa porte quelques heures auparavant.

Le Docteur Hendry sauta de la voiture avec une grâce juvénile, et sa main chercha son gousset vide d'un geste automatique. Il revivait les beaux jours de sa jeunesse.

— N'en parlez pas, dit Murrel vivement en remettant son atroce chapeau, ce cab m'appartient et je fais cela pour m'amuser. « L'art pour l'art », comme disaient vos vieux amis. Je suis une symphonie, aurait dit Whistler, une symphonie en noir et

brun. Votre ami, le docteur fou, est présentement, je pense, une symphonie en noir et bleu.

Hendry reconnut une voix bien élevée, car il y a des choses qu'on n'oublie jamais. Il reconnut la voix en dépit du chapeau, et quoi qu'elle parlât même au travers du chapeau.

— Mon cher Monsieur, dit-il, j'ai envers vous une grande dette de gratitude. Donnez-vous la peine d'entrer.

— Merci, dit Murrel descendant de son perchoir. Mon coursier arabe, qui a si souvent partagé ma tente dans le désert, montera probablement une garde fidèle à votre porte. Il ne semble pas souffrir d'un désir immodéré de galoper.

Il monta pour la seconde fois l'escalier raide et obscur en haut duquel il avait vu le spécialiste en aliénation mentale émerger comme un monstre des grandes profondeurs. Sa pensée revint avec un léger remords vers cet expert infortuné, mais il se dit qu'il aurait peu de difficulté à remettre les choses d'aplomb.

— Ne croyez-vous pas, demanda la jeune fille, qu'il va revenir chercher mon père ?

Murrel sourit et secoua la tête :

— Non, si je le comprends bien, dit-il, Wotton est un parfait honnête homme et il verra tout de suite qu'il n'y avait rien de suspect chez votre père — pas moitié autant que chez l'autre. Et cet autre lui-même ne sera pas pressé de proclamer à la face du monde qu'il a si bien ressemblé à un fou furieux qu'on l'a enfermé.

— Alors vous nous avez sauvés, dit-elle. Quelle chose merveilleuse !

— Je dirais plutôt : quelle merveille que vous ayez eu besoin d'être sauvés, dit Murrel. Je ne sais vraiment pas où l'on s'arrêtera. Je suppose qu'on se sert d'un dément pour arrêter un dément, comme on se sert d'un voleur pour en arrêter un autre.

— J'ai connu quelques voleurs, dit le Docteur Hendry en frisant sa moustache avec une énergie soudaine, mais ils ne sont pas encore sous les verrous.

Murrel le regarda un moment et constata que son courage lui était revenu.

— Parbleu ! nous essayerons de prendre les voleurs ! dit-il. — Il ne savait pas qu'il proférait une sorte de prophétie sur le sort de sa maison, de ses amis et de bien des choses qu'il connaissait ; car là-bas, à Seawood-Abbey, des événements qu'il aurait crus parfaitement impossibles prenaient forme et couleur.

De ces événements il ne savait rien encore, mais, chose curieuse, sa propre imagination était déjà chargée de couleurs plus radieuses et plus romantiques que les couleurs pour enluminure de Hendry. Il éprouvait une vague sensation de victoire, qui avait atteint son point culminant lorsqu'il avait vu le visage de la jeune fille à la fenêtre. Impulsivement il se pencha vers elle et dit :

— Est-ce que vous regardez souvent par la fenêtre comme cela ?... Si un jour ou l'autre je passais ?...

— Oui, répondit-elle, je regarde souvent par la fenêtre.

Chapitre 11

Là-bas, à Seawood-Abbey, la représentation de « Blondel le Troubadour » avait eu lieu. Elle avait été un succès, et sensationnel. Jouée deux fois, deux après midi de suite, la pièce avait eu une troisième représentation supplémentaire, le lendemain, de bonne heure, pour les enfants des écoles et quelques autres. Julian Archer retirait définitivement son armure avec un air de fatigue et de soulagement. Les gens malicieux insinuaient que cette fatigue venait en partie de ce que ce n'était pas lui qui avait fait sensation.

— Enfin, c'est fini, dit-il à Michaël Herne qui se tenait debout à côté de lui, toujours revêtu de sa défroque romantique, je vais pouvoir endosser des frusques plus confortables. Nous n'aurons plus à porter celles-ci. Dieu soit loué !

— Je ne pense pas, dit Herne en contemplant ses longues jambes vertes, comme s'il n'avait jamais vu ses propres jambes auparavant. Oui, nous ne les porterons plus jamais…

Il resta debout un moment, puis, pendant qu'Archer s'élançait vers son cabinet de toilette, le bibliothécaire le suivit lentement et se rendit dans sa chambre, à proximité de la bibliothèque.

Une autre personne demeurait absorbée dans ses pensées, bien que la représentation fût finie depuis longtemps. C'était l'auteur de la pièce, qui ne comprenait plus comment elle l'avait écrite. Il semblait à Olive Ashley qu'elle avait gratté une allumette et que la petite flamme s'était élargie soudain jusqu'aux splendeurs du soleil de minuit, ou qu'après avoir achevé un de ses anges rouge et or, la face peinte avait soudain parlé et prononcé

des paroles redoutables. Car ce fou de bibliothécaire, mué pour une heure en roi de théâtre, avait répandu des flots de poésie que nul n'aurait jamais soupçonnés en lui et que le poète lui-même n'avait pas mis dans sa pièce. Olive ne reconnaissait plus les vers qu'elle avait écrits. Ils sonnaient comme ceux qu'elle aurait voulu écrire. Herne avait le don de faire paraître chaque vers plus sublime que le précédent ; et cependant ce n'étaient que ses gentils petits vers à elle. Le moment qui étincelait dans sa mémoire, comme dans celle de beaucoup d'auditeurs moins sensibles, était celui où le Roi, qu'on venait d'arrêter comme proscrit, refuse sa propre couronne et déclare que dans un monde de princes pervers, il préfère la vie errante des bois :

« Moi qui vibre au matin avec les hautes cimes des arbres !

« Déchoirai-je jusqu'à devenir le Prince d'Autriche, cette brute et ce brigand qui m'a pris au piège ?

« Ou serai-je un esclave, un espion, un félon, un Roi de France ?

« Quelles autres couronnes portent de l'ombre sur cette terre ?

« Les mauvais Rois trônent à l'aise sous leurs dais !

« L'habitude guérit de la honte ; mais quelle panique déchaînée,

« Quelle sauvage et pâle terreur, si jamais un Roi était bon !

« Quel ébranlement dans les cieux, quel prodige !

« Les hommes supportent aisément un maître injuste,

« Mais nul ne veut endurer un maître juste :

« Ses Nobles se soulèvent, ses Chevaliers le trahissent,

« Et il s'en va, comme je m'en vais — seul ! »

Une ombre se découpa près d'elle sur le gazon ; si préoccupée qu'elle fût, elle reconnut cette ombre. Braintree, rhabillé, rentré dans son humeur normale, (que certains considéraient comme fort mauvaise) l'avait rejointe dans le jardin.

Avant qu'il pût parler, elle dit impulsivement :

— J'ai découvert quelque chose : il est plus naturel de parler en vers qu'en prose ; de même qu'il y a plus de spontanéité dans le chant que dans le bégaiement. Pourtant, la plupart d'entre nous bégaient.

— Votre bibliothécaire ne bégayait pas, en tout cas, dit Braintree. On eût dit qu'il chantait. Il me semble que je viens d'entendre de la bonne musique. Tout cela me paraît très mystérieux. Quand un bibliothécaire arrive à incarner si merveilleusement un roi, il n'y a qu'une conclusion possible : c'est que le bibliothécaire n'était pour lui qu'un rôle. Il était excellent en Roi, mais je considère que sa création de Rat de bibliothèque gauche et embarrassé était plus remarquable encore. Est-ce l'usage des étoiles de théâtre de venir se cacher de la sorte dans l'ombre des bibliothèques ?

— Vous croyez qu'il jouait partout un rôle, dit Olive, et moi je dis qu'il n'en jouait un nulle part. Voilà mon explication.

— Vous avez sans doute raison. Mais n'auriez-vous pas juré avoir sous les yeux un grand artiste ?

— Non, non, s'écria-t-elle vivement, c'est ce qui vous trompe. J'aurais juré que j'étais en présence d'un grand homme.

Après une pause, elle continua :

— Je ne veux pas dire un grand acteur comme Garrick, Irving ou d'autres. Je veux dire un grand homme mort et ressuscité ; un homme du Moyen-Âge sorti de son tombeau. Pourquoi M. Herne, une fois sorti de sa bibliothèque, est-il… est-il comme cela ?

— Je sais pourquoi, dit Braintree. — Et sa voix devint caverneuse comme un grognement. Il prend les choses au sérieux, nul ne se doute à quel point. Et moi aussi, je prends cela diablement au sérieux.

— Serait-ce de ma pièce que vous parlez ? demanda-t-elle avec un sourire.

— J'ai consenti à revêtir cette défroque de Troubadour et à jouer. Je ne pouvais pas donner une plus grande preuve de dévouement.

— Je veux dire, ajouta-t-elle un peu vite, qu'appelez-vous : « prendre au sérieux le rôle de Roi ? »

— Je n'aime pas les rois, dit Braintree presque rudement. Je n'aime pas les chevaliers, ni les nobles, ni toute cette parade d'aristocratie militaire. Mais cet homme-là les aime, les aime vraiment. Il n'est ni un snob, ni un plat valet du vieux Seawood. C'est le seul homme que j'aie rencontré qui pourrait réellement porter un défi à la Démocratie et à la Révolution. Je le sens rien qu'à la manière dont il arpentait cette ridicule scène et dont il récitait…

— Dont il récitait ces vers ridicules, alliez-vous ajouter, dit la poétesse en le menaçant du doigt et en riant avec une indifférence bien rare chez ses pareilles.

On eût dit qu'elle avait découvert quelque chose qui l'intéressait beaucoup plus que la poésie.

Braintree ne se laissait pas facilement entraîner au bavardage. Il continua, de sa manière tranquille, mais insistante, en homme qui médite toujours les poings serrés :

— Je vous répète qu'en le voyant au centre de la scène, planant au-dessus de tout et déclarant qu'il jetterait son sceptre aux orties et retournerait errer dans les bois avec un épieu, j'ai compris…

— Le voilà ! s'écria Olive vivement, et baissant la voix elle ajouta : Et le plus drôle, c'est qu'il se promène encore dans les bois avec un épieu…

En effet, Herne était toujours dans son costume de proscrit. Il avait sans doute oublié de changer de vêtements, et il serrait toujours inconsciemment dans sa main le long épieu de chasse sur lequel il s'appuyait.

— Dites-moi, s'écria Braintree, n'allez-vous pas mettre d'autres vêtements pour le lunch ?

Le bibliothécaire regarda une fois de plus ses jambes et dit d'une voix sourde :

— Quels autres vêtements ?

— Oh ! peu importe, dit la jeune fille ; maintenant, vous ferez tout aussi bien de ne changer qu'après le lunch.

— Oui, répondit l'automate distrait, de la même voix de bois, et il s'en alla avec ses longues jambes vertes et son épieu.

Le lunch fut sans cérémonie, en effet ; et bien que les autres acteurs eussent trouvé le temps de sortir de leurs costumes de théâtre, ils n'étaient pas tous rentrés dans leurs vêtements coutumiers. Quelques-uns d'entre eux, et notamment les dames, étaient dans un état de transition qui précédait les splendeurs de l'après-midi. Car il y avait ce jour-là, à Seawood-Abbey, une grande réception politique et sociale qui devait éclipser celle même où l'éducation de Braintree avait été entreprise.

Inutile de dire qu'elle réunissait les mêmes silhouettes caractéristiques, avec beaucoup d'autres. Sir Howard Pryce était là, paré sinon des blanches fleurs d'une vie irréprochable, du moins du gilet blanc d'un grand négociant de l'ère victorienne, dont la vie a toujours passé pour irréprochable. Il avait, depuis peu, passé non moins irréprochablement du savon à la teinturerie, dont il était maintenant le grand soutien financier, en même temps qu'il se faisait l'associé de Lord Seawood dans certains intérêts commerciaux. M. Almeric Wister était là, exhibant dans ses habits son mélange exquis d'art et de mode, ainsi que ses longues moustaches et son sourire mélancolique. M. Hanbury, propriétaire foncier et explorateur, était là, ne portant rien d'extraordinaire, mais le portant très bien. Lord Eden était là, avec son monocle et ses cheveux jaunes pareils à une perruque. Julian Archer était là, portant des vêtements si beaux qu'on n'en voit presque jamais sur un être humain, mais seulement sur les êtres idéaux des boutiques de tailleurs. Enfin M. Herne était là, montrant toujours un ensemble de haillons verts qui convenaient fort bien à un royal proscrit.

Braintree n'était pas à l'étiquette ; mais il tomba sur ce mystère vivant et le dévisagea malgré lui :

— Vous me semblez flâner çà et là, dit-il. Pourquoi n'avez-vous pas été vous habiller depuis longtemps ?

— M'habiller en quoi ? demanda Herne.

— Eh bien ! en bibliothécaire. Donnez-nous votre célèbre imitation de M. Michaël Herne.

Michaël Herne souleva sa tête de casse-noisette et regarda l'autre un moment avec des yeux écarquillés. Il se dirigea ensuite vers la maison, probablement pour effectuer une toilette tardive. Et John Braintree fit la seule chose qu'il fît jamais dans ces réunions peu sympathiques : il partit à la recherche de Miss Ashley.

Leur conversation fut longue et roula sur des idées. Après le départ des invités de l'après-midi, quand Olive se fut retirée et habillée pour le dîner, ils se rencontrèrent de nouveau dans le jardin, à côté du monument brisé près duquel ils avaient eu leur première discussion. Mais ils y rencontrèrent quelqu'un d'autre. Le bibliothécaire était debout, pareil à une statue verte à côté du morceau de sculpture grise.

Olive Ashley répéta, avec un léger sursaut :

— Ne changerez-vous donc jamais ?

Il tourna lentement la tête et la regarda avec des yeux bleus absents, puis il sembla rappeler sa voix de très loin et dit :

— Dois-je changer un jour ?... Ou ne jamais changer ?

Olive crut voir se peindre dans ses yeux fixes quelque chose qui l'effrayait un peu, et elle se replia à demi dans l'ombre de l'homme à côté d'elle, qui intervint avec une autorité protectrice :

— Allez-vous remettre des habits ordinaires, oui ou non ?

— Qu'entendez-vous par des habits ordinaires ?

— Eh bien, répliqua Braintree, je veux dire des habits comme ceux que je porte, quoique je n'aie jamais passé pour un modèle d'élégance. Il sourit un moment à sa manière sardonique et ajouta : Personne ici n'insistera pour que vous portiez une cravate rouge.

Herne se tourna soudain vers lui :

— Vous vous croyez révolutionnaire parce que vous portez une cravate rouge ?

— J'en ai donné d'autres preuves, mais ma cravate est certainement devenue un symbole. Je peux vous assurer que des gens que j'admire beaucoup la considèrent comme une écharpe trempée dans le sang. Et si vous remontez aux origines, c'est bien pour cette raison que j'ai commencé à la porter.

— Je n'en doute pas, dit le bibliothécaire rêveusement. Mais ce que je voudrais savoir, c'est pourquoi vous portez une cravate ? Pourquoi n'importe quel membre de la grande famille humaine a jamais porté une cravate ?

Braintree, toujours sincère, fut réduit au silence et l'autre continua, le regardant toujours comme un étranger venu d'un pays lointain :

— Que faites-vous ? dit-il avec la même douceur. Vous vous levez, vous vous lavez…

— Jusque-là, je dois avouer mes concessions aux usages reçus.

— Vous mettez une chemise. Puis vous prenez une bande de toile et vous l'accrochez autour de votre cou avec tout un système de boutons ou d'attaches ; non content de cela, vous prenez ensuite une bande plus longue, d'un tissu et d'une couleur qui vous plaisent. Vous tortillez cette bande autour de la première, avec les circonvolutions compliquées d'un nœud spécial. Vous faites cela tous les matins, vous le ferez toute votre vie, vous ne pensez pas à faire autrement. Vous n'êtes jamais tenté d'en appeler à Dieu et de déchirer vos vêtements comme les prophètes de jadis. Vous faites cela, parce que beaucoup d'autres personnes se livrent, à la même heure, à la même occupation mystérieuse. Vous ne pensez jamais que c'est une peine inutile ; vous ne vous plaignez jamais que ce soit toujours la même chose. Et vous vous proclamez un révolutionnaire, et vous vous glorifiez de votre cravate rouge !

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répondit Braintree, mais dois-je en conclure que c'est votre unique raison pour retarder l'heure fatale où vous abandonnerez ce fantastique accoutrement ?

— Pourquoi qualifiez-vous mon vêtement de fantastique ? Il est beaucoup plus simple que le vôtre ; il s'enfile par dessus la tête et ça y est. De plus, il a toutes sortes de qualités pratiques qu'on ne découvre qu'après l'avoir porté un jour ou deux. Par exemple — il regarda le ciel en fronçant le sourcil — il peut se mettre à pleuvoir ; il peut faire froid tout d'un coup, ou du vent.

Que ferez-vous alors ? Tous, vous ferez un bond jusqu'à la maison et vous reviendrez avec une cargaison de choses pour les dames, peut-être avec un de ces grands parapluies horribles qui vous obligera à marcher comme un Empereur de la Chine sous son dais ; peut-être avec une série de châles, d'imperméables et de choses encombrantes. Mais neuf fois sur dix, dans nos climats, on n'a besoin que de se couvrir un peu la tête ; vous faites simplement ceci — il rabattit le capuchon qui pendait entre ses épaules — et le reste du temps vous pouvez appartenir à la confrérie des sans-chapeaux. Savez-vous, ajouta-t-il brusquement et d'un ton plus bas, il y a quelque chose de très satisfaisant à porter un capuchon… quelque chose de symbolique. Je ne suis pas surpris que le nom du grand héros du moyen âge soit devenu Robin Hood, Robin au Capuchon.

Pendant ce temps, Olive Ashley regardait les pentes ondulées de la vallée qui disparaissaient dans la brume lumineuse du soir. Mais elle se retourna, au son d'un mot qui avait pénétré son rêve.

— Que voulez-vous dire, interrogea-t-elle, disant qu'un capuchon est symbolique ?

— Avez-vous jamais regardé au travers d'un portique, et admiré le paysage, qui prend l'aspect radieux d'un Paradis perdu ? C'est parce qu'il y a un cadre au tableau. Il y a un pays défendu, et qu'on vous permet seulement de contempler… Quand donc les gens comprendront-ils que le monde est une fenêtre, et non pas un vague infini ? Quand je porte ce capuchon, je porte ma fenêtre avec moi. Je me dis : voici le monde que François d'Assise voyait et aimait parce qu'il était circonscrit. Le capuchon a la forme même d'une fenêtre gothique.

Olive regarda Braintree par-dessus son épaule et dit :

— Vous rappelez-vous ce que disait ce pauvre Singe ?… Non, c'était avant votre venue.

— Avant ma venue ? interrogea Braintree.

— Avant que vous ne veniez ici pour la première fois, répondit-elle en rougissant et en se retournant vers le paysage. Il disait qu'il serait réduit à regarder à travers une lucarne de lépreux.

— Fenêtre bien caractéristique du Moyen-Âge, à mon avis, dit Braintree aigrement.

Le visage de l'homme déguisé s'enflamma soudain comme à une provocation au combat.

— Voulez-vous me montrer un roi, cria-t-il, un roi régnant et moderne, qui aille soigner les lépreux dans un hôpital comme faisait Saint Louis ?

— Ce n'est pas à moi, dit Braintree ironiquement, de rendre cet hommage aux rois régnants.

— Ou bien un apôtre populaire, insista l'autre. Saint François était un apôtre de foules, comme vous. Si vous voyiez un lépreux traverser cette pelouse, courriez-vous à lui pour l'embrasser ?

— Autant que n'importe qui d'entre nous, dit Olive, et peut-être plus.

— Vous avez raison, dit Herne avec un sang-froid soudain. Peut-être qu'aucun de nous ne l'oserait… Mais que faire, si c'est de tels despotes et de tels démagogues que le monde a besoin ?

Braintree releva lentement la tête et regarda fixement son interlocuteur :

— De tels despotes… dit-il ; et il fronça fortement le sourcil.

Chapitre 12

Àce moment de la conversation, ce coin du jardin fut honoré de la présence encombrante et exubérante de Julian Archer, en tenue de soirée éblouissante. Il entra en se dandinant et s'arrêta court, regardant Michaël Herne avec de grands yeux.

— Dites-moi, s'écria-t-il, ne changerez-vous jamais ?

Peut-être cette phrase, répétée pour la sixième fois, rendit-elle fou le bibliothécaire de Seawood.

En tout cas, il se retourna brusquement, et s'écria d'une voix qui résonna jusqu'au bout de l'allée :

— Non. Je ne changerai jamais !

Après les avoir regardés fièrement pendant un moment, il continua :

— Vous aimez le changement, et vous vivez de changement, mais moi, je ne changerai jamais. C'est le changement qui vous a fait déchoir, c'est votre folie de changement qui continue à vous faire tomber. Vous avez eu votre âge d'or, quand les hommes étaient simples, sains et normaux, aussi attachés à ce sol qu'on peut l'être. Vous l'avez perdu, et quand vous le recouvrez un mo-

ment, vous n'avez pas le bon sens de le retenir. Je ne changerai jamais.

— Je ne comprends pas ce qu'il veut dire, dit Archer, comme il eût parlé d'un animal ou d'un enfant nouveau-né.

— Je sais ce qu'il veut dire, moi, dit Braintree sardoniquement, et ce n'est pas vrai. Croyez-vous donc vous-même, M. Herne, à tout ce mysticisme ? Qu'entendez-vous en disant que votre vieille société était saine ?

— Je veux dire que la vieille société était sincère et que vous êtes pris dans un réseau de mensonges. Je ne prétends pas qu'elle fût sans défauts, ni sans souffrances, mais elle appelait les souffrances et les défauts par leur nom. Vous parlez de despotes, de vassaux : n'avez-vous pas aussi vos contraintes et vos inégalités ? Seulement vous n'osez appeler aucune chose par son nom de baptême. Vous défendez chaque abus en le faisant passer pour ce qu'il n'est pas. Vous avez un Roi, et puis vous expliquez qu'il ne lui est pas permis d'agir en roi. Vous avez une Chambre des Lords, et vous dites que c'est la même chose que la Chambre des Communes. Quand vous voulez flatter un paysan ou un ouvrier, vous lui dites qu'il est un vrai gentleman. Quand vous voulez flatter le gentilhomme, vous lui dites qu'il ne se pare pas de son titre. Vous laissez ses millions à un millionnaire, et puis vous le félicitez de ce qu'il est « simple », autrement dit, ladre et mesquin, comme si l'or avait un autre mérite que d'étinceler ! Vous défendez les prêtres en disant qu'ils n'ont pas l'air ecclésiastique, et vous nous assurez avec conviction que les clergymen savent jouer au criquet. Vous avez des docteurs qui nient toute doctrine, et des théologiens qui désavouent tout ce qui est divin. C'est faux,

c'est lâche, c'est honteux. Toute chose ne prolonge son existence qu'en se niant.

— Ce que vous dites là est peut-être vrai de certaines institutions, répondit Braintree. Mais je ne tiens pas du tout à prolonger leur existence. Et si prophétiser et maudire suffit, par Dieu ! vous en verrez mourir quelques-unes avant vous.

— Peut-être, dit Herne le regardant de ses grands yeux pâles, les verrez-vous mourir, et puis revivre. Je ne suis pas sûr que le Roi ne puisse être Roi de nouveau.

— Croyez-vous que nous soyons dans un âge où quelqu'un puisse jouer les Roi Richard ?

— Je pense que c'est une époque où quelqu'un devrait jouer les… Cœur de Lion.

— Ah ! dit Olive, comme si elle y voyait clair pour la première fois. Vous pensez qu'il nous manque la seule vertu du Roi Richard.

— La seule vertu du Roi Richard, dit Braintree, fut de rester hors du pays.

— Mais peut-être lui et sa vertu pourraient-ils revenir.

— Quand il reviendra, il trouvera le pays bien changé, dit le syndicaliste ironiquement. Plus de serfs, plus de vassaux, et les ouvriers eux-mêmes osant le regarder en face. Il s'apercevra que quelque chose a brisé ses chaînes, s'est ouvert, répandu, soulevé, quelque chose de sauvage, de terrible et de gigantesque, qui frappe de terreur le cœur même d'un lion.

— Quelque chose ? répéta Olive.

— Le cœur d'un homme, répondit-il.

Olive promenait ses regards de l'un à l'autre dans une sorte de vertige et d'éblouissement. Car elle voyait vivant et ressuscité tout ce dont elle avait rêvé, et quelque chose aussi de plus profondément émouvant, à quoi elle n'avait jamais pensé. Ses émotions complexes se firent jour dans une exclamation inattendue :

— Que je voudrais que Singe fût de retour !

Braintree la regarda d'un regard acéré et demanda presque brutalement :

— Pourquoi ?

— Parce que vous changez tous, dit-elle ; parce que vous parlez tous deux comme dans la pièce ; parce que tous deux vous êtes vaillants et splendides, magnifiques et magnanimes, et qu'aucun de vous n'a plus une once de sens commun.

— J'ignorais que vous eussiez le privilège du sens commun.

— Je n'en ai jamais eu ; Rosamund m'a toujours dit que j'en manquais totalement. Mais la première femme venue en aurait plus que vous.

— Voici la dame en question qui vient, dit Braintree, pensif. J'espère qu'elle répondra à votre attente.

— Elle dira comme moi, fit Olive avec calme. La folie est contagieuse. Aucun de vous ne peut plus se dégager de ma pauvre petite pièce…

En effet, quand Rosamund Severne arriva, traversant la pelouse à grande allure et balayant tout sur son passage, comme le

vent, ce vent se heurta contre un obstacle et devint une tempête qui fit rage pendant une heure ou deux. Rosamund se précipita dans le bureau de son père — chose qui n'arrivait que bien rarement — et l'affronta.

Lord Seawood leva les yeux d'un monceau de lettres, et dit :

— Qu'y a-t-il ? d'un ton dont la nervosité n'excluait pas la politesse.

Rosamund ne pensa pas à s'excuser, ni même à s'expliquer. Elle dit explosivement :

— Cela devient terrible, le bibliothécaire ne veut pas retirer ses habits ! Cela passe les limites de la plaisanterie. Vous n'avez pas l'air de comprendre ? Il est toujours habillé en vert de la tête aux pieds.

— À vrai dire, notre livrée est bleue, dit Lord Seawood rêveusement. Cela n'a pas grande importance de nos jours, mais le blason a toujours été mon faible… Enfin, je ne crois plus possible d'exiger la couleur de livrée, et le bibliothécaire ne se montre pas beaucoup. Les bibliothèques ne sont pas envahies par le public ; et quant à ce garçon… un individu bien pacifique, autant que je m'en souvienne ? Personne ne fera attention à lui.

— Oh ! fit Rosamund, avec un calme plein de sous-entendus. Vous pensez que personne ne fera jamais attention à lui ?

— Je ne pense pas, dit Lord Seawood, je ne sais pas moi-même comment il est fait.

. . . . . .

Si Lord Seawood est demeuré jusqu'ici dans les coulisses du drame de « Blondel le Troubadour », s'il est resté caché derrière les tentures et les tapisseries de Seawood Abbey, c'est simplement parce qu'il ne se mêlait guère à cette vie mondaine superficielle, et que, au sens propre du mot, il y brillait par son absence. Il avait d'abord le malheur d'avoir une mauvaise santé, et ensuite, celui d'être un homme d'État. Il était de ceux qui se retirent dans un monde de plus en plus étroit, sous prétexte d'agir dans une sphère de plus en plus vaste. Par amour pour les grandes questions, il vivait dans un monde tout petit. Il avait la manie du blason, des recherches sur l'histoire de sa famille et d'autres familles nobles ; et il se sentait d'autant plus à l'aise sur ce terrain que l'Angleterre ne comptait que deux ou trois autres hommes compétents en la matière. Comme il traitait le blason, il traitait la société, la politique et bien d'autres choses. Il ne causait jamais qu'avec des spécialistes, et ne se fiait, ainsi, qu'à des exceptions. Des gens exceptionnels lui fournissaient des renseignements d'une valeur exceptionnelle ; mais il ignorait ce qui se passait sous son propre toit. De temps à autre, il lui semblait bien que tel ou tel détail de son organisation domestique n'était pas ce qu'il avait toujours été ; il n'avait guère vu davantage dans toute l'affaire de la pièce des Troubadours et ses étranges conséquences. Physiquement, c'était un petit homme osseux et fragile, anguleux, au nez busqué, et doué d'une capacité rare pour dévisager les gens tout d'un coup, avec une attention aiguë, qui produisait un effet pétrifiant sur ceux qui avaient commis l'erreur de le prendre pour un imbécile. Pour comprendre le drame qui nous occupe, il faut d'abord comprendre avec sympathie l'ensemble de cette personnalité très secrète, avec son mélange de finesse et d'égarement, d'attention et d'inattention. Il était probablement le

seul homme au monde dans la maison duquel des choses pareilles pussent se passer, sans qu'il réalisât jusqu'où elles allaient.

Mais un moment vient où même un ermite en sa grotte voit, du haut de la montagne, la ville pavoisée et flamboyante au fond de la vallée. Un moment vient où le plus absorbé, le plus rêveur des savants dans sa mansarde voit par la fenêtre la ville illuminée. Donc, Lord Seawood commença de se rendre compte qu'une révolution avait eu lieu à la porte de son cabinet de travail. S'il s'était agi d'une révolution au Guatémala, il en aurait su tous les détails aussitôt après avoir communiqué avec le ministre du Guatémala à Londres. Si elle avait eu lieu dans le nord du Thibet, il aurait naturellement envoyé chercher Biggle, le seul homme qui ait été réellement dans le nord du Thibet. Mais comme c'était dans son parc et dans ses salons que la révolution errait en rampant et en rugissant, il se méfiait de rapports qui ne pouvaient être qu'exagérés.

Il arriva donc, environ quinze jours plus tard, que Lord Seawood était assis dans un pavillon au bout d'une allée qui faisait face à la bibliothèque, en grand conciliabule avec le Premier Ministre. Dans tout le paysage, il ne voyait que le Premier. Ce n'était pas snobisme, car il se considérait au point de vue social et généalogique comme supérieur à n'importe quel Premier Ministre, quoique celui dont il s'agit fût Lord Eden. Mais il attachait une grande importance à ne conférer qu'avec des hommes d'importance.

Lord Eden était un homme dont le visage maigre et ridé contrastait avec ses cheveux jaunes au point de faire prendre ceux-ci pour une perruque.

C'était lui qui tenait le dé de la conversation, mais son hôte ne perdait jamais la gravité qui convient pour écouter un rapport fait au quartier-général.

— Le mal est, disait le Premier, que leur parti a produit brusquement un individu qui a la foi. Ce n'est pas de jeu. Nous connaissions bien tous les membres du Labour-Party, et ils ressemblaient terriblement aux autres. Cela ne servait à rien de les insulter, mais on pouvait les gagner peu à peu. On leur disait qu'ils étaient d'admirables parlementaires, et des adversaires dignes de notre épée ; et puis, tôt ou tard, on leur trouvait une situation, et le tour était joué. Mais cette affaire des ouvriers du goudron est différente. Si encore il ne s'agissait que des Syndicats : à une séance de Syndicat, les gens ne savent jamais sur quoi ils votent…

— Évidemment, dit Seawood, hochant la tête avec grâce et gravité ; des gens complètement ignorants…

— Pas plus que nous, continua Lord Eden, pas plus que la Chambre des Communes ou la Chambre des Lords. Avez-vous jamais entendu parler d'un parti politique qui sache sur quoi il vote ? Les uns s'intitulent socialistes ou autrement, et nous impérialistes ou ce que vous voudrez. Mais, en fait, les choses s'étaient bien adoucies des deux côtés. Maintenant, voici que surgit cet homme, ce Braintree ; il expose leurs sottises d'une façon nouvelle, et il ne semble pas qu'on puisse lui opposer aucune des nôtres. Pendant longtemps, c'était « l'Empire », mais cela ne rend plus : ces maudits coloniaux ont voulu se montrer, on les a vus, et nous voilà dans le pétrin. Ils ne diront pas qu'ils tiennent à mourir pour nous, et personne ne tient beaucoup à vivre avec eux. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'il y avait de pittoresque et de

poétique dans l'idée semble nous avoir abandonné, au moment même où quelque chose de pittoresque surgit de l'autre côté.

— Ce Braintree est donc pittoresque ? demanda Lord Seawood, sans se douter qu'il avait été son hôte pendant un temps considérable.

— Ses partisans semblent le croire, répliqua le Premier. Ce n'est pas tant le monde du charbonnage ; ce sont bien plutôt les Syndicats affiliés des sous-produits ; il semble avoir travaillé tous les gens d'alentour. C'est pour cela que je suis venu vous consulter. Nous avons des intérêts communs dans le goudron comme dans le charbon, et je serais bien aise d'avoir votre opinion. Il semble y avoir toute une série de ces petits Syndicats mêlés de très près à l'affaire. Vous devez en savoir plus sur leur compte que qui que ce soit — sauf Braintree lui-même bien entendu — et cela n'arrangerait rien de lui demander !

— Il est exact que je possède des intérêts considérables dans la région, dit Lord Seawood en inclinant la tête. Comme vous le savez, de nos jours la plupart d'entre nous sont obligés d'entrer un peu dans l'industrie. Cela aurait fait dresser les cheveux sur la tête de nos ancêtres, mais cela vaut mieux que de perdre ses domaines, et tout le reste… Oui, je peux vous dire entre nous que mes intérêts sont encore plus engagés dans les sous-produits que dans les matières premières. Il est d'autant plus désagréable que Braintree ait choisi ce champ de bataille.

— Cela ressemble terriblement à un champ de bataille, dit l'homme politique. Je ne crois pas que pour le moment ils viendraient nous égorger, mais ils sont à peu près décidés à tout. Et c'est là le pire : s'ils s'insurgeaient réellement, on en viendrait à

bout facilement : mais que diable peut-on faire à des révoltés qui ne se révoltent pas ? Je ne crois pas que Machiavel ait jamais donné son avis sur ce problème.

Lord Seawood réunit l'extrémité de ses longs doigts effilés et toussa pour s'éclaircir la voix :

— Je n'ai pas la prétention d'être un Machiavel, dit-il, mais je pense que vous me demandez mon avis ? Eh bien ! la situation présente exige à mon sens des compétences spéciales, et j'ai déjà consacré mon attention à des problèmes analogues, en Australie et dans l'Alaska. Pour commencer, les conditions de la production de tous les dérivés du charbon impliquent des considérations qui, le plus souvent…

— Grand Dieu ! s'écria Lord Eden, et il plongea comme s'il avait reçu un coup sur la tête. Son exclamation était fort naturelle, mais son interlocuteur était si absorbé qu'il n'en comprit la cause qu'une seconde plus tard.

Ce que Lord Seawood voyait, c'était une longue flèche empennée qui vibrait encore dans une poutre du pavillon, juste au dessus de la tête de Lord Eden. Mais Lord Eden avait vu de plus ce singulier projectile arriver en sifflant du fond du jardin et passer au-dessus de lui avec le bruit d'un insecte gigantesque. Les deux gentilshommes se dressèrent sur leurs pieds et regardèrent l'objet en silence pendant un moment. Le plus observateur des deux s'aperçut qu'un fragment de papier, sur lequel on avait écrit quelque chose, était fixé au trait.

Chapitre 13

La flèche qui avait pénétré dans le salon d'été avec un son mélodieux ramena le digne propriétaire de ces lieux au sentiment d'un monde complètement transformé. Quelle était la nature de cette transformation ? Affolante à découvrir, elle ne l'est pas moins à décrire. Cela débuta par la folie d'un seul homme, mais — paradoxe assez fréquent — ce fut l'œuvre aussi du bon sens d'une seule femme.

M. Herne, le bibliothécaire, avait définitivement refusé de changer de vêtements :

— Je ne peux pas, s'écria-t-il avec désespoir, je ne peux pas. Je me sentirais absurde, tout comme si…

— Eh bien ? demanda Rosamund en ouvrant des yeux ronds.

— Je me sentirais déguisé.

Rosamund parut moins impatientée qu'on aurait pu s'y attendre.

— Voulez-vous dire, demanda-t-elle très lentement, que vous vous sentez plus à votre aise dans ces habits ?

— Eh ! bien sûr ! s'écria-t-il avec une sorte de ravissement, tout à fait à mon aise. Que de choses sont aisées et naturelles, que pourtant je n'ai jamais faites de ma vie. Il est naturel de porter la tête haute, et je ne l'avais jamais fait. Je mettais toujours mes mains dans mes poches, ce qui vous fait sottement pencher en avant. Maintenant je passe mes mains dans mon ceinturon, et je me sens plus grand de dix centimètres. Regardez cet épieu !

Il continuait à circuler avec l'épieu à sanglier que le Roi Richard portait en qualité d'habitant des forêts. Il planta l'épieu dans le gazon pour attirer l'attention de Rosamund :

— Sitôt qu'on commence à porter un objet de cette sorte, on comprend pourquoi les hommes avaient coutume de porter de longs bâtons, des lances ou des piques, des bourdons de pèlerins ou des crosses d'évêques. On peut les tenir à longueur de bras et redresser la tête, comme si on portait un cimier. Les misérables petites cannes modernes sur lesquelles on se penche, on croirait s'appuyer sur des béquilles. Eh ! oui, c'est bien cela : tout notre monde s'appuie sur des béquilles, comme un estropié qu'il est…

Il s'arrêta brusquement et regarda Rosamund avec une sorte de timidité :

— Mais vous… Je pensais justement que vous devriez marcher avec un sceptre pareil à une lance… Mais naturellement, si vous blâmez tout ceci…

— Je ne suis pas sûre, dit-elle de cette manière lente et un peu hésitante qui contrastait parfois avec sa décision et sa volubilité habituelles, je ne suis pas sûre de le désapprouver.

Quand Rosamund était arrivée vers le petit groupe où Herne discutait avec Braintree, tout le monde, y compris les deux antagonistes, s'attendait à la voir réduire en poudre cette absurde discussion. On pensait qu'elle dirait au bibliothécaire de courir se changer, comme à un vilain petit garçon qui est tombé dans un étang ; mais ces créatures déconcertantes et presque fabuleuses qu'on appelle des êtres humains n'agissent pas toujours comme on s'y attendrait.

Rosamund Severne, bien qu'elle fût née seulement à l'ombre d'une couronne ducale, eût été digne de porter une couronne royale. Elle semblait faite pour se mouvoir sur un magnifique fond de rivière, de terrasses et de ruines historiques, et la mascarade moyen-âge qu'elle avait entreprise s'accordait fort bien à sa personne. Aux yeux visionnaires du bibliothécaire, elle n'était pas moins une princesse sous ses vêtements habituels que dans ce costume médiéval. Mais, si Michaël Herne avait eu plus de connaissance du monde, il aurait reconnu en Rosamund un type qu'on rencontre dans des cadres très différents. La vallée verdoyante et la grise abbaye se seraient évanouies à ses yeux pour faire place à des bureaux, des machines à écrire et de mornes fichiers. Il aurait reconnu dans ce visage carré, ces yeux graves et honnêtes, un type très moderne et très répandu dans notre monde contemporain. Cette jeune femme se rencontre partout où elle est nécessaire pour soutenir l'inexpérience hésitante d'hommes comme Herne. Secrétaire d'une Compagnie de colonisation sous-marine, elle explique fermement à une longue file de gens venus aux renseignements qu'il y a dans la mer place pour plus d'hommes qu'elle n'en a jamais engloutis. Administrateur de la Société des pavages élastiques, elle connaît tout ce qui concerne cette importante réforme, et démontre qu'il n'est plus nécessaire d'avoir de bonnes chaussures ou de vivre à la campagne. C'est elle, c'est son énergie et sa compétence qui ont lancé la campagne destinée à prouver que le Paradis Perdu est l'œuvre de Charles II. L'invention qui permet de soulever la calotte des chapeaux hauts-de-forme au moyen d'une ficelle, dans un but de ventilation, n'a dû son succès universel qu'à la présence dans les bureaux d'une personne de bon sens. Dans chacune de ces situations, elle apporte la même sincérité puissante et la même simpli-

cité à ne suivre qu'une idée à la fois. Dans toutes ces situations, elle est une conscience, qui ne s'embarrasse d'aucuns scrupules.

Rosamund avait toujours été dégoûtée de la largeur d'esprit, ou plutôt de la brouillonne hospitalité intellectuelle d'un homme tel que Douglas Murrel. À ses yeux, ce n'était que vague, vide, absence de but précis. Comment pouvait-il être à la fois l'ami intime d'Olive et de l'ancien régime, et celui de Braintree et de son bolchevisme ? Elle soupirait après quelqu'un qui fît quelque chose, et Murrel se refusait à agir. Quand elle voyait quelqu'un vraiment prêt à agir, elle était si contente qu'elle se dispensait d'examiner ce qu'il allait faire.

Subitement, peut-être par hasard, quelque chose lui apparut comme un rayon de lumière qu'elle pouvait suivre. Ce quelque chose se rattachait d'ailleurs d'une façon lointaine aux traditions que, dès l'enfance, on lui avait appris à maintenir. Elle ne s'était jamais beaucoup occupée du goût de son père pour le blason ; elle n'avait même guère fréquenté son père. Mais de même qu'elle était contente que son père fût là, elle se réjouissait de l'existence du blason. Les gens qui ont ce point d'appui historique s'en souviennent toujours, ne fût-ce que dans leur subconscient. Quoi qu'il en soit, on commença bientôt à dire qu'elle encourageait la folie du bibliothécaire.

Il est inutile de dire que la fille de Lord Seawood se trouvait entourée d'un nuage de gloire, sous la forme d'une foule de jeunes gens. Elle avait beaucoup de titres à cette sorte de popularité. Elle était une héritière, mais il faut reconnaître que les plus chevaleresques l'admiraient non pour sa richesse, mais pour sa beauté. Elle était belle, mais il faut lui rendre justice et reconnaître que les plus sérieux l'admiraient surtout parce qu'elle était

bonne fille, et plus spécialement parce qu'elle était belle joueuse. Il en résultait que beaucoup la suivaient partout où elle allait, même si elle menait un branle très différent des danses à la mode. C'est ainsi que surgit, d'abord par jeu, puis bientôt sérieusement, un nouveau « médiévalisme » à la mode, une course où tous les jeunes gens suivaient la jeune fille, qui suivait le bibliothécaire. Et parce qu'il y avait là dedans une certaine candeur, cette candeur qui ne rougit pas de pleurer en demandant la lune, cela avait aussi la verdeur du printemps et de la jeunesse. C'était de la poésie aussi bien que de la mode. Les jeunes gens devinrent des manières de poètes, de petits poètes au moins. Avec l'aide de Herne comme érudit et de Rosamund comme régisseur de la scène, ils remplirent leurs vers d'emblèmes, de bannières et de processions, qui défiaient encore plus le goût moderne que leur costume de théâtre. Les jeunes gens furent spécialement séduits par l'idée de faire revivre le jeu de l'arc, lointaine réminiscence des flèches du dieu d'Amour. Ce fut peut-être une autre association d'idées, aussi puérile, qui les détermina à envoyer des flèches comme messagères d'amour ou de guerre. Le jeu de l'arc avait été très à la mode sous la Reine Victoria, et bien des hommes et des femmes de cette époque avaient dû voltiger sur les pelouses de Seawood-Abbey, occupés à ce sport gracieux. Plusieurs revenaient peut-être dans ces mêmes lieux, spectres doucement étonnés, hommes à longs favoris, en pantalons à sous-pieds, dames en crinolines vaporeuses se balançant et flottant comme des ballons… Pourtant, si d'illustres personnages de l'ère victorienne avaient honoré cet amusement, ils se tenaient dans certaines limites « victoriennes » bien claires. Ils dirigeaient correctement leurs flèches sur des cibles, et non pas sur des chapeaux hauts-de-forme. Ils faisaient peu de ces gestes démesurés qui ont ap-

partenu dans le passé aux grands arcs des héros. Sir Robert Peel, aussi prudent qu'Ulysse, ne se retournait pas en disant : « Maintenant, je vais viser un autre but », pour transpercer de son trait le gilet bariolé de Disraeli. Il n'est rapporté nulle part que Lord Derby, après avoir visé une pomme au sommet du haut-de-forme de Lord Stanley, ait informé le premier ministre (supposons Lord Aberdeen) qu'il réservait une autre flèche pour un but politique plus élevé. Lord Palmerston, malgré son surnom de Cupidon, n'attirait pas l'attention des dames qu'il honorait de sa faveur en transperçant leurs chapeaux cabriolets de cette manière désinvolte. Lord Shaftesbury se montrait rarement dans le rôle et le costume de l'archer qui orne la fontaine de Shaftesbury, et ce serait une erreur de supposer que c'est lui qu'on a voulu y représenter. Par dessus tout, il ne vint jamais à l'idée du célèbre Rowland Hill que tirer des flèches dans toutes les directions pût remplacer la poste à deux sous.

Il n'y avait donc aucun précédent historique véritable à l'état de choses qui, sous l'influence du bibliothécaire émancipé, commença de se développer rapidement à Seawood-Abbey.

Cette dernière idée, à savoir d'entrer en communication avec les personnes voisines en envoyant des projectiles siffler à leurs oreilles ou briser leurs vitres, semblait s'être emparée tout particulièrement de l'imagination de Herne, et ce fut par ce procédé que lui et tout son groupe de disciples sympathiques (qui commençaient à prendre la plaisanterie fort au sérieux) distribuèrent à un grand nombre de personnes leur proclamation d'un nouveau régime. Dire en détail ce qu'était ce nouveau régime exigerait la transcription d'un nombre considérable de rouleaux ou de bandes de papier, qui étaient expédiés aux voisins de cette façon

rapide, sinon pratique. Ils portaient le titre de « Ligue du Lion », et ils appelaient tous les citoyens à imiter les meilleures qualités du roi Richard I et de ses Croisés, dans des conditions qui paraissaient peu favorables à cette entreprise. Le citoyen apprenait avec surprise que l'Angleterre traversait une crise dans laquelle seul le courage moral pouvait la sauver, quand ce ne serait que le courage de tendre un arc au hasard pour expédier quelques lignes à un ami. Mais il y avait dans ces papiers beaucoup plus encore : une grande sincérité, une éloquence juvénile, et une protestation contre le pessimisme destructeur des grands réactionnaires qui déclaraient que l'ère de la Chevalerie était passée.

La plupart de ceux qui reçurent ces missives s'en amusèrent ; d'autres en furent ennuyés ; mais quelques-uns, chose étrange, furent soulagés et rafraîchis comme s'ils avaient vu un jeu de leur enfance, un idéal de leur jeunesse, se lever soudain du tombeau. Ce n'est pas que l'appel, tel qu'il était, convînt aux visiteurs habituels du château de Lord Seawood. Nobles et gentilshommes venus pour la chasse étaient fort vexés qu'un individu ardent et enthousiaste, vêtu en vert vif de la tête aux pieds, leur affirmât que le tir à l'arc était la vraie méthode de chasse à tir. De vénérables chasseurs, qui se considéraient comme de fins tireurs, n'étaient pas flattés quand le bibliothécaire leur expliquait avec patience et bienveillance combien l'attitude courbée de celui qui tient un fusil est crispée, difforme, gauche, comparée à l'élan et au redressement divin de celui qui vient de décocher une flèche, tels que les a fixés pour toujours l'Apollon du Belvédère. Bref, plus le rayon des flèches s'étendait, moins il semblait vraisemblable de leur voir obtenir le doux effet des flèches du dieu d'Amour. Cela parut plus douteux encore lorsque le messager ailé de la Chevalerie eut

frappé un but assez inaccessible et impénétrable pour éveiller l'attention du maître de la maison.

C'est à peine une métaphore de dire que l'annonce des nouveautés frappa Lord Seawood comme un coup de tonnerre dans un ciel serein. Le trait jaillit du ciel bleu de l'été comme un éclair et pénétra dans les ombres obscures du pavillon. Il se fixa dans la paroi au-dessus de la tête du premier ministre, et avant que Lord Seawood eût saisi de quoi il s'agissait, Lord Eden s'en était emparé. Il y trouva attaché un document roulé, que les deux gentilshommes commencèrent par contempler, avec une patience très inégale. Le document expliquait la nécessité d'un nouvel ordre de noblesse volontaire, et les deux nobles malgré eux en trouvèrent le ton d'une exaltation aristocratique presque terrifiante. Il exposait les essais et les épreuves par lesquels on introduirait dans le monde une conception plus austère de la Chevalerie. Il expliquait que seul un appel à l'antique vertu de fidélité pourrait rallier l'humanité à la restauration d'un ordre social digne de ce nom, tel qu'il était envisagé par les anciens ordres de Chevalerie. Il expliquait bien d'autres choses encore, mais pour les deux vieillards, il n'expliquait en aucune façon la flèche dans le mur.

Lord Eden se taisait, examinant le document avec plus de sérieux et d'attention inquiète qu'on n'aurait pu s'y attendre. Mais Lord Seawood, après quelques brusques exclamations, se tourna vers le jardin d'où la foudre était venue, et là il vit à peu de distance, au bout du tapis vert, un spectacle qui le surprit autant qu'aurait pu le faire une troupe d'anges avec des auréoles et des ailes dorées.

C'était une troupe de gens fantastiquement accoutrés dans des costumes d'il y a cinq cents ans ; plusieurs d'entre eux portaient

des arcs, et, ce qui heurta Lord Seawood plus cruellement qu'aucune flèche, ce fut de voir sa fille à la tête du groupe, dans une parure grotesque se terminant par deux cornes comme celles d'un buffle — et elle souriait largement.

— Bon Dieu ! s'écria-t-il ; qu'est-il arrivé ?

Ses sentiments étaient pareils à ceux d'un collectionneur de porcelaines précieuses qui s'aperçoit qu'une bande d'écoliers jouant avec une fronde a passé à un pouce d'une potiche chinoise incomparable. Ce pavillon de son jardin était pour lui aussi sacré qu'un temple chinois rempli des tablettes des Ancêtres, car il gardait entre ses murs les fantômes légers de plus d'un homme politique ; et maints conciliabules discrets, intéressant les destinées de l'Empire, s'étaient tenus dans cette maison joujou. Lord Seawood aimait par-dessus tout se rencontrer avec des hommes publics en petit comité, voire même en comité secret. Il était de trop bonne race pour désirer lire dans les journaux du dimanche l'annonce de la visite du Premier Ministre à Seawood Abbey ; mais il était glacé de terreur à la pensée d'y lire que le Premier Ministre, en villégiature à Seawood Abbey, y avait perdu un œil.

Le regard qu'il lança à la horde d'écoliers fut donc plein d'un profond mépris. Sur un fond confus de visages, l'un d'entre eux se détachait avec une gravité presque effrayante. C'était le visage aux traits accentués du bibliothécaire. Les autres riaient, souriaient, n'excitant que le dédain du gentilhomme. C'était quelque absurde divertissement des amis de Rosamund ; elle avait de jolis amis, en vérité !

— Vous vous êtes aperçus, j'espère, dit-il froidement, mais d'une voix haute et claire, qu'il s'en est fallu de peu que vous ne

tuiez le Premier Ministre. Je pense que vous comprendrez l'opportunité de choisir un autre jeu.

Il se détourna et revint au pavillon, se maîtrisant jusqu'à un certain point par considération pour ses hôtes indésirables ; mais quand il vit dans l'ombre le profil pâle et anguleux du Premier Ministre, toujours penché avec une froide attention sur le chiffon de papier, la fureur de Lord Seawood éclata de nouveau.

— Je ne sais comment m'excuser, dit-il avec désespoir ; j'aurais envie de les chasser de ma maison d'un bon coup de pied, ma fille comme les autres…

Le Premier ne levait toujours pas les yeux et continuait à méditer le papier qu'il tenait à la main. Tantôt il fronçait légèrement les sourcils, tantôt il les soulevait un peu, mais ses lèvres serrées ne bougeaient pas.

Son hôte fut soudain saisi d'une sorte de terreur. Il pensa que le sang même ne laverait pas cette insulte involontaire ; le silence lui crispait les nerfs, et il dit aigrement :

— Pour l'amour de Dieu, ne continuez pas à lire ce verbiage ! C'est peut-être très drôle, mais ce n'est pas drôle pour moi. Dans ma propre maison ! Vous pensez s'il m'est agréable de voir insulter un de mes hôtes, et vous moins que tout autre ! Je suis prêt à faire ce que vous me demanderez.

— Eh bien, dit le Premier — et il posa lentement le papier sur la petite table ronde — eh bien, nous la tenons, enfin !

— Nous tenons quoi ?

— Notre dernière chance.

Un silence se fit dans l'obscur salon d'été, si complet qu'on pouvait entendre le bourdonnement d'une mouche et le murmure lointain de la causerie des mutins. Comme si ce silence travaillait pour le Destin, Seawood sentit qu'il fallait le rompre à tout prix.

— Quelle dernière chance ? fit-il brusquement.

— Celle dont nous parlions il n'y a pas dix minutes, juste avant que la flèche n'entrât en volant par la fenêtre, comme la colombe avec son rameau d'olivier. N'étais-je pas en train de vous dire qu'il nous fallait quelque chose de neuf, que le pauvre vieil Empire était usé, et que nous n'avions rien à opposer à Braintree et aux nouveaux Démocrates ? Eh bien, voilà.

— Que diable voulez-vous dire ? demanda Lord Seawood.

— Je veux dire qu'il faut soutenir ce mouvement, cria le Premier, en frappant la petite table du poing. Il faut l'appuyer avec de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie, et ce qui est encore plus efficace, avec des livres sterling, des shillings et des pence. Il faut le soutenir comme nous n'avons jamais rien soutenu de notre vie. Seigneur ! Qu'un homme de mon âge vive assez pour voir la brèche faite dans le front ennemi et la cavalerie prête à charger ! Plus tôt nous commencerons, mieux cela vaudra. Où sont-ils ?

— Vous pensez vraiment qu'il y a quelque chose à faire avec des fous pareils ?

— En admettant qu'ils le soient, riposta Eden, suis-je donc un imbécile de penser qu'on ne peut rien faire sans se servir des fous ?

Lord Seawood fit un effort pour se ressaisir, mais il restait toujours bouche bée.

— Vous pensez qu'une politique nouvelle, j'ose à peine dire une politique populaire, peut-être plutôt une politique anti-populaire, mais qui réussirait…

— Les deux si cela vous plaît, dit l'autre. Pourquoi pas ?

— J'ai peine à croire que la populace puisse prendre intérêt à une théorie aussi compliquée, aussi antique, sur la chevalerie.

— Avez-vous jamais réfléchi, demanda Lord Eden en le regardant de haut, au sens du mot chevalerie ?

— Parlez-vous du sens dérivé ? demanda le vieux gentilhomme.

— Non, du sens étymologique : au fond, ce que le peuple aime, c'est un homme qui monte à cheval, — et peu leur importe le cheval. Donnez au peuple abondance de distractions : des tournois, des courses ; panem et circenses, mon garçon — cela suffira pour le côté populaire de la politique. Si nous pouvions mobiliser tous ceux qui vont voir courir le Derby, nous pourrions endiguer le Déluge.

— Je commence, dit Seawood, à me faire une certaine idée de ce que vous voulez dire.

— La démocratie se soucie bien plus de l'inégalité des chevaux que de l'égalité des humains.

Franchissant le seuil, il arpenta le jardin d'un pas subitement rajeuni, et son hôte entendit dans le lointain la voix du Premier

Ministre s'élever comme une trompette, comme la voix des grands orateurs de jadis.

C'est ainsi que le bibliothécaire qui refusa de changer de costume contribua à transformer sa patrie. Car, de ce petit et grotesque incident, sortit toute cette fameuse révolution qui transforma la face de la société anglaise, et enraya, puis détourna le cours de son histoire. Comme toutes les révolutions faites par des Anglais, et plus particulièrement comme toutes les révolutions faites par les conservateurs, elle eut grand soin de maintenir les pouvoirs qui étaient déjà impuissants. On entendit même quelques conservateurs un peu séniles parler du « caractère constitutionnel » de ce renversement de la constitution. Le nouveau gouvernement fut autorisé à conserver, il fut même invité à soutenir le vieil échafaudage monarchique de ce pays ; mais en pratique, le nouveau pouvoir fut divisé entre trois ou quatre sous-monarques, gouvernant de vastes provinces d'Angleterre, comme des Lords Lieutenants plus puissants, et appelés, conformément au romanesque du mouvement, des Rois d'Armes. Ils participaient au caractère sacré, à l'immunité symbolique des hérauts ; mais ils possédaient aussi une grande part des pouvoirs royaux. Ils commandaient des bandes de jeunes gens appelées ; « Ordres de Chevalerie » qui servaient comme une milice ou garde civique. Ils présidaient des tribunaux et rendaient haute et basse justice, conformément aux recherches de Herne sur la législation du Moyen-Âge. C'était quelque chose de plus qu'un spectacle, et cependant le mouvement favorisait cette grande passion populaire qui avait rempli jadis les villes et les villages d'Angleterre de spectacles et de cavalcades, pour la joie d'une population que le Puritanisme et l'industrialisme avaient si longtemps sevrée de toute fête des yeux et de l'imagination.

De même que c'était plus qu'un spectacle, c'était aussi plus qu'une mode : mais le mouvement eut ses étapes et ses tournants comme une mode. Peut-être l'un de ces tournants principaux fut-il le moment où Julian Archer (désormais Sir Julian Archer, de par l'accolade d'un de ces nouveaux Ordres de Chevalerie) découvrit qu'il fallait devancer la mode ou être dépassé par elle. Tous ceux d'entre nous qui ont observé les évolutions d'une société connaissent cet instant mal fixé et cependant décisif. Il fut sensible dans le mouvement des suffragettes, que bien des femmes de la classe moyenne soutenaient depuis longtemps, lorsque les grandes dames commencèrent d'y entrer. Il marque l'instant où ce qui était la nouvelle mode devient la mode tout court. C'est le moment où Sir Julian Archer apparaît, tel qu'il apparut alors : un chevalier en armure étincelante, prêt à toute entreprise périlleuse.

Julian Archer, nous l'avons dit, avait écrit un livre de jeune homme sur les aventures d'un jeune homme autour de la bataille d'Azincourt. Ce n'était qu'un des multiples épisodes de sa brillante carrière, et non pas l'un des plus brillants. Mais, au milieu de toutes ces nouveautés, Archer commença d'insister sur ce qu'il avait été un précurseur.

— On n'a pas voulu m'écouter, disait-il avec humeur en hochant la tête ; cela ne sert à rien d'être trop tôt en campagne… Herne est un homme instruit, tout à fait à son affaire… Il a dû se tenir au courant de tout ce qui paraissait sur le sujet. Il est assez malin pour attraper une idée qu'on lui suggère. Hein ! Qu'en pensez-vous ?

— Oh ! dit Olive Ashley, soulevant ses sourcils noirs avec surprise ; je n'y avais jamais pensé.

Et elle réfléchit, attristée et amusée à la fois, à sa passion secrète pour les choses du Moyen-Âge, que tous avaient d'abord tournée en ridicule, puis imitée, puis oubliée.

Le cas était le même pour Sir Almeric Wister, chevalier brillant quoiqu'un peu décati. On ne reconnaissait plus la figure du vieil esthète qui papillonnait dans les salons et faisait l'éloge des grands Victoriens, qui eux-mêmes avaient fait l'éloge des grands Primitifs. Il parlait un peu plus des grands Primitifs et un peu moins des grands Victoriens ; mais il avait si souvent patronné Cimabue et dit un mot d'encouragement à Giotto et à Botticelli, qu'il se persuada facilement qu'il avait été un prophète criant dans le désert et prédisant la venue de Herne, Messie du Moyen-Âge.

— Mon cher ami, disait-il d'un ton confidentiel, notre époque était en proie à un vandalisme et une vulgarité inconcevables. Je ne sais vraiment comment j'ai pu y vivre. Mais je n'en démordais pas, et comme vous voyez, mon travail n'a pas été complètement stérile… Les modèles mêmes de leurs costumes auraient péri : sans ma modeste protestation, presque aucun de ces tableaux où ils prennent leurs dessins n'aurait survécu. Cela prouve la puissance d'un mot dit à propos.

Lord Seawood lui-même réagissait à peu près dans le même sens. Il avait deux manies : l'une s'accrut de tout ce que perdait l'autre. Il parla davantage de sa manie personnelle : le blason ; il parla un peu moins de son dada public : le Parlement. Il insista moins sur la grandeur de Lord Palmerston, et davantage sur celle du Prince Noir, dont la famille de Seawood se faisait gloire de descendre.

Dans son for intérieur, une conviction attendrissante croissait silencieusement : la pensée que lui-même avait une large part dans la fondation de la Ligue du Lion et la résurrection de Richard Cœur de Lion. Il eut ce sentiment plus vif encore lorsque fut fondée l'institution du Bouclier d'Honneur, une des plus récentes et des plus glorieuses additions au plan primitif, et qui fut inaugurée dans son propre parc.

Dans cette atmosphère, ce climat nouveau, Herne seul demeurait le même. Comme beaucoup d'idéalistes, il se fût contenté de l'obscurité la plus complète. Mais il ne savait ni mesurer, ni réaliser l'ampleur de la célébrité. S'il pouvait prendre sa course jusqu'au bout du parc, il pouvait aussi bien la prendre jusqu'au bout du monde. Il ne voyait pas l'univers à l'échelle. Il avait obligé tous ses compagnons à rentrer dans leurs vêtements d'emprunt et les forçait à jouer leur rôle jusqu'à la mort. En s'accrochant lui-même à l'arc et à l'épieu de Robin Hood, il en était venu à prendre la tête de la jeunesse, au lieu de rester comme toujours en arrière. Passer de cet isolement à ce commandement lui semblait une aventure étonnante et triomphale. Mais passer du commandement du petit groupe d'invités au gouvernement de l'Angleterre lui sembla à peine un changement. Car il y avait dans ce groupe un visage dont il avait pris l'habitude d'épier toutes les expressions, comme les nuances de l'aurore et du crépuscule.

Chapitre 14

La grave menace de Braintree et de son nouveau Syndicalisme avait amené des élections générales et donné l'élan au mouve-

ment d'opposition. On raconte que Michaël Herne étant entré dans un bureau de vote resta trois quarts d'heure dans l'isoloir, mystérieusement occupé ou peut-être plongé dans la prière. Il n'avait apparemment jamais émis un vote auparavant, puisque ce n'était pas une habitude des Paléo-Hittites ; mais après qu'on lui eut péniblement expliqué qu'il n'avait qu'à faire une croix sur une feuille de papier, en face du nom de son candidat favori, il parut tout à fait séduit par cette idée. À ce moment, sa période paléo-hittite était devenue préhistorique, ensevelie dans le passé ; son récent enthousiasme médiéval dévorait ses jours et ses nuits.

Cependant il lui restait un temps anormal à dépenser dans cette opération moderne et mécanique du vote, alors qu'il aurait pu s'occuper à tirer de l'arc ou à taper sur une tête de Maure. Archer et ses autres collègues, impatientés et intrigués par cette mystérieuse disparition dans l'isoloir, commencèrent à battre des pieds au dehors ; puis ils entrèrent pour voir son grand dos immobile dans sa cellule comme dans un confessionnal moderne. Enfin ils poussèrent jusqu'à la grossière indélicatesse de déranger le citoyen en tête à tête avec son devoir, en passant derrière lui et en le tirant par les pans de son habit. Comme cela ne produisait aucun effet, ils commirent le délit anti-démocratique de regarder par dessus son épaule. Ils constatèrent qu'il avait étalé sur le pupitre, comme sur une table, tous les petits pots d'enluminure (probablement empruntés à Miss Ashley) : de l'or, de l'argent, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est ainsi qu'il remplissait son devoir démocratique, avec un soin et une patience quasi douloureuse. On lui avait dit de faire une croix, il faisait une croix : comme l'aurait faite un moine du Moyen-Âge, en couleurs gaies et magnifiques. La croix était d'or ; à l'un des angles il y avait trois oiseaux bleus, à l'autre trois poissons rouges, dans un

troisième des plantes, ailleurs des astres. Elle semblait inspirée par le cantique des créatures de Saint François d'Assise. Il fut très surpris quand on lui dit que ce n'était pas prévu par la loi électorale ; mais il se contint et se borna à soupirer, quand les membres du bureau de vote l'informèrent que son vote était annulé parce qu'il avait « souillé » un bulletin de vote.

Au dehors, dans la rue, cependant, il y avait pas mal de gens qui pensaient que le hâtif coup de plume sur le bulletin n'était pas moins du temps perdu que le rite compliqué de Herne. Par un curieux paradoxe, les élections générales ne prenaient d'importance que par l'importance d'une toute autre question, et n'étaient passionnantes que parce que les gens se passionnaient pour autre chose. Elles ressemblaient un peu aux élections qui ont lieu pendant une grande guerre.

En effet, la grande grève qui rassemblait tous les ouvriers de la Couleur et de la Teinturerie, avec des grèves de solidarité parmi d'autres corps de métiers du Goudron et du Charbon, avait Milldyke pour quartier-général et John Braintree pour meneur. Mais c'était bien autre chose qu'une grève locale et limitée. Ce n'était pas une de ces grèves que les membres des classes aisées ont pris l'habitude de supporter en grognant, comme une des rançons de leur bien-être. C'était quelque chose d'entièrement neuf, contre quoi ces hommes, très naturellement et peut-être avec raison, élevaient des protestations vives et même acerbes.

Au moment même où Herne était occupé comme un moine du Moyen-Âge dans sa cellule du bureau de vote, Braintree remplissait les halles de Milldyke de sa voix de tonnerre, prononçant le discours le plus sensationnel de sa carrière. Il ne réclamait plus,

comme aux premiers jours de cette histoire, ce qu'il appelait « la reconnaissance ». Il réclamait le « contrôle ».

— Vos maîtres vous disent, grondait-il, que vous êtes des matérialistes, avides seulement de salaires plus élevés. Ils ont raison. Vos maîtres vous disent que vous manquez d'idéal et que vous n'avez ni l'ambition ni l'instinct du gouvernement. Ils ont raison. Ils en concluent que vous êtes des esclaves et des bêtes de somme, que vous ne voulez que manger les réserves et échapper aux responsabilités : ils ont raison. Ils auront raison aussi longtemps que vous vous contenterez de demander des salaires, de la nourriture, une bonne paye. Mais montrons à nos maîtres que nous avons profité des leçons morales qu'ils ont eu la bonté de nous donner. Retournons vers eux, disons-leur que nous sommes décidés à nous corriger de nos défauts, à renoncer aux conventions mesquines et aux réclamations purement matérielles. Disons-leur que nous avons une ambition : celle d'être les maîtres. Que nous avons un idéal : celui d'être des maîtres selon la justice. Que nous avons faim et soif des responsabilités, de la glorieuse responsabilité de gouverner ce qu'ils ont si mal gouverné, d'administrer ce qu'ils ont si mal administré, de partager entre nous, travailleurs et camarades, ce gouvernement direct et démocratique de notre propre industrie, qui n'a servi jusqu'ici qu'à entretenir le luxe de quelques parasites dans leurs palais et dans leurs parcs…

Après ce discours de Milldyke, tous les ponts furent coupés, et un gouffre béant s'ouvrit entre Braintree et les parcs et palais auxquels il avait fait allusion. Son ambition de faire des ouvriers manuels les administrateurs des usines réunit contre lui une grande quantité de gens qui ne vivaient en aucune façon dans des

palais ni dans des parcs. Son programme était si manifestement et si follement révolutionnaire que personne n'osait y adhérer sans être prêt à se proclamer un homme de révolution : et les vrais révolutionnaires sont rares ! Harry Hanbury, l'ami de Rosamund, propriétaire bienveillant et raisonnable, exprima l'opinion générale :

— Qu'ils aillent se faire pendre ailleurs ! Payez aux gens de bons salaires, comme je paye de bons gages à mon chauffeur et à mon valet de chambre. Mais leur contrôle signifie que le chauffeur pourra me conduire à Margate quand j'aurai besoin d'aller à Manchester. Mon valet de chambre brosse mes habits et a son mot à dire sur eux ; mais contrôle signifie que je serais forcé de mettre une culotte jaune et un gilet rose s'il lui plaisait de me les préparer.

La semaine suivante apporta la nouvelle de deux élections sensationnelles, la seconde étant la riposte à la première. Le mardi, on apprit à Herne que Braintree était élu par une grosse et bruyante majorité travailliste. Et le jeudi, les cris et les acclamations annoncèrent à cet esprit abstrait que lui-même avait été choisi par les Ordres de Chevalerie et les collèges électoraux comme Roi d'Armes des comtés de l'Ouest. C'est dans un songe éveillé qu'il fut conduit à un trône dressé sur le plateau verdoyant du parc de Seawood. À la droite du nouveau Roi se tenait Rosamund Severne, Dame de quelque dignité nouvelle ; elle portait le bouclier d'honneur, en forme de cœur chargé d'un lion héraldique, qui devait être attribué au chevalier ayant accompli le haut fait le plus hardi. Elle était majestueuse et sculpturale. À sa gauche se tenait le jeune propriétaire et explorateur qu'elle avait un jour présenté à Braintree. Il avait l'air tout à fait convaincu,

ayant perdu toute gaucherie, et son uniforme héraldique lui semblait aussi naturel que le kilt des Écossais gris. Il tenait ce qui s'appelait l'Épée de saint Georges, avec le pommeau en l'air, car Michaël avait dit, dans une de ses effusions mystiques : « Un homme ne mérite pas une épée avant de savoir la tenir par la lame. Sa main peut saigner, mais c'est alors qu'il voit la croix. » Herne lui-même, assis sur son trône, dominait toute cette foule bigarrée, et ses yeux semblaient chercher les horizons lointains et les lieux élevés. Bien des fanatiques ont ainsi chevauché les nuages, au-dessus de scènes aussi invraisemblables ; ainsi Robespierre marchait en habit bleu, à la fête de l'Être Suprême.

Le regard de Lord Eden rencontra ces yeux clairs comme les eaux limpides d'un étang, et il murmura :

— Cet homme est fou. Il est dangereux pour les gens mal équilibrés que leur rêve se réalise. Mais la folie d'un homme peut être le salut d'une société.

— Voilà qui est bien ! s'écria Julian Archer, frappant le pommeau de son épée, avec son air assuré et cordial. C'est un grand jour, et dont le monde entendra parler. Les gens qui nous entourent vont s'apercevoir que nous nous sommes sérieusement mis à l'œuvre. Voilà qui va débusquer Braintree et toute sa racaille de goujats et les faire courir comme des rats.

Rosamund avait toujours l'air d'une statue souriante, mais Olive derrière elle semblait sombre. Elle prit brusquement la parole et sa voix claire sonna comme de l'acier :

— Ce n'est pas un goujat, c'est un ingénieur et il en sait beaucoup plus que vous. Qu'êtes-vous donc tous, à ce compte-là ? Un ingénieur vaut bien un bibliothécaire, il me semble.

Il y eut un silence de mort. Archer leva les yeux comme pour provoquer le ciel à foudroyer le blasphémateur ; mais la plupart des dames et des messieurs regardèrent la pointe aiguë de leurs souliers à la poulaine, car ils trouvaient que c'était pire qu'un blasphème : dans les circonstances présentes, c'était certainement un manque de tact absolu.

Quoique les groupes eussent commencé à se disperser et à se mêler, le Roi d'Armes n'avait pas encore quitté son trône. On devait bientôt s'en apercevoir. Il ne prêta aucune attention à la femme qui venait de l'insulter, mais il tourna un front sourcilleux vers Julian Archer. Une sorte d'obscur frisson avertit tout le monde que, dans un esprit au moins, la royauté était une réalité.

— Sir Julian, dit sévèrement le Roi d'Armes, je crois que vous avez très mal compris vos livres de vénerie. Vous paraissez ignorer que nous sommes retournés vers des jours plus vaillants et meilleurs, et que nous avons renoncé aux temps où les nobles hommes tiraient leur orgueil de chasser de la vermine. Notre mentalité est celle des âges où des animaux royaux pouvaient faire tête et tuer les chasseurs : le grand sanglier et le noble cerf. Nous appartenons à un monde qui sait respecter ses ennemis, seraient-ils des animaux. Je connais John Braintree : jamais homme plus brave n'a foulé cette terre. Pourrions-nous combattre pour notre foi et ricaner parce qu'il combat pour la sienne ? Allez, et tuez-le si vous l'osez, mais si c'est lui qui vous tue, votre mort vous honorera autant que votre langue vous déshonore aujourd'hui.

Pendant un instant, l'illusion fut complète et frappante. Il avait parlé spontanément et très simplement, ainsi que Richard

Cœur de Lion aurait parlé à un courtisan qui aurait taxé Saladin de lâcheté.

Dans cette foule silencieuse, il y eut un changement plus surprenant encore, mais que peu remarquèrent : le pâle visage d'Olive Ashley s'était empourpré et un cri, presque un halètement lui avait été arraché :

— Ah ! Maintenant, je sais que c'est vrai !

Àpartir de cet instant, elle suivit légèrement le cortège bigarré, avec une sorte de soulagement. Elle parut s'éveiller pour la première fois à tout ce ballet décoratif, si proche pourtant de ses anciens rêves, et y prendre sa part sans plus de doute ni de chagrin. Ses yeux noirs brillaient comme à un souvenir. Un peu plus tard, au cours de la cérémonie, elle se trouva près de Rosamund. Elle baissa la voix et dit, comme si elle révélait un secret :

— Il est convaincu, il comprend ! Ce n'est pas un snob, ni un bravache, ni rien de pareil. Il croit réellement au bon vieux temps, et aussi au bon temps présent.

— Mais bien sûr qu'il est convaincu ! s'écria Rosamund très indignée. Bien sûr, il croit, et agit en conséquence ! Si vous saviez ce que c'est pour moi de voir enfin faire quelque chose, après ces éternels bavardages dans le vide du Singe, de Julian et des autres. De plus, il a tout à fait raison de croire à son rêve. Qui donc pourrait s'en moquer ? De magnifiques vêtements sont moins risibles que des laids. Nous aurions dû nous tordre de rire au temps où les hommes portaient des pantalons ! Et elle continua à déverser son flot d'éloquence avec toute la passion qu'une jeune fille réaliste met à répéter les opinions d'autrui.

Olive, pendant ce temps, regardait du côté de la longue route blanche qui s'en allait vers le couchant et semblait fondre son argent dans tout ce cuivre et cet or.

— On me demandait un jour, dit-elle, si je croyais au retour du Roi Arthur. Par un soir pareil… n'imaginez-vous pas le couronnement suprême, et quelque chevalier de la Table ronde surgissant sur la route, au loin, pour nous apporter un message du Roi ?

— Comme c'est curieux, dit Rosamund, voilà justement quelqu'un qui vient là-bas, à cheval, je crois.

— On dirait plutôt quelqu'un derrière un cheval, dit Olive à voix basse. Ce soleil couchant m'éblouit. Serait-ce un char du Moyen-Âge ?

— C'est un équipage bien bizarre, dit Rosamund, et sa voix aussi s'était altérée.

Le Chevalier du Roi Arthur avait assurément un extérieur très bizarre, car à mesure que l'équipage avançait il prit, aux yeux stupéfaits de la foule médiévale, l'apparence d'un hansom-cab en piteux état, surmonté par un cocher en chapeau haut-de-forme non moins minable. Le cocher retira sa coiffure délabrée avec un salut poli, et l'on vit apparaître la bonne figure de Douglas Murrel.

Après avoir ainsi salué la société, Douglas Murrel remit son chapeau en place et se prépara à dégringoler de son perchoir. Il n'est pas facile de dégringoler d'un hansom-cab en homme du monde ; Murrel y réussit pourtant avec ses talents bien connus d'acrobate. Le chapeau tomba, il le rattrapa avec une grande dextérité, et se dirigeant vers Olive Ashley, il lui dit sans aucun embarras :

— Voilà, j'ai trouvé cette petite chose que vous vouliez.

La compagnie regardait son col, sa cravate et son pantalon avec la sensation curieuse de voir un homme habillé dans un costume désuet. En somme, ils éprouvaient des sentiments analogues à ceux de Murrel lui-même à la vue du hansom-cab, quoique les cabs n'eussent que tout récemment commencé à disparaître ; telle est la rapidité avec laquelle les modes humaines se cristallisent, et les hommes s'accoutument à des images nouvelles.

— Singe ! s'écria Olive suffoquée. Où avez-vous pu passer tout ce temps ? N'avez-vous entendu parler de rien ?

— J'ai dû fureter un peu pour trouver les couleurs, dit Murrel modestement, et depuis que j'ai acheté ce cab, j'ai promené diverses personnes sur les routes. Mais je les tiens enfin, ces couleurs !

Pour la première fois, il lui parut nécessaire de remarquer la scène singulière qui l'environnait. Il se crut tombé d'une autre planète, apparu dans ce milieu antique comme le Yankee à la cour du Roi Arthur.

— Je les ai dans le cab, expliqua-t-il, je suis presque sûr que c'est cela qu'il vous fallait… Dites, Olive, est-ce que votre pièce dure encore ? Nous retournons à Mathusalem, hein ? Je savais que votre plume était féconde, mais tout de même, une comédie qui dure un mois…

— Ce n'est pas une comédie, répondit-elle d'un air imperturbable. C'est bien ainsi que cela a commencé, mais nous ne jouons plus.

— J'en suis fâché, dit-il. Je me suis bien amusé moi aussi, mais j'ai fait des choses sérieuses également. Le Premier Ministre est-il là ? On m'a dit qu'il allait venir, et je serais bien aise de le voir.

— Oh ! je ne peux pas vous raconter tout à la fois, s'exclama-t-elle avec une sorte d'impatience ; ne savez-vous pas qu'il n'y a plus de Premier Ministre ? C'est le Roi d'Armes qui gouverne tout aux alentours.

Et elle fit des gestes désespérés vers ce potentat, qui occupait toujours son siège élevé, sans doute parce qu'il avait oublié d'en descendre. Le même motif l'avait jadis retenu au sommet de la bibliothèque.

Douglas Murrel prit tout cela avec plus de philosophie qu'on n'aurait pu s'y attendre ; peut-être se rappelait-il l'incident de la bibliothèque. Mais son attitude envers le monarque médiéval fut scrupuleusement correcte. Il s'inclina légèrement, puis opéra un plongeon dans l'intérieur du hansom-cab, et en sortit tenant d'une main un paquet informe et de l'autre son chapeau. Il éprouvait quelque difficulté à développer le paquet d'une seule main et se tourna vers le trône d'un air d'excuse :

— Que votre Majesté daigne me pardonner, dit-il. Ma famille ne pourrait-elle m'obtenir le privilège antique de rester couvert à la Cour ? On doit nous avoir accordé un privilège de ce genre après une tentative infructueuse pour délivrer les Princes dans la Tour de Londres. Vous le voyez, on est si gauche à tenir un chapeau, et cependant je suis très attaché à ce couvre-chef.

S'il s'attendait à rencontrer un rayon d'humour sur le visage du fanatique qui le dominait, il fut déçu, mais le Roi d'Armes ré-

pondit avec une gravité parfaite :

— Restez couvert, bien certainement. Dans la courtoisie, il n'y a que l'intention qui compte. Je crois me souvenir d'un Roi qui répondit très justement à l'un de ces seigneurs privilégiés : « Vous avez le droit de rester couvert devant moi, mais pas devant les dames ». Dans le même esprit, puisque notre intention ici est manifestement d'obliger une dame, la forme doit fléchir.

Et il regarda autour de lui d'un air assuré, comme si sa logique avait à coup sûr satisfait tout le monde ainsi qu'elle le satisfaisait lui-même. Douglas Murrel mit solennellement son chapeau et entreprit de débarrasser le paquet d'un nombre prodigieux de papiers qui l'enveloppaient.

Ce qui en sortit enfin était un flacon, ou plutôt un pot cylindrique, très sale, avec des ornements et des inscriptions illisibles ; mais quand il le tendit à Olive, il vit que sa recherche n'avait pas été vaine. Le moindre détail de choses perdues depuis l'enfance peut éveiller nos émotions : quand Olive vit la forme de ce pot de couleur démodé, son large bouchon, la marque de fabrique fanée — des poissons stylisés, — ses yeux se remplirent de larmes. C'était comme si elle avait entendu soudain la voix de son père.

— Où avez-vous pu retrouver cela ? s'écria-t-elle, oubliant qu'elle avait eu l'intention de l'envoyer tout au plus à la première boutique de la ville la plus proche. Mais cette exclamation révélait le pessimisme inconscient qui se cachait sous toutes ses amours archéologiques : avait-elle jamais cru qu'aucune des choses mortes qu'elle désirait pût revivre ? Quand elle vit celle-là, le retour de confiance qu'elle avait éprouvé en entendant Herne

remettre Archer à sa place se trouva complété et couronné. Ces deux faits-là débordaient de réalité. Les costumes et le cérémonial restaurés pouvaient bien, comme Murrel l'insinuait, n'être qu'une représentation théâtrale qui se prolongeait. Mais les couleurs pour enluminure de Hendry étaient une réalité, une réalité aussi réelle que la poupée de bois qu'on dorlote dans la nursery ou qu'on a perdue dans le jardin. Dès ce moment, tous ses doutes disparurent : elle avait pris le bon parti dans le grand débat.

Les autres ne pouvaient guère partager les émotions de Miss Ashley à propos de ce paquet. Pour eux, le pauvre Singe n'avait rien d'un Chevalier errant. Ils ne pensaient déjà plus que leurs propres vêtements fussent pittoresques, ils trouvaient simplement que les siens n'entraient pas dans le cadre. Il était une tache dans le tableau ; il était même un bâton dans les roues. Il caressait son cheval d'une manière amicale, et ce monstre préhistorique se livrait à des contorsions bizarres, comme pour lui témoigner à son tour son affection.

— Quelle drôle de chose, dit Archer confidentiellement au jeune écuyer qui portait son épée. Quelle drôle de chose ! Il ne se doute pas qu'il détonne. Bien difficile de faire comprendre aux gens qu'ils ne sont pas à leur place !

Archer retomba dans un triste silence et, en compagnie de ses associés, s'installa pour écouter avec nervosité un dialogue qui commençait entre le nouveau venu et le potentat sur son trône. Ils étaient anxieux de savoir comment cette procession absurde, qui semblait sortir d'une farce en trois actes, avait germé dans l'imagination du roi halluciné. Leur inquiétude s'accrut quand ce malappris de Murrel insista pour interpeller le trône, avec une politesse un peu burlesque. Il semblait en appeler au Roi

d'Armes, puisque ce personnage remplissait maintenant les doubles fonctions de Premier Ministre et de Seigneur du lieu, à propos de ses dernières aventures personnelles, ces vagues flâneries au bout desquelles il était tombé sur les ruines d'un hansom-cab. Archer entendit ses impertinences polies s'enchaîner peu à peu en un long monologue. Le Singe racontait certainement une histoire, une longue histoire, mais diablement insignifiante, pensait Archer.

D'abord, il avait été dans une boutique. Puis dans une autre, à moins que ce ne fût dans une autre partie de la même boutique. Puis il avait été dans un cabaret. Comme si un gentleman ne pouvait pas se faire servir discrètement tout ce qu'il veut dans sa chambre ! Il semblait ensuite avoir entrepris une promenade Dieu sait où, puis lié conversation avec un cocher de fiacre, Dieu sait pourquoi ! Puis il était allé dans un bouge quelconque au bord de la mer, et était entré en conflit avec la police. Il semblait avoir joué un mauvais tour à un médecin chargé d'un fou, en sorte qu'on avait enfermé le docteur au lieu du fou. Dommage qu'on n'eût pas tranché le différend en enfermant Murrel ! Mais qu'est-ce que tout cela avait à faire avec le mouvement, et les chances de battre Braintree et les Bolchevistes ?... Hélas, le récit se poursuivait toujours. Maintenant une jeune fille s'y trouvait mêlée : cela pouvait expliquer bien des choses, même avec un célibataire endurci comme le Singe. Mais du diable pourquoi dégoisait-il tout cela maintenant, au moment même où allait commencer l'investiture solennelle du Bouclier et de l'Épée ? Et pourquoi le Roi d'Armes écoutait-il avec ce visage immobile, presque figé ? Était-il pétrifié de colère ? Était-il endormi ?

La plupart des assistants n'avaient pas une impression plus favorable. Les uns commençaient à sourire, les autres à rire ; avec un certain décorum, comme on rit à l'église. Personne n'avait la moindre idée de ce dont Murrel parlait. Et pendant tout ce temps le Roi d'Armes restait immobile comme une statue, et nul ne savait s'il était mortellement offensé ou s'il faisait la sourde oreille.

— Vous voyez, concluait Murrel avec aisance et familiarité, tous ces gens-là sont une collection de sacrés destructeurs. Mais il y a destructeurs et destructeurs : il y a les gens qui sont destructeurs-nés, d'autres qui font les démolitions et d'autres qui reçoivent les décombres sur la tête, comme dit le poète. Il me semble que ce pauvre vieux Hendry a reçu plus que sa charge de décombres sur le dos, par une suite des plus sales déveines dont on ait jamais entendu parler, et grâce à une collection de sacripants dégoûtants pour lui tomber dessus ensuite. L'autre docteur était un destructeur-né, il aimait à détruire pour l'amour de l'art, de sorte que je me moque pas mal s'ils ont fourré la bête puante dans une cellule capitonnée ou non. Mais je ne pense pas qu'ils l'aient fait, parce que je leur ai graissé la patte tout de suite après… Et puis j'ai filé avant que le flic puisse faire un mouvement et j'ai sauté dans le cab qui court plus vite qu'un flic. Et voilà.

Cette péroraison tomba, elle aussi, dans un abîme de silence. Mais, au bout d'un moment qui parut éternel, quelques-uns s'aperçurent que, sur le trône, la statue avait bougé. Et quand l'homme parla, ce ne fut pas avec les foudres d'un dieu, mais avec la décision brève d'un magistrat rendant un arrêt.

— C'est très bien, dit-il, donnez-lui le Bouclier.

C'est à ce moment précis que le mouvement franchit les bornes de l'imagination de Sir Julian Archer. Plus tard, quand la grande catastrophe fut un fait accompli, il avait coutume de dire en hochant la tête, à ses amis du cercle, qu'il s'était toujours rendu compte que l'affaire commençait à mal tourner ; mais à ce moment, tout son trouble venait de ce qu'il ne se rendait compte de rien. La chose lui glissait des doigts comme un ballon rouge qui grossit, devient énorme et casse sa ficelle. Il avait mis une gracieuse souplesse à échanger un élégant veston d'intérieur contre un fantaisiste costume du Moyen-Âge. Il ne faisait que suivre le courant de tout un groupe, qui comprenait jusqu'à la fille d'un gentilhomme. Il trouva déjà plus difficile d'adapter, plus brusquement encore, son costume médiéval à l'atmosphère du haut-de-forme et du fiacre. Mais quand Michaël Herne se dressa soudain sur son siège et commença de parler dans un style austère et haletant, il ne put aller plus loin dans la logique ou l'illogisme. Il se crut entré dans un monde absurde, où les événements se suivaient au hasard. Il ne comprenait plus rien, sinon que Herne était dans une violente colère à propos de quelque chose. Tout le monde aurait pu se mettre en colère devant un chapeau pareil. Mais ce chapeau déparait le paysage depuis longtemps, sans que le Roi d'Armes y eût prêté la moindre attention ; et maintenant les deux hommes semblaient avoir passé à un sujet tout différent. Herne semblait à son tour raconter une histoire. Il la racontait d'une manière étrange, directe et sincère, un peu comme si elle était tirée de la Bible. Archer n'y comprenait rien, sinon que c'était l'histoire d'un vieil homme qui avait une fille, et elle l'avait suivi fidèlement dans ses courses errantes, après qu'il avait été dévalisé par des brigands et qu'il avait vécu de mauvais jours. Ils étaient tout l'un pour l'autre, des êtres inoffensifs, qui

ne menaçaient rien et ne provoquaient personne. Mais jusque dans leur trou, ils furent relancés avec une malignité froide et sans cause, par des inconnus qui n'avaient même pas l'excuse de la haine. Ils examinèrent l'homme comme s'il eût été un animal et l'entraînèrent comme s'il était déjà un cadavre. Ils ne tinrent aucun compte des vertus tragiques qu'ils foulaient aux pieds, ni de ce lis de fidélité qu'ils piétinaient dans la fange.

— Vous, cria le Roi d'Armes, interpellant avec indignation ses ennemis absents, vous qui nous accusez de relever la tyrannie et de ramener les couronnes d'or des barbares ! Est-il écrit des choses pareilles sur les rois ? En est-il même sur les tyrans ? Raconte-t-on de telles histoires sur le Roi Richard ? Raconte-t-on rien de pareil même sur le Roi Jean ? A-t-on jamais dit de ce tyran, de ce puissant chasseur devant l'Éternel ou devant le Diable, qu'il ait arrêté sa chasse pour retourner une pierre et voler les œufs des insectes, ou battu l'eau d'un étang pour séparer les têtards de la grenouille ? Quand eut-il cette perversité mesquine qui ne peut rien laisser en paix, qui hait l'impuissant plus que l'orgueilleux, qui inonde le pays d'espions pour troubler les romans d'amour des serfs, ou mobilise une armée pour arracher un vieux mendiant à ses enfants ? Il y avait de bons rois qui se faisaient les serviteurs des mendiants ; oui, même des lépreux. Il y avait de mauvais rois, qui auraient repoussé et foulé aux pieds les mendiants ; puis probablement ils s'en seraient souvenus avec terreur à l'heure de la mort et auraient légué de l'argent pour des messes et des charités. Mais au Moyen-Âge on n'aurait pas enchaîné un vieillard seulement parce qu'il était aveugle, comme on a enchaîné de nos jours ce vieillard exclusivement à cause de sa théorie sur la cécité des couleurs. Et voilà quelle toile d'araignée de soucis et de misères vous avez tendue sur toute la malheu-

reuse masse de l'humanité, parce que, Dieu nous vienne en aide, vous êtes trop humains, vous êtes trop libéraux, vous êtes trop philanthropes pour admettre un gouvernement humain et le seul nom de Roi !

« Nous blâmerez-vous si nous avons rêvé d'un retour à plus de simplicité ? Si nous nous imaginons parfois qu'un homme ne ferait pas tout ce mal que fait notre machinisme actuel ? Qu'est-ce qui marche contre nous en ce moment, si ce n'est le machinisme ? Qu'est-ce que Braintree peut dire contre nous, si ce n'est que nous sommes des sentimentaux ignorant la science, la science sociale, la science économique, toute cette science dure, objective et logique ? Cette science qui a traîné ce vieillard comme un lépreux loin de tout ce qu'il aimait ? Proclamons à la barbe de John Braintree que nous en avons assez de la science, assez des lumières, assez de l'éducation, assez de tout cet ordre social avec les pièges du machinisme et le rayon mortel du savoir. Portez à John Braintree notre message : Toutes choses ont une fin, et ces choses-là sont finies. Pour nous il n'y a pas d'autre fin que le commencement. Dans ce matin du monde, dans cette assemblée de Chevaliers, dans le château, parmi les bois verdoyants de la joyeuse Angleterre, dans le Camelot des Comtés de l'ouest, je décerne le bouclier au seul homme qui ait accompli le seul fait de nos jours qui mérite louange, qui a vengé au moins un tort, puni un scélérat et sauvé une femme en détresse.

Il s'inclina de son trône avec un mouvement rapide et prit la grande épée des mains du page ; il la brandit et la secoua si bien qu'elle sembla flamboyer comme le glaive de Saint Michel. Alors résonnèrent au-dessus de la foule béante les mots antiques qui

accompagnaient l'accolade, et consacraient un homme à Dieu et à la cause de la veuve et de l'orphelin.

Chapitre 15

Après ce discours enflammé, Olive Ashley s'éloigna plus pâle encore que de coutume. Elle se trouvait soudain au bord d'une décision grave ; acculée à un défi et à un choix. Elle était de ces femmes que rien ne peut empêcher de se meurtrir, dès que leur sens moral est fortement ému. Il lui fallait une religion ; il lui fallait surtout un autel sur lequel se sacrifier. Elle possédait aussi à sa manière une activité intellectuelle singulière, et pour elle, les idées n'étaient pas de pures abstractions. Il lui apparaissait soudain, avec une clarté brutale et terrible, qu'elle ne pouvait plus poursuivre ses colloques romanesques avec l'ennemi, à moins d'être honnêtement prête à passer de son côté. Si elle sautait le pas, elle le ferait pour toujours, et il lui fallait peser exactement ce qu'elle laisserait derrière elle. Si ce n'avait été que le monde entier, ou en d'autres termes la société, elle n'eût pas hésité ; mais c'était l'Angleterre, c'était le patriotisme, c'était la morale élémentaire. Si la nouvelle cause n'avait réellement été qu'une comédie du passé, un spectacle héraldique, ou même une réaction sentimentale telle qu'elle en avait pu rêver jadis, elle se serait résignée à l'abandonner. Mais désormais, de toute son intelligence et sa conscience, elle était convaincue que déserter cette cause serait déserter son drapeau dans une grande guerre. La dénonciation des oppresseurs de Hendry, en termes humains et touchants, avait encore affirmé sa conviction : la cause était celle du vieil ami de son père et de son père lui-même. Mais, par une

ironie du sort, ce qui l'avait le plus convaincue de la justice du grand ennemi de Braintree, c'était la sincérité de son hommage à Braintree. Sans un mot à qui que ce soit, Olive sortit par la porte principale et prit le chemin de la ville.

Tandis qu'elle s'avançait lentement à travers les tristes faubourgs, vers le centre de la ville manufacturière, elle s'aperçut qu'elle avait franchi une frontière et qu'elle parcourait un monde qu'elle ne connaissait pas. Elle était allée cent fois dans des villes semblables et souvent dans celle-là même, puisqu'elle était la plus proche de Seawood-Abbey, le château de son ami. Mais comme quelqu'un qui découvre une nouvelle dimension, elle réalisait qu'il y avait, qu'il y avait toujours eu, un autre monde à côté du sien, un monde dont elle n'avait jamais entendu parler, ni par les journaux, ni par les hommes politiques, même dans leurs causeries d'après-dîner. Le paradoxe était que journaux et politiciens n'étaient jamais si muets sur ce sujet que lorsqu'ils étaient censés en parler.

La grande grève qui avait débuté au loin, dans les mines, durait depuis un mois ; Olive et ses amis la regardaient comme une révolution : en quoi ils étaient d'accord avec le groupe peu nombreux, mais déterminé, de communistes joints aux grévistes. Mais ce qui la surprenait et l'intriguait, c'était que ce fût si différent de l'idée qu'elle s'était faite d'une révolution. Elle avait vu des films puérils et des mélodrames sur la Révolution française ; elle imaginait qu'un soulèvement populaire est forcément le déchaînement de démons demi-nus et hurlants. Ce qu'elle avait maintenant en face d'elle lui avait été présenté par certains journalistes à gages comme un complot de brigands sanguinaires contre Dieu et la Primrose-League, et par d'autres comme un

malentendu banal quoique regrettable, qui serait bientôt aplani par la sympathique intervention du sous-secrétaire d'État au Ministère du Capital. Elle avait entendu parler toute sa vie de politique, sans s'y intéresser jamais ; le Premier Ministre et le Parlement, le Foreign Office et le Board of Trade, et autres choses fastidieuses — c'était là la politique, et tout le reste était la révolution. Seulement, à mesure qu'elle passait de groupe en groupe dans la rue, puis sous le péristyle des édifices publics, une vérité toute différente se faisait jour en elle.

Là, il y avait un Premier Ministre dont elle n'avait jamais entendu parler, et qui était cependant un homme qu'elle connaissait. Il y avait un Parlement dont elle n'avait jamais entendu parler, et cet homme venait de le soulever par un discours que l'histoire ne rapporterait jamais. Il y avait un Board of Trade dont elle n'avait jamais entendu parler, un Conseil qui se réunissait pour de bon et qui avait son mot à dire sur le commerce. Il y avait des Ministères, entièrement étrangers et même opposés au gouvernement. 11 y avait une bureaucratie, une hiérarchie, une armée. Cette organisation avait ses qualités et ses défauts, mais elle ne ressemblait en rien à l'effroyable populace française. Olive entendit les gens causer autour d'elle et citer des noms, comme les gens de sa classe citaient les noms d'hommes politiques ; elle s'aperçut qu'elle n'en connaissait aucun, excepté celui de Braintree et celui d'un autre dont le nom avait été capricieusement choisi par les journaux et tourné en ridicule comme une sorte de bouffon furieux. Mais on parlait des hommes d'État de cet État souterrain avec un air de familiarité calme, qui lui faisait sentir qu'elle tombait de la lune.

De temps en temps, Braintree était mentionné comme le meneur principal, et assez souvent critiqué, ce qui agaçait beaucoup Olive ; elle éprouvait un petit frisson de plaisir à l'entendre louer. Harton, l'homme qui était dépeint dans les journaux comme le brandon de la Révolution Rouge, était volontiers blâmé pour son extrême prudence et ses ménagements envers les patrons. Quelques-uns même l'accusaient d'être à la solde des capitalistes.

Car jamais, dans un journal, un livre ou une revue de l'Angleterre moderne, quelque chose qui ressemblât de près ou de loin à une histoire du mouvement des Trade-Unions n'était tombé sous les yeux d'une femme intelligente et cultivée comme Olive Ashley. En ce qui la concernait, toute cette immense transformation historique s'était accomplie derrière un rideau, et ce rideau était littéralement une feuille de papier, une page de journal. Elle ne savait rien des divergences entre Trade-Unionistes, rien des vraies fautes des Trade-Unions, pas même le nom des hommes qui dirigeaient ces masses aussi nombreuses que les armées de Napoléon. La rue lui semblait remplie de figures inconnues, d'autant plus étrangères qu'elles lui étaient familières. Elle aperçut la grosse forme encombrante du conducteur d'omnibus avec qui le Singe était en bons termes. Il causait, ou plutôt il écoutait avec les autres, et son visage large, luisant, réjoui, semblait approuver tout ce qui se disait. Si Miss Ashley avait mieux connu la vie populaire, elle aurait compris la signification menaçante de la présence de ces pauvres Anglais somnolents et aimables parmi les groupes sombres des rues. Mais un moment après, elle avait tout oublié : elle venait à peine de réussir à pénétrer dans une enceinte extérieure du temple de la Bureaucratie (cela ressemblait étrangement à faire antichambre dans un bureau du Gouverne-

ment) qu'elle entendit la voix de Braintree au dehors, dans le corridor, et il pénétra rapidement dans la pièce.

Quand John Braintree entra, Olive embrassa d'un clin d'œil tout ce qui lui plaisait dans sa personne et tout ce qui lui déplaisait dans ses vêtements. Il n'avait pas laissé repousser sa barbe, bien qu'il eût rejoint la révolution ; il était toujours maigre, et son air farouche était en partie l'effet de son énergie ; il semblait aussi vigoureux que jamais. Quand il aperçut Olive, il parut abasourdi et stupéfié par le seul fait de sa présence. Tous les soucis disparurent de ses yeux et furent remplacés par une sorte de chagrin lumineux ; car les soucis ne sont jamais que soucis, tandis qu'un chagrin est souvent l'envers d'une joie. Quelque chose la fit se dresser et parler avec une simplicité contre nature :

— Que puis-je dire ? fit-elle. Je crois maintenant que nous devons nous séparer…

Ainsi, pour la première fois, ils reconnaissaient entre eux qu'ils s'étaient rejoints.

Sans s'être jamais fait de confidences, Miss Ashley et Braintree avaient causé si souvent et si longuement de toutes sortes de choses qui les intéressaient beaucoup moins qu'eux-mêmes, qu'ils en étaient venus à se lire l'un l'autre incroyablement, et qu'ils auraient pu déduire de remarques sur Confucius ce qu'ils pensaient l'un ou l'autre de questions ménagères. C'est pourquoi, dans cette rencontre inattendue, ils parlèrent en paraboles, et cependant aucun ne se méprit un moment sur l'autre.

— Mon Dieu ! fit Braintree, comprenant pleinement ce qu'elle avait voulu dire.

— Vous parlez de Dieu, répondit-elle, mais moi j'y crois.

— Je ne suis pas un athée, si c'est là ce que vous voulez dire, répliqua-t-il avec un sourire un peu amer. Mais peut-être est-il vrai que j'ai le nom de Dieu et vous l'adjectif possessif. Je suppose que Dieu vous appartient en propre, comme tant d'autres bonnes choses ?

— Pensez-vous que je ne vous les donnerais pas toutes ? demanda-t-elle. Pourtant il y a dans l'esprit de chacun de nous quelque chose qu'on ne peut livrer à personne.

— Si je ne vous aimais pas, je pourrais mentir, dit-il, et de nouveau aucun d'eux ne remarqua que le mot était prononcé pour la première fois. Grand Dieu ! quelle somptueuse débauche de mensonges je pourrais m'offrir maintenant ! Je dirais à quel point vous m'avez mystifié par votre attitude incompréhensible ; je demanderais ce que j'ai fait pour perdre notre magnifique amitié intellectuelle, et si je n'aurais pas au moins droit à une explication… Quelles que soient nos divergences sur plusieurs points, c'est l'honneur de la vie politique de notre pays que les plus grandes divergences de parti ne détruisent pas forcément les bons sentiments réciproques. — Oh ! Enfer et damnation ! Vous et moi, nous sommes de ces personnes qui ne peuvent s'empêcher de tenir compte du bien et du mal.

Puis, après un long silence, il ajouta :

— Je pense que vous avez foi en Herne et en toute sa renaissance de chevalerie ?

— Je n'ai jamais cru en sa chevalerie, avant qu'il ait affirmé sa foi en la vôtre.

— C'est très bien à lui, dit Braintree sérieusement ; c'est un homme loyal. Mais je crois que ses compliments me feraient un grand tort dans mon propre camp. Certains mots sont devenus le symbole de tout autre chose parmi nos gens.

— Je pourrais répondre à vos gens, dit-elle, un peu comme vous m'avez répondu. Je sais qu'on me trouve vieux-jeu, et que vos amis sont tous nouveau-jeu. Cela m'irrite contre eux, j'ai envie de les insulter en les traitant de gens à la mode. Oui, ils suivent des modes, comme on fait dans les salons, avec toutes ces questions qu'ils soulèvent sur la femme qui doit vivre sa vie, sur l'égalité des sexes et tout ce qui s'ensuit. Ils parlent des femmes qui pensent par elles-mêmes ! Des femmes qui se tirent d'affaire toutes seules ! Combien y a-t-il de femmes de vos socialistes qui fassent campagne contre le socialisme ? Combien y a-t-il de femmes mariées à des membres du Labour-Party qui votent contre eux au scrutin ou qui parlent contre eux dans les réunions publiques ? Les neuf dixièmes de vos femmes révolutionnaires ne font que suivre des révolutionnaires masculins. Mais moi, je suis indépendante ; je pense par moi-même ; je vis ma vie, comme ils disent, et c'est une vie bien misérable. Je ne me mets pas à la suite d'un révolutionnaire.

Il y eut de nouveau un long silence, un de ces silences qui durent parce qu'il est inutile ou impossible de poser aucune question. Puis Braintree approcha d'un pas et dit :

— Eh bien, je suis malheureux aussi, et si c'est la logique de notre situation qui le veut, je ne puis pas attaquer la logique ! Qu'il est facile de la critiquer ! Et qu'il est impossible de trouver autre chose, sauf le mensonge ! Ensuite on vient dire que les femmes ne sont pas logiques, parce qu'elles ne gaspillent pas leur

logique sur des choses qui n'en valent pas la peine. Mon Dieu ! n'y aura-t-il pas moyen d'échapper à la logique ?

Cette conversation pouvait paraître une série d'énigmes ; mais Braintree connaissait d'avance toutes les réponses. Il savait que cette femme avait pris possession d'une religion, et qu'une religion est souvent une abnégation. Elle ne le suivrait pas sans le servir jusqu'à la mort. Mais elle ne le servirait pas ; au contraire, elle lui résisterait jusqu'à la mort. L'antagonisme qui s'était révélé entre eux, dès leur première conversation sur des sujets insignifiants dans la grande salle de Seawood, cet antagonisme, transfiguré, illuminé, approfondi, mais de plus en plus net à mesure que chacun apprenait à connaître le meilleur de l'autre, se dressait maintenant à la hauteur d'une évidence que Braintree était le dernier à mépriser. Il y a des gens qui rient de ces choses quand ils les lisent dans les vieilles histoires de vertus romaines. Ce sont ceux qui n'ont jamais aimé en même temps une vérité et un ami.

— Il y a des points sur lesquels j'en sais plus long que vous, dit-elle enfin. Vous tourniez en dérision mes vieilles histoires sur les Dames et les Chevaliers ; je ne pense pas que vous vous abaissiez à en rire, maintenant que vous les combattez. Mais vous recommenceriez à rire si les vieux temps puérils revenaient ; et cependant ces choses ne sont pas tout à fait risibles et futiles. La poésie s'exprime quelquefois plus simplement que la prose, à mon avis, et quelqu'un a dit que nos âmes sont amour et perpétuel adieu. Avez-vous jamais lu cette page dans Malory — la séparation de Lancelot et de Guinevere ?

— Je puis la lire sur votre visage, dit-il. Alors il l'embrassa pour la première fois, et ils se séparèrent comme les amants de

Camelot.

. . . . . .

Au dehors, dans les rues sombres, les attroupements se faisaient de plus en plus compacts, et on commençait à murmurer contre les mystificateurs qui trompaient le peuple. La foule sentait qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Cinq minutes plus tard, Braintree, dans un tonnerre d'acclamations, parut au balcon.

Àpeine eut-il prononcé quelques mots qu'on sentit qu'il parlait sur un ton tout nouveau dans la politique anglaise. Il avait quelque chose de définitif à dire. Il repoussait tout arbitrage, et ce refus remuait le sentiment épique profond de la foule. Car rien ne peut être réellement approuvé ou applaudi que le définitif. C'est pourquoi toutes les morales de l'évolution et les idées de progrès indéfini ne se sont jamais emparées d'une foule humaine.

Le nouveau gouvernement avait établi un tribunal ou Chambre d'enquête pour le règlement de la grève que Braintree menait. Elle était maintenant restreinte aux Trade-Unions de son propre district. Avec l'énergie sincère qui l'animait, le nouveau régime avait pris immédiatement le problème en main. Il était probable qu'il serait tranché d'après des principes plus simples et plus sains que les laborieux compromis d'autrefois. Mais la question serait réglée. C'est ce qu'exigeaient très légitimement les nouveaux gouvernants, et c'était à quoi Braintree et les grévistes s'opposaient non moins légitimement.

— Pendant près de cent ans, dit-il, on nous a rebattu les oreilles du devoir de respecter la Constitution : le Roi, la

Chambre des Lords et même la Chambre des Communes — (Rires). Nous devions être le peuple paisible, les sujets loyaux, les gens qui prenaient le Roi et les Lords au sérieux. Mais eux gardaient leur liberté. Si le caprice leur venait de violer la Constitution, on devait leur accorder tous les plaisirs de la révolution. Ils ont pu, en vingt-quatre heures, mettre le gouvernement de l'Angleterre sens-dessus-dessous et nous dire que nous ne serions plus gouvernés par une Monarchie constitutionnelle, mais par un Bal masqué. Où est le Roi ? Quel est le Roi ? On m'a dit que c'était un bibliothécaire qui s'intéresse aux Hittites (Rires). Et nous sommes cités devant ce tribunal révolutionnaire, (Acclamations) pour expliquer pourquoi nous avons tardé pendant quarante ans, malgré d'intolérables provocations, à recourir à la révolution ! (Acclamations prolongées) Qu'ils écoutent leur bibliothécaire lunatique si cela les amuse, cela nous est égal. Nous laisserons en paix ce vénérable et traditionnel Ordre de Chevalerie, vieux de dix semaines ; nous respecterons ces principes conservateurs de continuité qui n'existaient pas avant l'autre jour. Mais nous ne nous inclinerons pas devant leurs jugements. Nous ne nous sommes pas soumis au Torysme légal ; nous ne nous soumettrons pas maintenant au Torysme illégal. Et si ce magasin d'antiquités de Wardour-street nous somme de paraître devant son tribunal, notre réponse tiendra en quatre mots : Nous ne viendrons pas !

Il y avait, entre Braintree et Herne, cette contradiction éternelle qui s'élève entre deux types opposés d'hommes absolument sincères. Il y avait tout le contraste entre l'homme qui sait dès le départ de quoi il est le champion, dont le cercle de vision, étroit ou non, est intensément lumineux, qui voit d'emblée les réalités extérieures comme cadrant avec son idéal ou s'y opposant — et

cet autre type d'homme qui connaît toutes choses avant de se connaître soi-même, qui dévore des bibliothèques sans réaliser quelles réactions ces lectures ont sur son esprit, qui se crée des pays enchantés où lui-même est invisible, ou tout au moins transparent.

Braintree avait senti dès le début, depuis cette première discussion dans la longue salle de Seawood, l'ironie de son admiration irritée pour Miss Ashley. Il avait senti le paradoxe de son irréalisable roman. Le visage pâle et animé d'Olive, si fin, si aigu, si équilibré, était entré dans son univers comme un coin. Il avait de la haine pour tout le monde d'Olive, d'autant plus qu'il n'en avait pas pour elle.

Chez un homme comme Michaël Herne, tout autre était le processus psychologique. Il avait à peine réalisé quel roman personnel inspirait le grand roman de sa révolution historique. Il n'avait éprouvé qu'un sentiment de triomphe intérieur, le sentiment d'un monde qui se dilatait, s'exaltait comme un soleil levant ou une marée montante, et qui était pourtant d'une trame aussi subtile que les rêves de sa jeunesse. Il avait d'abord eu l'impression qu'un simple jeu devenait un jour de fête. Puis que ce jour de fête devenait une cérémonie, la fête solennelle d'un dieu. À peine, tout au fond de lui-même, se rendait-il compte que le dieu était une déesse. Toute sa vie s'était écoulée presque sans amitiés ; aussi, au moment où il se laissait prendre tout entier par un sentiment personnel, il savait à peine à quel point cette amitié lui était chère. Il aurait dit, dans une sorte de ravissement, qu'il était soutenu dans sa tâche par les amis les plus splendides que Dieu ait jamais donnés à un homme. Il aurait parlé d'eux collectivement, comme d'une troupe d'anges radieux. Et cependant,

dès le premier instant, si Rosamund Severne s'était disputée avec lui et avait quitté le groupe, il aurait aussitôt découvert son mal.

C'est ce qui arriva, comme ces coïncidences arrivent, à peine une demi-heure après que ceux qui s'étaient rencontrés en ennemis, puis entretenus en amis, se furent séparés en amoureux. Dès qu'ils se furent dit adieu parmi le fracas hostile de la politique industrielle, celui qui les avait en quelque sorte séparés, ne fût-ce que symboliquement, découvrit qu'en ce monde un homme est appelé à être autre chose qu'un symbole. Il vit Rosamund debout sur la plus haute terrasse de gazon, et la terre tout entière transformée autour d'elle.

La nouvelle du défi de Braintree avait amené un doute et une inquiétude dans le groupe romantique de Seawood, mais elle n'inspira que rage et furie à Rosamund Severne. Elle était de ces femmes que les grèves irritent immanquablement, parce qu'elles arrêtent un mouvement. Une perte de temps lui était plus pénible qu'un manque de principe. Bien des gens s'imaginent que des femmes politiques seraient exclusivement pacifistes, humanitaires et sentimentales. Le vrai danger de la femme politique est trop d'amour pour une politique masculine. Il y a bon nombre de Rosamund Severne de par le monde.

L'attitude des hommes qui l'entouraient n'était pas faite pour apaiser son impatience. Quoique la plupart d'entre eux fussent beaucoup plus montés contre Braintree qu'elle-même, ils ne semblaient pas réagir comme on doit réagir devant un défi. Son père lui expliqua en détail la situation, telle qu'il était prêt à l'exposer aux mécontents eux-mêmes. Mais comme elle-même ne l'entendait pas sans fatigue, elle avait du mal à se persuader que les considérations de Lord Seawood amenassent jamais des adver-

saires acharnés au repentir. Lord Eden fut plus bref, mais guère plus alerte dans ses commentaires. Il dit que le temps montrerait qui avait raison, et il ne pensait pas que l'insurrection eût des ressources pour tenir longtemps. Soit à dessein, soit autrement, il ne dit rien de la nouvelle organisation de la société qu'il avait lui-même contribué à établir. Il semblait à tous qu'une ombre fût tombée en travers de leur brillant cortège. Au delà du parc, au delà des grilles de leur paradis chevaleresque, le monstre moderne, la grande ville ouvrière était tapie et leur crachait sa fumée noire au visage, ironique et méprisante.

— Ils sont tous si endormis ! confia Rosamund au Singe, ce confident universel. Ne pourriez-vous faire quelque chose pour déterminer un mouvement en avant ? Après tout notre déploiement de drapeaux et nos fanfares de trompettes !

— Voyez-vous, dit Murrel hésitant, tout cela produit ce qu'on appelle un effet moral ; seulement il y a des gens qui l'appellent du bluff. Si cela se développe et que tout le monde adhère, alors, ça marche. On peut courir la chance de rallier les gens autour d'un drapeau, mais on ne combat pas avec un drapeau.

— Mais ce Braintree, vous rendez-vous compte de ce qu'il a fait ? s'écria-t-elle avec indignation. Il nous a tous défiés ; il a défié le Roi d'Armes et le Roi.

— Ma foi, dit Murrel d'un air détaché, qu'est-ce qu'il pouvait faire d'autre ? Si j'étais à sa place…

— Mais vous n'êtes pas à sa place, cria-t-elle avec véhémence, vous n'êtes pas un rebelle ni un insurgé. Ne serait-il pas temps, Douglas, que vous soyez enfin à votre place ?

Murrel sourit avec lassitude :

— J'admets qu'il m'arrive de voir les deux côtés d'une question. À force de tourner autour, direz-vous peut-être.

— Je dis, répondit-elle avec colère, que je n'ai jamais rencontré un homme qui voie les deux côtés d'une question sans éprouver le désir de le gifler sur les deux joues.

De peur de céder à cette impulsion, elle partit en coup de vent et parcourut les longues pelouses jusqu'au vieux jardin en terrasse où l'on avait représenté « Blondel le Troubadour ». Ce souvenir lui revint avec un serrement de cœur, car dans ce théâtre de verdure désert, une silhouette verte, solitaire, avec une crinière de cheveux clairs et une tête léonine dressée, regardait par dessus la vallée vers la ville fumeuse.

Rosamund s'arrêta, saisie dans un réseau de souvenirs et de visions aimées et perdues, La musique, les émotions de la représentation lui revinrent, calmant un moment sa soif d'action ; mais bientôt elle eut écarté ces toiles d'araignée et parla de sa belle voix ferme.

— Vous savez que vos révolutionnaires ont envoyé leur réponse. Ils ne veulent pas venir devant la Cour.

Herne regarda autour de lui à la manière des myopes ; seul le délai qu'il prit avant de parler trahit son émotion d'avoir entendu la voix qui le saluait.

— Oui, j'ai reçu leur message, dit-il doucement ; il m'était adressé. Ils exposent leur point de vue très clairement, mais ils viendront à la Cour quand même.

— Ils viendront ! fit-elle tout excitée. Voulez-vous dire que Braintree a cédé ?

— Ils viendront, oui, répéta-t-il en baissant la tête ; Braintree n'a pas cédé, et vraiment je n'y comptais pas. À dire vrai, cela m'obligerait plutôt à le respecter. C'est un homme très courageux et très ferme, et il est toujours agréable d'avoir un adversaire de cette trempe.

— Mais je ne comprends pas, cria-t-elle ; s'ils ne veulent pas céder, comment viendront-ils ?

— La nouvelle Constitution prévoit la situation, comme font je pense la plupart des Constitutions. Cela ressemble assez à ce que nous avions l'habitude d'appeler un sub poena. Je ne sais combien il faudra d'hommes avec moi, sans doute faudra-t-il faire marcher quelques-uns des Cent.

— Quoi, vous comptez les amener de force devant la Cour ?

— Mais oui, la loi est très nette sur ce point ; et comme la loi fait de moi l'agent d'exécution, je n'ai réellement qu'à obéir.

— Vous semblez avoir plus de volonté que tous ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici, dit-elle. Si vous entendiez le Singe !

— Naturellement, reprit-il, ce que j'expose est un projet et non une prophétie. Je ne puis pas répondre de ce que les autres veulent faire, ou de ce qu'ils réussiront à faire. Mais les ouvriers viendront ici ou je n'y reviendrai pas.

— Vous voulez dire qu'il y aura combat ?

— Il y aura certainement combat de notre côté s'il y en a du leur.

— Vous êtes le seul homme de la maison ! s'écria Rosamund ; et elle s'aperçut tout à coup qu'elle tremblait de la tête aux pieds.

La crânerie de Herne tomba brusquement ; il perdit soudain tout empire sur lui-même et proféra une sorte de cri.

— Ne me dites pas cela, à moi ; je suis faible et le plus faible de tous, au moment où je devrais tenter d'être fort.

— Vous n'êtes pas faible du tout, dit-elle retrouvant la fermeté de sa voix.

— Je suis fou, dit-il, je vous aime…

Elle resta muette. Il lui saisit les deux mains et ses bras frémirent jusqu'aux épaules comme sous une décharge électrique.

— Qu'est-ce que je fais ? cria-t-il durement. Moi, vous dire cela, quand tant d'hommes doivent vous l'avoir dit. Qu'allez-vous penser ?

Elle resta penchée en avant et le regardant fixement :

— Je répète ce que j'ai dit, vous êtes le seul homme digne de ce nom.

— Vos yeux m'aveuglent, dit-il.

Ils ne parlèrent plus, mais l'immense paysage autour d'eux parlait à leur place. Ses puissantes assises s'élevaient jusqu'aux bornes colossales des montagnes ; le grand vent du large balançait les cimes des arbres royaux ; et toute cette vallée d'Avalon, qui a vu les rassemblements des héros et la rencontre d'amoureux immortels, était pleine d'un mouvement pareil au piétine-

ment des chevaux et aux sonneries des trompettes, quand les rois partent pour la bataille et que les reines gouvernent à leur place.

Ainsi, ils se tinrent pour un moment sur la cime du monde, au plus haut sommet de nos félicités humaines, presqu'au même instant où Olive et John Braintree, dans la ville sombre et fumeuse, prenaient tristement congé l'un de l'autre. Et personne n'aurait pu deviner que le douloureux adieu serait bientôt suivi d'une réconciliation et d'une entente plus complètes ; tandis que, au-dessus des deux êtres brillants et lumineux, sur le faîte de la colline dorée, planait un sombre nuage de séparation, de discorde et de fatalité.

Chapitre 16

Lord Seawood et Lord Eden étaient assis dans leur pavillon favori sur la pelouse, ce même pavillon où la flèche était entrée un jour comme le premier rayon d'un soleil nouveau. À en juger par leurs visages, ils se demandaient si le soleil ne subissait pas une éclipse. On pouvait se méprendre sur l'impassibilité de Lord Eden ; mais le vieux Seawood secouait la tête avec une désolation trop visible.

— S'ils avaient profité de mon intervention, dit-il, je crois que j'aurais pu leur faire voir l'impossibilité de maintenir leur position. La restauration de nos belles vieilles formes historiques doit forcément attirer la sympathie de tout homme cultivé, mais il est sans exemple qu'on utilise ces formes pour supprimer en fait toute coercition matérielle. Qu'aurait dit Peel, si on lui avait proposé de se servir des hallebardes démodées de quelques Beefea-

ters de la Tour, au lieu de l'excellente et efficace police qu'il a eu le génie d'inventer ? Qu'aurait dit Palmerston, si on lui avait suggéré que la masse d'armes posée sur la table du Parlement pourrait servir de gourdin pour réprimer une émeute dans Parliament-Square ? Je pense qu'il en aurait fait le sujet d'un bon mot. Mais les hommes de la génération présente sont dépourvus d'humour.

— Notre ami le Roi d'Armes est complètement dépourvu d'humour, murmura Eden ; je me demande parfois s'il n'en est pas plus heureux ?

— Là, dit l'autre gentilhomme avec fermeté, je ne puis être de votre avis. Notre humour anglais, tel qu'on le trouve dans les meilleures pages du Punch, est…

Àce moment un valet de pied apparut silencieusement à l'entrée du pavillon, murmura quelques paroles rituelles et tendit un billet à son maître. Cette lecture changea l'expression douloureuse de Lord Seawood en une stupéfaction sincère.

— Dieu me bénisse ! dit-il, et il resta en contemplation devant le papier qu'il tenait à la main.

Car sur ce papier était tracé, d'une écriture haute et hardie, un message destiné à transformer en quelques jours la face entière de l'Angleterre, plus radicalement qu'aucune bataille livrée sur le sol anglais depuis des siècles.

— Ou notre jeune ami a réellement de grandes illusions, dit-il enfin, ou bien…

— Ou bien, dit Lord Eden, regardant le toit du pavillon, il a cerné la ville de Milldyke et s'en est emparé, a fait prisonnier

l'état-major bolchéviste et ramène les chefs ici pour le procès.

— C'est tout à fait remarquable, dit l'autre gentilhomme. Est-ce que vous saviez déjà la chose ?

— Je n'en savais rien du tout, répondit Eden ; mais cela me paraissait fort vraisemblable.

— Curieux ! répéta Lord Seawood. Moi qui croyais parfaitement impossible qu'une armée de théâtre comme celle-là… Tous les gens instruits et éclairés étaient convaincus que des armes pareilles sont complètement inefficaces aujourd'hui…

— C'est parce que les gens instruits et éclairés ne réfléchissent jamais. On dirait que c'est un signe d'éducation que d'admettre l'existence d'une chose, et puis d'oublier de vérifier si elle est toujours à sa place. Voyez par exemple les armements. Un homme déclare qu'il ne veut plus porter d'épée, parce que cela ne sert plus à rien contre les canons ; après cela, il se débarrasse de tous les canons comme de reliquats des temps barbares, et puis il est tout étonné qu'un barbare le transperce avec une épée. Vous dites que des piques et des hallebardes ne sont pas des armes efficaces aujourd'hui. J'affirme que les piques sont des armes excellentes contre des gens qui n'ont rien dans les mains. Vous dites que tout cela est de l'armement moyen-âgeux et démodé ; moi, je parierais pour les hommes qui s'arment à la manière du Moyen-Âge contre ceux qui ne font que blâmer les armements modernes. Et qu'est-ce que tous nos partis politiques ont jamais fait d'autre, en fait d'armements ? Ils ne pensent jamais au rôle qu'ils ont joué dans l'histoire politique ; et ils circulent avec une vague sécurité, comme s'ils étaient environnés de canons invisibles, qui partiront tout seuls au premier indice de danger. Ils

font ce qu'ils ont toujours fait : ils embrouillent leur Utopie, qui n'arrive jamais, avec leur ancienne sécurité Victorienne, qui n'est déjà plus là. Quant à moi, je ne suis pas surpris le moins du monde qu'une bande de hallebardiers de pantomime puisse les expulser de la scène. J'ai toujours pensé qu'un coup d'État pourrait réussir avec de très faibles forces contre des gens qui ne veulent pas se servir de la force qu'ils possèdent. Mais je n'ai jamais eu le courage de le faire moi-même ; il faut pour cette besogne quelqu'un de très différent de nous.

— Peut-être, remarqua l'autre aristocrate, cela tient-il à ce que nous sommes trop orgueilleux pour lutter.

— Oui, répondit le vieil homme d'État, ce sont les humbles qui luttent.

— Je ne suis pas sûr de suivre tout à fait votre pensée.

— Je veux dire que je suis trop pervers pour combattre. Ce sont les innocents qui tuent, incendient et rompent la paix. Ce sont les enfants qui chargent, cassent et se cognent les uns les autres, et c'est à eux qu'appartient le Royaume des Cieux !

Il n'y avait plus rien à tirer de lui sur ce sujet ; il demeura avec un visage de marbre tourné vers la longue allée qui aboutissait aux grilles du parc. Et voilà que cette allée et cette entrée retentissaient déjà du tumulte triomphal dont il parlait, et des chants des jeunes hommes qui reviennent de la bataille.

— Je fais mes excuses à Herne, dit Julian Archer avec une générosité cordiale. C'est un homme à poigne, j'ai toujours dit qu'il nous fallait en Angleterre un homme à poigne !

— J'ai vu jadis un homme à poigne à l'Olympia, dit Murrel perdu dans ses souvenirs. Je crois qu'on lui faisait souvent des excuses.

— Allons, vous entendez ce que je veux dire. Un homme d'État : un homme qui sait ce qu'il veut.

— Bon, je pense qu'un fou sait aussi ce qu'il veut ; mais un homme d'État devrait savoir un peu ce que veulent les autres.

— Mon cher Singe, qu'avez-vous ? Vous avez l'air tout à fait maussade quand tous les autres sont contents.

— Ce n'est pas si disgracieux que d'être content quand les autres sont maussades, répondit Murrel. Mais si vous me demandez « Êtes-vous satisfait ? », votre perspicacité a bien vu que je ne le suis pas. Vous venez de dire que nous avions besoin d'un homme à poigne en Angleterre. Moi, je dirais que le seul endroit où l'on n'ait jamais eu besoin d'un homme à poigne, c'est l'Angleterre. Je ne me rappelle qu'un individu qui ait tâté du métier, c'est ce pauvre vieux Cromwell. Et le résultat, c'est que nous l'avons déterré pour le pendre après sa mort ; et nous avons été fous de joie pendant un mois, parce que le trône revenait à un homme faible — ou que nous croyions tel. Soit révolutionnaires, soit réactionnaires, ces procédés extrêmes ne nous conviennent pas le moins du monde. Les Français et les Italiens ont des frontières et ont tous des instincts militaires. Le mot d'autorité ne leur semble pas humiliant ; l'homme n'est qu'un homme, mais il commande parce qu'il est le Chef. Nous ne sommes pas assez démocrates pour avoir un dictateur. Notre peuple aime à être gouverné par des gentlemen. Mais personne ne supporterait la pen-

sée d'être gouverné par un seul gentleman ; cette idée est trop horrible !

— Je ne comprends pas exactement ce que vous voulez dire, fit Archer mécontent ; mais je me plais à dire que Herne sait parfaitement ce qu'il veut. Et il a rudement bien fait comprendre à ces gens-là aussi ce qu'il veut.

— Mon bon ami, dit Murrel, il faut un peu de tout pour faire un monde. Je ne m'extasie pas sur les gentlemen, comme vous savez ; ils sont bien souvent empaillés ; mais les gentlemen se sont arrangés pour gouverner assez brillamment cette île pendant trois cents ans, et ils y ont réussi parce que personne n'a jamais compris leurs intentions. Ils pouvaient commettre une erreur un jour et la réparer le lendemain, sans qu'on en sache rien. Mais ils n'allaient jamais assez loin dans une direction pour se rendre la retraite impossible. Ils étaient toujours à céder ici, à modifier là ; à raccommoder les choses d'une façon ou d'une autre. C'est peut-être un spectacle épatant de voir Herne charger avec toute sa Chevalerie ; mais s'il veut charger, il ne pourra pas battre en retraite. S'il fait figure de héros à nos yeux, il fera figure de tyran aux yeux des autres. Tandis que l'essence même de notre vieille politique aristocratique était qu'un tyran même ne doit jamais faire figure de tyran ; il peut briser les clôtures de tout le monde, mais il est obligé de le faire par un Acte du Parlement, et non pas avec un grand sabre à deux mains. Et s'il rencontre les gens dont il s'est débarrassé, il faut qu'il soit très poli avec eux et qu'il demande des nouvelles de leurs rhumatismes. C'est cela qui a maintenu la Constitution britannique : demander des nouvelles des rhumatismes. S'il commence par pocher les yeux des gens ou par leur faire des balafres sanglantes, on se rappellera ces choses

tout autrement, qu'il ait raison ou non dans sa querelle. Et du diable si Herne a raison autant qu'il le croit, dans le cas présent, car c'est un esprit simpliste !

— Eh bien ! fit Archer, vous n'êtes pas un frère d'armes bien enthousiaste !

— Quant à cela, dit Murrel, je ne sais pas si je suis un frère d'armes, mais je ne suis pas un enfant, et Herne en est un !

— Vous voilà bien ! remarqua Archer exaspéré. Vous preniez sa défense quand il était frivole.

— Et vous, vous l'injuriiez sans cesse tant qu'il était inoffensif, répliqua Murrel, vous le traitiez tout le temps de lunatique. Personnellement, j'aime assez les lunatiques. Ce dont je me plains, c'est que vous vous êtes tous mis à pivoter autour de lui parce qu'il est devenu un fou dangereux !

— Il réussit assez bien pour un fou.

— C'est la seule espèce dangereuse. C'est pour cela que je l'appelle un petit enfant, auquel il ne devrait pas être permis de porter les armes. Tout est trop simple pour lui. Son succès même est trop simple. Il voit tout en noir sur blanc. D'un côté, ce besoin de restaurer l'ordre sacré et une hiérarchie chevaleresque ; de l'autre des barbares hurlants et l'anarchie aveugle. Il réussira ; il a déjà réussi. Il tiendra sa Cour et imposera sa sentence, et viendra à bout de l'insurrection ; et vous ne vous apercevrez pas qu'un nouveau chapitre d'histoire a commencé. Nos chefs de parti ont toujours été réconciliés par l'histoire ; Pitt et Fox ont leurs statues côte à côte. Mais vous êtes en train de lancer une double histoire, celle des vainqueurs et celle des vaincus. Herne va rendre sa sen-

tence. Elle sera portée aux nues par tous les organes de l'État, comme un jugement de Mansfield, mais Braintree répondra par une défense ou un défi, dont tous les rebelles se souviendront comme du dernier speech de Emmett. Vous faites du nouveau : une épée qui divise et un bouclier à deux faces. Ce n'est pas l'Angleterre, ce n'est pas nous-mêmes. C'est Alva, héros pour les catholiques et épouvantail pour les protestants ; c'est Frédéric, le père de la Prusse et l'assassin de la Pologne. Quand vous verrez Braintree condamné par ce tribunal, vous ne comprendrez pas tout ce qu'on aura condamné, en même temps que lui, des choses que vous aimez autant que moi.

— Seriez-vous Bolcheviste ? s'enquit son ami, le regardant d'un air surpris.

— Je suis le dernier libéral, dit Murrel, je me suis échappé du musée Tussaud...

. . . . . .

Michaël Herne prenait tous ses devoirs avec sérieux, mais il y en avait un qu'il prenait avec tristesse. Rosamund Severne en devina promptement la cause. Elle était de ces femmes qui ont le sentiment maternel très développé et qu'on trouve souvent attachées à ces sortes de lunatiques. Elle savait qu'il avait pris au sérieux toutes ses fonctions, et portait sans sourire leurs insignes tapageurs. Mais dans cette dernière affaire de la Cour d'arbitrage, elle pouvait constater chez lui plus que de la gravité. D'abord il semblait écrasé sous le labeur. Herne travaillait tout le jour et veillait à peu près toute la nuit sur des montagnes de livres, des ballots de papier ; il devenait pâle de veilles et d'efforts. Elle savait en gros que c'était son rôle d'expliquer la loi, la vieille loi féo-

dale, de la reconstituer, et de l'appliquer à l'écrasement de toute cette anarchie industrielle. Elle l'approuvait de tout son cœur. Mais elle ne s'était pas rendu compte que la mise au point de ces vieux codes baroques et de ces vieilles chartes représenterait autant de travail. D'ailleurs les vieux codes n'étaient pas seuls en cause ; il y avait d'autres choses qu'elle trouvait plus baroques encore. Des documents nouveaux, sur les sujets les plus hétéroclites, des sujets scientifiques principalement, venaient grossir les piles ; l'un d'entre eux était revêtu de la signature de Douglas Murrel. Elle ne concevait pas ce que le Singe pouvait avoir à faire là dedans. Mais, sans parler de toutes ces questions et ces tracas, elle savait qu'autre chose encore rendait son devoir pénible pour lui.

— Je sais ce que vous éprouvez, Michaël, lui dit-elle ; il est odieux d'avoir à triompher de gens qu'on aime. Et je sais que vous aimez John Braintree…

Il la regarda un instant, et elle fut tout à fait troublée par l'expression de son visage.

— Je ne savais pas que vous l'aimiez tant que cela, dit-elle.

Il détourna brusquement la tête ; il y avait quelque chose d'étrangement nerveux dans toute son attitude.

— Mais je connais aussi bien l'autre moitié de vous-même, dit-elle, vous ferez justice.

— Oui, répondit-il, je ferai justice. Et il cacha sa tête entre ses mains.

Elle éprouva un beau respect pour cette amitié brisée, et quitta silencieusement la bibliothèque.

John Braintree n'avait jamais professé un respect particulier pour la pompe romantique à la mode, même parée de poésie par la personne qui lui tenait le plus à cœur. Il était donc peu enclin à l'admirer quand elle se dressait contre lui avec toutes les terreurs du jugement, quand elle revêtait de robes de pourpre et armait d'épées à pommeaux dorés les gens dont il se souciait le moins. Son attitude devant la Cour fut ouvertement méprisante. Comme on lui demandait s'il désirait ajouter quelques dépositions aux documents portés devant la Cour, il parut aussi détaché et aussi provocant que Charles I.

— Je ne vois pas de tribunal, dit-il, je ne vois qu'une série de gens habillés comme des cartes à jouer. Je ne saisis pas pourquoi je devrais me soumettre à la force brutale de brigands, parce que ce sont des brigands d'Opéra-Comique. Il faudra bien que j'écoute toutes ces mômeries, mais je ne dirai rien jusqu'à ce que vous sortiez les chevalets, les poucettes et les fagots pour nous brûler vifs. Car je suppose que vous avez ressuscité la torture avec les autres beautés évanouies du Moyen-Âge ? Vous êtes un érudit d'une valeur incontestée, vous nous donnerez une reconstitution historique complète.

— Oui, répondit Herne avec une gravité parfaite ; pas dans tous les détails, peut-être. Car personne ne voudrait défendre tous les détails d'un système ; mais comme plan général, nous désirons reconstruire l'édifice médiéval. Vous n'êtes pas cependant accusé de faits qui puissent entraîner la peine du feu ; la question ne se pose donc pas.

— Merci, dit Braintree aimablement ; mais n'est-ce point du favoritisme ?

— À l'ordre ! À l'ordre ! cria Julian Archer avec indignation. La Cour n'est pas respectée !

— Mais, continua l'arbitre, pour les faits qui constituent un danger public, vous et tous les autres responsables serez jugés par cette Cour, et par cette Cour seulement : ce n'est pas moi qui parle, c'est la Loi.

Michaël Herne coupa net, d'un geste bref comme un coup de sabre, le tumulte d'applaudissements qui accueillit ses paroles. Quelque condamnation qu'il eût à porter contre les ennemis de son nouveau royaume, elle devait être pesée avec le calme et même la froideur de la Justice. Les applaudissements s'éteignirent dans le silence, un silence ardent et enthousiaste. Il continua d'une voix singulièrement unie, presque monotone :

— Dans le cas qui nous occupe, le jugement des différends surgis à propos de sous-produits du charbon, nous devons commencer par recourir à certains principes généraux qui ont régi jadis le travail indispensable à l'humanité. Ces principes sont très différents de ceux dont on parle dans les temps modernes et dans les agitations d'une période sans repos et souvent sans loi. Ils étaient caractérisés par l'ordre, et j'ajouterai, par l'obéissance.

Un murmure d'approbation éclata parmi ses partisans. Braintree, de l'autre côté, émit un rire guttural.

— Dans la vieille organisation corporative, continua Herne, cette obéissance était exigée des apprentis et des ouvriers vis-à-vis d'une autorité qu'on peut, dans notre système moderne, appeler les Patrons. Un patron ou un maître était celui qui produisait un chef-d'œuvre ; et la corporation veillait à maintenir la valeur professionnelle à un niveau élevé. Normalement, c'était avec les

outils d'un patron, dans sa boutique et avec son capital que ce travail était exécuté ; l'apprenti était celui à qui on apprenait sa profession, et l'ouvrier celui qui finissait son éducation en se louant à différents patrons, souvent au cours d'un voyage de ville en ville. Les ouvriers pouvaient devenir maîtres en produisant un chef-d'œuvre. Telle était dans ses lignes générales l'organisation du travail. En l'appliquant au litige actuel, nous nous trouvons en présence de la situation suivante. Il n'y a dans l'industrie qui nous occupe que trois maîtres, c'est-à-dire trois hommes avec les outils et les capitaux desquels le métier soit exercé. J'ai recherché leurs noms et constaté que pratiquement ils partagent entre eux cette propriété. L'un est Sir Howard Pryce, autrefois patron dans une manufacture de savons, et qui, par une évolution rapide, s'est transformé en maître, en peintures et couleurs. Le second est Hubert Arthur Severne, actuellement Baron Seawood. Le troisième est John Henry Heriot Eames, maintenant connu sous le nom de Lord Eden. Mais je n'ai aucune indication sur l'époque où les circonstances de la présentation par eux d'un chef-d'œuvre. Et je n'ai pu non plus me procurer aucune preuve qu'ils aient exercé personnellement la profession, ni formé des apprentis.

Le visage de Douglas Murrel portait depuis quelque temps une expression alerte et éveillée, très différente de celle qui commençait à apparaître chez les autres assistants. L'ahurissement qui se lisait sur le beau visage de Julian Archer cédait la place à une protestation latente, et il en était déjà à s'écrier : « Oh ! voyons ! »

— Dans cette matière, continua l'arbitre, il faut avoir soin de distinguer les principes qui nous divisent, de toutes les émotions

contradictoires nées du ton et des termes de la discussion. Je ne ferai donc pas allusion aux termes employés ici par le chef de la confédération du travail, particulièrement en ce qui me concerne. Mais quand il affirme que la profession devrait être contrôlée par ceux qui la pratiquent complètement et avec compétence, je n'hésite pas à dire qu'il exprime l'ancien idéal du Moyen-Âge, et qu'il l'exprime correctement.

Pour la première fois, Braintree lui-même sembla cloué sur place, et ne trouva rien à dire. Si c'était un compliment, il semblait avoir difficulté à le recevoir de bonne grâce. Mais parmi les groupes houleux de ses adversaires, les murmures devenaient déjà plus bruyants et plus articulés. Julian Archer entretenait avec Murrel une conversation indignée, d'une voix basse mais très distincte.

— Naturellement, continuait Herne, il est permis à Lord Eden et à Lord Seawood de prendre avantage de cette organisation et de présenter un chef-d'œuvre. Je ne sais pas si ce serait reprendre une profession dont ils se sont occupés à une époque que j'ignore, ou bien s'il leur serait nécessaire de signer un contrat et d'entrer comme apprentis chez quelque travailleur.

— Permettez-moi, dit le robuste et sensé M. Hanbury, se levant soudain ; mais est-ce qu'on nous joue une farce ? Je le demande seulement pour savoir, parce que j'aime beaucoup les farces.

Herne le regarda ; il s'assit, et l'orateur continua, avec la même fermeté :

— Dans le troisième cas, celui du gentleman jadis intéressé dans la fabrication du savon, je confesse que je vois moins claire-

ment ma route. Je ne comprends pas très bien comment il a passé d'une profession à une autre, opération fort peu facile sous le vieil ordre et l'antique organisation que nous essayons de restaurer. Mais ceci m'amènera à une autre affaire également liée à la cause que nous jugeons, et au sujet de laquelle je serai obligé de parler plus sévèrement. Sur le premier point cependant, que la décision soit claire. Le jugement de l'arbitre et de la Cour d'arbitrage est que la demande de John Braintree, à savoir que la profession soit gouvernée exclusivement par des maîtres artisans, est d'accord avec notre tradition, est juste et est approuvée.

— Du diable si je l'approuve ! dit Hanbury, conservant son air imperturbable.

— Qu'on me pende, mais c'est là toute la question, cria Archer. Une décision pareille…

— Le jugement est rendu, dit l'arbitre avec fermeté.

— Non, mais, commença Archer sans fermeté aucune, vous ne pouvez pas…

— À l'ordre, à l'ordre ! dit Braintree sardoniquement. Comment pourrons-nous continuer si la Cour n'est pas respectée ?

La Cour sembla ne tenir aucun compte de l'interruption ni de la riposte, mais quiconque aurait regardé de près l'homme qui prononçait la sentence aurait vu que sa gravité devenait de plus en plus sévère, plus tendue, et qu'il était pâle de l'effort qu'il faisait pour rester ainsi froid et maître de lui.

Chapitre 17

Au milieu de tout ce tumulte, les deux gentilshommes qui avaient été désignés nominativement restaient assis, silencieux et raides comme des moines. Lord Seawood demeurait bouche bée ; il avait l'air d'une tête humaine qui eût été subitement arrachée de son corps et qui resterait suspendue au milieu des airs. Le juge plaisantait peut-être, mais est-ce ainsi qu'un juge peut plaisanter ? Et s'il ne plaisantait pas… alors, où étaient la terre, l'air et les cieux ? Lord Eden, lui, restait curieusement impassible et son sourire énigmatique s'était plutôt accentué, comme s'il avait deviné ce qui allait suivre. L'instant d'après, l'arbitre continua :

— Le principe est approuvé, dans la mesure où nous l'avons exposé. Le gouvernement d'un métier reste de droit aux maîtres artisans et aux professionnels. Mais l'ordre ancien reconnaissait aussi d'autres droits, et parmi ces droits, la propriété privée. L'artisan travaillait et le commerçant commerçait avec ses biens personnels. Dans le cas présent, nous devons admettre que si, en théorie, le droit d'administration devrait appartenir aux travailleurs, en fait les matériaux appartiennent toujours aux trois hommes que j'ai nommés.

— C'est mieux ! Un soupir de soulagement se fit entendre du côté des partisans d'Archer, et la tête du vieux Seawood commença à branler fébrilement comme celle d'un magot de la Chine. Mais la tête solide d'Eden demeura immobile, avec son sourire dur et sûr de soi.

— La morale et la jurisprudence médiévales affirmaient le principe de la propriété privée avec plus de soin et de modération

que la plupart des systèmes modernes, jusqu'à ce qu'on arrive au système appelé Socialisme. Il était généralement admis qu'un homme pouvait être en possession de biens auxquels il n'avait pas droit, parce qu'il les avait acquis par des procédés condamnés par la morale chrétienne, l'usure par exemple. Il y avait aussi des lois contre l'accaparement, contre toute méthode de s'assurer la totalité d'une marchandise quelconque sur le marché. Cependant, en dehors de ces crimes, qui étaient souvent punis par le pilori et même par la potence, la possession personnelle de la richesse était considérée comme normale, et je ne vois aucun motif de douter que la fortune propre de ces trois personnes ne soit réellement ce qu'ils ont investi dans cette industrie. C'est même, je peux le remarquer, la plus grande partie de leur fortune. Deux d'entre eux possèdent de grandes propriétés foncières, mais elles sont devenues de moins en moins rémunératrices et sont hypothéquées en partie. La richesse qui fait d'eux des hommes opulents vient des opérations fructueuses de la Compagnie des couleurs et teintures de goudrons de houille, dont ils possèdent presque toutes les actions. Ces opérations sont si fructueuses que, sur toute l'étendue de ce pays, et pratiquement dans tout le monde industrialisé, les couleurs pour artistes, crayons, pastels, etc… viennent à peu près exclusivement des usines où ces sous-produits sont traités. Il ne reste donc qu'à demander par quelle forme d'entreprise commerciale on a pu acquérir une telle supériorité.

Un changement curieux se manifestait dans le public. La plupart des auditeurs, bercés par les phrases familières d'un compte-rendu commercial, s'étaient abandonnés à une douce somnolence approbative. Mais, pour la première fois, Lord Seawood était souriant et Lord Eden ne l'était plus.

— Il se trouve qu'un hasard, ou plutôt une aventure — une des plus honorables aventures des nouveaux compagnons de ce royaume — a révélé les faits d'un cas caractéristique. Il s'agit de l'histoire d'un maître artisan à l'ancienne mode, d'un maître qui sans doute possible composait ses couleurs de ses propres mains, d'après son goût et son jugement personnels, et qui produisait ainsi un certain article que les meilleurs altistes de son temps regardaient comme unique, et que les artistes d'aujourd'hui ont cherché vainement à remplacer. Cet article n'est pas vendu par la Compagnie des couleurs et teintures de goudrons de houille. Qu'est-il advenu de ce chef-d'œuvre ? Qu'est-il arrivé à ce maître ?

« Grâce aux informations portées devant moi par le vaillant gentleman que j'ai mentionné, je suis en état de dire ce qui lui est arrivé. L'homme a été réduit à la mendicité, il a été brisé par le désespoir au point d'être accusé de démence. Il est parfaitement clair que les moyens employés pour le chasser de sa boutique et lui ravir son gagne-pain furent les méthodes dont j'ai parlé : l'achat des matières premières avant qu'elles puissent l'atteindre, la réduction de ses subsides, l'abaissement de ses prix par un complot pour vendre au-dessous du cours, etc… J'ai dit déjà que du temps de nos pères, les hommes qui commettaient de pareils crimes pouvaient être pendus ou exposés au pilori. Les hommes qui ont fait ces choses de nos jours sont les trois actionnaires de cette Compagnie, les trois Maîtres de cette industrie. Puis il les nomma tous les trois de nouveau et tout au long, d'une voix rauque ; au nom de Lord Seawood sa voix sembla se briser. Il ne regardait aucun visage dans la foule.

— En conséquence, sur ce second point, la Cour d'arbitrage décide que la fortune privée investie dans cette affaire n'est pas légalement acquise, et ne peut pas invoquer le privilège de juste possession. En résumé, il est décrété : premièrement, que la profession sera régie par ses membres, complètement affranchis, soumise à tout droit de propriété légitime — et secondement, que le droit de propriété invoqué dans ce cas n'est pas légitime. Nous adjugerons à la Corporation…

Le vieux Seawood bondit comme galvanisé, et une sorte d'orgueil plus profond que toutes les vanités de sa jeunesse reparut en lui.

— Je m'étais imaginé, dit-il en bégayant avec emphase, que ce mouvement devait restaurer un vrai respect pour la noblesse. Je ne me doutais pas qu'aucune de ces réglementations d'atelier pût s'appliquer à la noblesse.

— Ah ! dit Herne comme à part soi, voilà ce que j'attendais !

Il semblait parler pour la première fois d'une voix humaine, et l'effet en était d'autant plus saisissant qu'il proférait à nouveau des mots étranges :

— Je ne suis pas un homme, dit-il, je ne suis qu'un porte-parole pour éclairer la Loi, la Loi qui ne connaît ni homme ni femme. Mais je vous le demande avant qu'il soit trop tard, ne faites pas appel au rang ni aux titres, ne réclamez pas votre droit comme nobles et pairs.

— Pourquoi pas ? cria l'exubérant Archer.

— Parce que sur ce point aussi, répondit Herne mortellement pâle, vous avez été assez insensés pour m'obliger à découvrir la

vérité.

— Que diable signifie tout cela ? s'écria Archer au désespoir.

— Que je sois damné si je le sais, répliqua le solide M. Hanbury.

— Ah ! oui, j'avais oublié, dit l'arbitre d'une voix vibrante, vous n'êtes pas de vulgaires artisans, vous n'avez pas appris à faire des couleurs, vous n'avez pas trempé vos mains dans la teinture ; vous avez passé par des épreuves plus glorieuses, vous avez fait la veillée des armes et gagné vos éperons ; vos écussons et vos titres vous viennent de l'antiquité la plus reculée et vous n'avez pas oublié les noms que vous portez.

— Naturellement, nous n'avons pas oublié nos propres noms, dit Eden avec humeur.

— Quelque étrange que ce soit, reprit l'arbitre, c'est exactement ce que vous avez fait.

« Au cours d'études historiques sérieuses sur ces questions de blason et d'hérédité, vers lesquelles mon attention avait été attirée, j'ai découvert un état de choses singulier. Il semble que le préjugé populaire en cette matière se trompe du tout au tout. Je dirai brièvement que j'ai trouvé fort peu de gens possédant un arbre généalogique qui serait admis, au sens héraldique et féodal de l'aristocratie médiévale. Et ceux-là sont des personnes tout à fait pauvres et obscures, n'appartenant même pas à ce que nous appelons la classe moyenne. Par contre, dans chacun des trois comtés soumis à mon enquête, les hommes qui semblent avoir le moins de droit à une noble naissance sont les gentilshommes.

Il dit cela d'un ton impersonnel et sans vie, comme s'il faisait à des étudiants une conférence sur les Hittites. Il exagérait même ; les mots par lesquels il continua étaient presque trop morts et trop détachés.

— Leurs domaines ont généralement été acquis à une époque toute récente, et souvent par des méthodes d'une moralité douteuse, au mépris de toute chevalerie ; par de petits solicitors et spéculateurs employant diverses formes d'hypothèque, de forclusion, et autres chicanes. En s'emparant des domaines, ces personnes ingénieuses prenaient aussi possession non seulement des titres, mais des noms de familles plus anciennes. Le nom de la famille Eden n'est pas Eames, mais Evans. Le nom de la famille Seawood n'est pas Severne, mais Smith.

Àces mots, Murrel, qui surveillait avec anxiété le visage pâle et raidi de l'orateur, murmura soudainement une exclamation et comprit.

Tout autour de lui, c'était maintenant un tumulte déclaré ; tout le monde parlait à la fois. Dominant ce vacarme, on pouvait toujours entendre la voix rauque de l'arbitre :

— Les deux seuls hommes de ce district du comté qui puissent réclamer cette noblesse à laquelle appel a été fait sont : un homme qui conduit l'omnibus entre la ville de Milldyke et celle-ci, et un petit fruitier de la même ville. Personne ne peut s'intituler Armiger Generosus, en dehors de William Pond et de George Carter.

— Bon Dieu de bon Dieu ! Le vieux George ! s'écria Murrel, rejetant sa tête en arrière avec un grand éclat de rire. Le rire est contagieux, il rompit la gêne et recueillit tous les assistants dans

son gouffre sonore, le vrai refuge des Anglais. Braintree lui-même, se rappelant soudain le sourire stupide du vieux George, à l'auberge du Dragon, ne put contenir sa gaîté.

Mais, suivant la petite remarque de Lord Seawood, le président de la Cour d'arbitrage manquait du sens de l'humour ; il n'avait jamais fait sa lecture des volumes du Punch.

— Je ne sais pas, dit-il, pourquoi la lignée de cet homme serait ridicule. Il n'a pas, autant que je sache, terni son blason. Il n'a pas conspiré avec des voleurs et des accapareurs pour ruiner d'honnêtes gens. Il n'a pas prêté d'argent à des taux usuraires et arrondi ses champs par la chicane ; il n'a pas servi les familles régnantes comme un chien ni dévoré des familles déchues comme un vautour. Mais vous — vous qui venez ici pour écraser les faces des pauvres avec vos titres pompeux de propriété et de noblesse, et votre grand moulinet final de Chevalerie — que dirai-je de vous ? Vous trônez dans la maison d'un autre, le blason d'un autre est sur votre écu, le cimier d'un autre est sur vos portails ; toute votre histoire est l'histoire d'hommes nouveaux dans de vieux vêtements, et vous venez ici vers moi pour plaider contre toute justice au nom de vos nobles ancêtres !

Le rire avait expiré, mais le bruit augmentait ; il n'y avait plus à se tromper sur sa nature, tous les cris épars s'étaient fondus en un seul, et c'était le tumulte de la foule quand elle se change en une meute hurlante. Archer, Hanbury, dix ou douze autres hommes étaient debout et criaient. Cependant, au-dessus de tous les bruits, la même voix continuait à planer inlassable, la voix du fanatique sur le siège du jugement.

— Que la troisième affaire soit donc inscrite au rôle pour le jugement et la réponse à la requête. Ces trois hommes ont réclamé la maîtrise d'une profession et l'obéissance de tous leurs ouvriers, et leur cause est jugée. Ils réclament la maîtrise, et ils ne sont pas maîtres ; ils réclament la propriété et ils ne sont pas propriétaires ; ils réclament la noblesse et ils ne sont pas nobles : leurs trois requêtes sont repoussées.

— Oh ! suffoqua Archer, est-ce qu'on va tolérer cela plus longtemps ?

Lord Eden s'était levé lentement, paresseusement, avec les mains dans ses poches.

— On a parlé, dit-il, de quelqu'un accusé de démence. Je suis fâché qu'une scène de cette sorte ait eu lieu ici ; mais ne serait-il pas temps que quelqu'un de compatissant intervînt ?

— Qu'on aille chercher un docteur ! cria Archer d'une voix glapissante.

— C'est vous-même qui l'avez nommé, Eden, dit Murrel, en le toisant.

— Tout le monde peut se tromper, fit Eden sèchement ; je ne nierai pas que ce lunatique n'ait fait rire à mes dépens. Mais c'est une scène pénible pour les dames.

— Oui, dit Braintree, les dames ont l'occasion d'admirer le grand finale de tous vos serments de loyauté.

— Si c'est la fin de votre loyalisme envers moi, dit l'arbitre avec calme, ce n'est pas la fin du mien envers vous, ni envers la Loi que j'ai juré d'exposer. Ce n'est rien pour moi de descendre

de ce siège, mais c'est tout de dire la vérité pendant que je l'occupe. Et que vous haïssiez la vérité ou non, c'est moins que rien.

— Vous avez toujours été un cabotin ! cria Julian Archer avec colère.

Un sourire étrange passa sur le visage pâle du Juge.

— Là, dit-il, vous vous méprenez. Je n'ai pas toujours été un cabotin ; j'étais un personnage bien humble et stupide, jusqu'au jour où vous avez eu besoin de moi et fait de moi un cabotin. Mais j'ai trouvé que la pièce que vous jouiez était beaucoup plus réelle que la vie que vous meniez. Les vers que nous récitions par jeu sur cette pelouse étaient bien plus près de la vie que toute la vie que vous meniez alors.

Les mauvais rois trônent à l'aise sous leurs dais.
L'habitude guérit de la honte, mais quelle panique déchaînée
quelle sauvage et pâle terreur, si jamais un Roi était bon !
Quel ébranlement dans les cieux, quel prodige !
Les hommes supportent facilement un maître injuste,
nul homme ne veut endurer un maître juste.
Ses nobles se soulèvent, ses chevaliers le trahissent,
Et il s'en va, comme je m'en vais, seul !

Il descendit brusquement de l'estrade et parut plus grand de sa chute.

— Si je cesse d'être Roi ou Juge, cria-t-il, je serai toujours un Chevalier, quand ce serait, comme dans la pièce, un Chevalier Errant, Mais vous, vous serez tous des cabotins ! Vagabonds et fripons, où avez-vous volé vos éperons ?

Un spasme indéfinissable, une crispation humiliée traversa le visage noueux du vieil Eden, et il dit avec humeur :

— Je voudrais que cette scène finisse !

Elle ne pouvait avoir qu'une fin. Braintree rayonnait d'un sombre triomphe, mais les hommes qui l'entouraient comprenaient presque aussi mal la décision rendue en leur faveur que les hommes d'en face. Et ces derniers n'étaient plus depuis longtemps en humeur de les laisser intervenir. Toute cette chevaleresque compagnie répondit par des murmures ou par un sombre silence à l'appel de son ancien chef. Deux seulement bougèrent. Des derniers rangs de la foule, Olive Ashley s'avança lentement, avec une allure de princesse, et tout en jetant un regard radieux au chef des travailleurs, elle prit son poste à côté du siège du jugement. Elle n'osa pas regarder le visage blême et marmoréen de la femme qui était son amie. Un moment après, Douglas Murrel se leva avec une grimace bizarre, et vint en se dandinant se ranger de l'autre côté de l'arbitre. Ils semblaient une parodie étrange de la Dame et de l'Écuyer qui avaient tenu l'écu et l'épée à ses côtés, au jour de son couronnement.

Debout devant son siège, le juge fit un dernier geste rituel : il arracha la longue robe pourpre et noire qui était son vêtement de juge et, la laissant tomber, apparut dans le costume vert qu'il avait toujours porté depuis le dramatique lendemain de la pièce.

— Je m'en vais comme un vrai hors-la-loi, dit-il. Pareil aux hommes qui commettent des vols sur les grands chemins, je ferai le bien sur les grands chemins, et cela me sera compté comme un crime plus impardonnable encore.

Il leur tourna le dos, et son regard égaré parut errer çà et là autour du trône vide.

— Avez-vous perdu quelque chose ? demanda Murrel.

— J'ai tout perdu, répondit Herne.

Puis il vit ce qu'il cherchait ; il ramassa le grand épieu qui accompagnait son costume de forestier, et s'en alla à grands pas vers la grille du parc.

Murrel resta un moment à le regarder, et puis, mû par une impulsion nouvelle, courut après lui en l'appelant par son nom. L'homme en vert se retourna et le regarda avec un visage pâle et souffrant.

— Dites, fit Murrel, puis-je venir avec vous ?

— Pourquoi viendriez-vous avec moi ? demanda Herne sans impolitesse, mais comme s'il s'adressait à un étranger.

— Ne me connaissez-vous pas ? Ne savez-vous pas mon nom ? Au fait, vous ne savez peut-être pas mon vrai nom ?

— Que voulez-vous dire ?

— Mon nom, dit l'autre, est Sancho Pança.

. . . . . .

Vingt minutes plus tard, sortait du domaine de Seawood un cortège bien fait pour montrer que le grotesque suit de près le fantastique. Car Douglas Murrel pour rien au monde n'aurait perdu sa faculté de jouir de l'absurde avec une parfaite gravité. Sitôt que Murrel eut obtenu le poste d'écuyer qu'il avait sollicité, il disparut derrière le hangar voisin et reparut, perché au sommet

de son célèbre hansom-cab, conduisant son absurde cheval de fiacre. Du haut de son perchoir, avec la déférence d'un serviteur bien stylé, il eut l'air d'inviter son nouveau maître à monter dans le cab. Pour pousser plus loin encore le mélange du sublime et du ridicule, voici que le chevalier habillé de vert, solennel et grotesque, sauta à califourchon sur le cheval de fiacre et brandit son épieu. Ceux qui furent témoins de cette scène, avant qu'un rire général ne l'engloutît comme la nuit efface un paysage illuminé par un éclair, ceux-là, pendant un instant rapide, crurent voir ressusciter un mort. Les os du visage émacié, la fourche flamboyante de la barbe, les yeux creux et frénétiques faisaient jaillir les souvenirs : grand et raide au dessus de la selle de Rossinante, revêtu d'un équipement minable, il brandissait cette vaine lance qui depuis trois cents ans ne nous a rien appris qu'à rire de sa menace vaine. Derrière lui se dressait une ombre béante : le cab grotesque, pareil aux mâchoires d'un dragon moqueur qui le poursuivait à jamais, comme la caricature répand son ombre sur tout ce qui fait la dignité et la beauté de notre vie ; et, au-dessus de tout, l'esprit humain, léger et vain plutôt que malveillant, regardant de haut les plus nobles choses d'ici-bas.

Mais en vain cet appendice absurde, branlant et surplombant, demeurait accroché derrière lui comme un poids écrasant : à cette minute tout s'effaçait, tout disparaissait devant la force et la passion formidables du visage de Don Quichotte.

Chapitre 18

Pour beaucoup ce fut un jour de stupeur que celui où leur prophète, qui était venu pour bénir, s'éloigna en maudissant. Mais de tous ceux que le jugement avait scandalisés, aucun n'avait été plus stupéfait que l'homme justifié par ce jugement. Pendant toute cette procédure, qui lui faisait l'effet de déterrer des lois de l'âge de pierre comme des haches de silex, et de les lui offrir en guise d'armes, John Braintree n'en pouvait croire ses yeux. Il attendait une sorte de vengeance féodale, ou peut-être quelque magnanimité chevaleresque ; il n'avait jamais rêvé d'entendre sa propre cause proposée comme un modèle de l'esprit du Moyen-Âge. Pour autant qu'il avait compris, il était lui-même le plus pur représentant du Moyen-Âge, parmi toutes les personnes présentes : cela le mettait fort mal à l'aise.

Puis, tandis qu'il regardait le dernier acte de cette pièce à métamorphose, ses yeux s'arrêtèrent sur un nouvel objet. Il se raidit ; puis se reprenant, il se dirigea à grandes enjambées vers l'endroit où Olive se tenait à côté du trône vide. Il lui posa les mains sur les épaules et dit :

— Il m'est très doux de penser que nous voilà réconciliés malgré tout.

Elle le regarda sans bouger, avec un lent sourire :

— Il est affreux de penser que je sois contente de la rupture qui cause la… la réconciliation.

— Vous me pardonnerez de n'en sentir que la joie, répondit-il ; il faut être pour moi si on est de son parti — c'est-à-dire, si on en est réellement, comme vous.

— Je trouvais si dur de n'être pas de votre parti, surtout quand c'était le parti vaincu.

— On verra bien maintenant si ce ne sera pas le gagnant. Je puis vous affirmer que cette aventure a rendu du cœur à tous les miens. Je sens que j'ai renouvelé ma jeunesse comme celle de l'aigle. Seulement, ce n'est pas M. Herne qui a fait ce miracle.

Elle parut embarrassée, et dit en hésitant :

— Je suppose qu'un autre va diriger le groupement ?

— Au diable le groupement ! fit Braintree. Vous ne supposez pas, voyons, que nous ayons été battus par une organisation ? Nous avons été battus par un homme, et par des hommes qui étaient prêts à le suivre. J'ai dit que je n'avais pas peur des haches d'armes et des arcs du XIV siècle ; et je les crains encore moins brandis par le vieux Seawood. Oh ! oui, je pense bien qu'ils vont continuer leurs représentations ! Nous aurons le plaisir d'avoir les oreilles rebattues de Sir Julian Archer, l'illustre Lord Grand Arbitre, le Roi d'Armes universellement populaire. Mais ne nous faites-vous pas confiance, et ne nous croyez-vous pas capables de crever tout cela comme des ballons de baudruche ? L'âme en est sortie ; elle chevauche sur la route à un mille d'ici.

— Oui, vous avez raison, dit-elle après une pause ; et pas seulement parce que Michaël Herne était une manière de grand homme. Il y a plus triste que cela. Ils ont perdu leur fierté ; leur jeunesse et leur innocence les ont abandonnés. Ils ont entendu la vérité et elle les a confondus. Et il y a quelqu'un qui me fait grande pitié.

— Bien sûr, je les plains beaucoup, les uns ou les autres. Mais qui voulez-vous dire ?…

— Rosamund, répondit-elle en baissant la voix. C'est la plus sombre, la plus terrible épreuve que personne ait jamais endurée, bien pire que tout ce qui nous est arrivé à nous-mêmes.

— Je ne comprends pas bien, dit-il.

— Évidemment, vous ne comprenez pas.

Il la regardait d'un air intrigué ; elle éclata avec une sorte de passion :

— Bien sûr, vous ne comprenez pas ! Je sais que l'épreuve a été dure pour vous, et Dieu sait qu'elle l'a été pour moi. Mais nous n'avons pas passé par où elle passe maintenant. Nous nous sommes séparés parce que chacun de nous croyait que l'autre attaquait quelque chose de respectable ; grâce à Dieu, nous n'avons jamais eu à nous attaquer l'un l'autre. Vous n'avez pas eu à vous dresser pour injurier mon père, et je n'ai pas eu à rester assise et à écouter en silence. Ce n'était pas vous, entre tous les hommes, que j'ai dû entendre dire des choses atroces sur mon propre foyer. Que voulez-vous qu'elle fasse, maintenant ? Il ne lui a même pas laissé son nom. Comment peut-on supporter cela ! Pourquoi avez-vous l'air stupéfait ? Est-ce que vraiment vous ne savez pas que Rosamund et Michaël Herne sont amoureux l'un de l'autre ?

— Je vois que je ne sais pas grand'chose, dit-il ; mais si c'est vrai, je comprends votre tristesse.

— Il faut que j'aille la trouver, dit Olive. Mais comment vais-je l'aborder ?

Elle traversa le jardin, maintenant désert, et se dirigea vers la maison, s'arrêtant un moment à regarder le monument dressé sur la pelouse, la statue brisée qui foulait le Dragon aux pieds. Pendant qu'elle le regardait, des images étranges et nouvelles montaient à son âme et à ses yeux. Dans la lumière intense de son bonheur, il semblait qu'elle les vît pour la première fois.

Puis elle regarda autour d'elle, presque effrayée par le silence qui avait succédé à toute l'effervescence de cet horrible après-midi. Il n'y avait pas une heure que des foules irritées se heurtaient sur la grande pelouse, enclose de trois côtés par la façade et les ailes des bâtiments de l'Abbaye, et maintenant elle était aussi déserte que les parvis d'une cité des morts. Le soir ramenait l'obscurité ; la pleine lune montait, les faibles ombres de la nouvelle clarté remplaçaient peu à peu les dernières ombres du jour sur les gargouilles et les ornements gothiques. Alors, tout ce vieux bâtiment, dont la façade changeait d'aspect sous la lumière lunaire, grandit soudain devant son esprit, prenant un sens tout nouveau pour elle, un sens qu'elle aurait dû pourtant être la première, semblait-il, à comprendre. Ce dessin aigu et effilé, dont elle avait parlé légèrement à Murrel, longtemps auparavant, les verres sombres des fenêtres, riches de couleurs qu'on ne pouvait bien voir que de l'intérieur, lui révélèrent soudain quelque chose, une sorte de paradoxe surprenant. À l'intérieur, il y avait la lumière ; au dehors, seulement du verre et du plomb. Mais qui était réellement dedans ?... Ces trois murailles avec leurs fenêtres à gâbles, elles semblaient guetter, guetter et attendre, depuis le commencement de toutes ces folies. Qu'attendaient-elles ?

Tout à coup, dans le silence. Olive se heurta contre Rosamund elle-même, debout sous le grand portail. Elle n'eut pas besoin de

regarder ce masque tragique admirable ; elle évita même de le regarder, mais elle prit son amie par le bras et balbutia :

— Oh ! je ne sais pas quoi vous dire et j'aurais tant à dire !

Il n'y eut pas de réponse. Elle reprit :

— Quelle honte que cela vous arrive à vous, à vous qui n'avez jamais été que bonne pour tout le monde ! Quelle honte qu'on raconte de pareilles histoires !

Alors Rosamund Severne dit d'une voix morte, affreuse à entendre :

— Il dit toujours la vérité.

— Vous êtes la plus noble femme du monde, Rosamund !

— La plus malheureuse seulement. Ce n'est la faute de personne. On dirait que ce lieu est maudit.

Àcet instant, Olive reçut une révélation, et elle comprit soudain le sens de son propre frisson dans l'ombre de ces murs aux aguets.

— Rosamund, il y a une malédiction sur ce lieu, dit-elle. Il y a une malédiction, parce qu'il y a eu jadis une bénédiction. Mais cela n'a rien à faire avec ce qu'a dit cet homme. Ce n'est pas une malédiction sur votre nom, ni sur le nom d'un autre. La malédiction est dans le nom de cette maison.

— Le nom de cette maison ? répéta l'autre d'une voix morne.

— Vous l'avez vu mille fois en tête de votre papier à lettres, vous l'avez pris tel quel, et vous n'avez jamais vu que là était le mensonge. Que la noblesse de votre père soit vraie ou fausse,

qu'elle soit ancienne ou nouvelle, il n'importe pas. Ce lieu n'appartient pas plus aux vieilles familles qu'aux nouvelles : il appartient à Dieu.

Rosamund sembla se raidir soudain comme une statue, une statue qui avait pourtant des oreilles pour entendre.

Olive reprit son soliloque interrompu.

— Pourquoi toutes nos résurrections fragiles des Rois et des Chevaliers se sont-elles effondrées avec fracas ? Pourquoi notre Table Ronde est-elle tombée en ruine ? Parce que nous n'avons pas commencé par le commencement ; parce que nous ne sommes pas remontés à l'essentiel, à Celui qui a produit tous les autres êtres ; à l'Être qui veut être aimé là où il vit réellement. En ce lieu, il y a bien longtemps, deux cents hommes vivaient et l'aimaient !

Elle s'arrêta, et parut s'apercevoir que ses mots se précipitaient au hasard. Elle fit un effort désespéré vers la clarté.

— Voyez-vous — les gens modernes ont peut-être raison d'être modernes ; il peut y avoir des gens qui ne demandent rien de mieux que des Banques et des officines de boursiers, des gens qui trouvent Milldyke un endroit agréable. Votre père et ses amis peuvent avoir eu raison à leur point de vue ; je suis sûre qu'ils ne sont pas si coupables qu'ils en avaient l'air quand Herne les injuriait… C'était odieux, et en tous cas ce n'était pas à lui de vous jeter ses anathèmes à la tête, sans vous avoir prévenue.

— Il m'avait prévenue. Et je crois que c'est ce qui a été le plus dur.

— Laissez-moi essayer de parler, dit Olive avec émotion ; il me semble que ma pensée ne m'appartient pas et que je dois la répandre. Il y a des gens auxquels il est inutile de parler de la fleur de la Chevalerie, cela ne signifie rien pour eux. Mais si nous voulons voir refleurir la Chevalerie, il nous faut revenir tout droit à la racine de la Chevalerie. Il nous faut y retourner, même si nous la trouvons dans ces buissons d'épines qu'on appelle Théologie. Il nous faut penser différemment sur la mort, sur le libre-arbitre, sur la solitude dernière et l'appel suprême. Il en est de même de ces choses populaires que nous remettons à la mode, danses, cortèges, spectacles, et la manie de tout appeler corporations. Des milliers de nos pères faisaient ces choses — des gens très ordinaires, pas des originaux. Nous nous demandons comment ils faisaient. Ce qu'il vaudrait mieux nous demander, c'est pourquoi ils le faisaient ? Rosamund, je vous dirai pourquoi ils le faisaient… Quelqu'un vivait ici. Quelqu'un qu'ils aimaient. Certains d'entre eux l'aimaient si fort… Oh ! vous et moi nous savons quel est l'unique signe de cet amour — ils voulaient être seuls avec Lui.

La statue remua faiblement comme si elle se détournait. Olive, prise de remords, lui saisit de nouveau le bras.

— Vous devez me croire folle de parler ainsi quand vous souffrez. Mais il me semble que je suis pleine d'une grande nouveauté — de quelque chose de plus grand qu'un univers de chagrins. Rosamund, il y a réellement de la joie. Non pas des joies, de petites joies nées de ceci ou de cela ; mais la joie elle-même, cette grande chose dont nous voyons seulement l'image dans des miroirs — qui se brisent quelquefois. Et cette joie vivait ici. C'est pourquoi ces hommes ne voulaient rien d'autre ; rien de ce que nous dési-

rons, de ce que nous connaissons de meilleur… Ce que nous avons perdu, c'est le Bien lui-même. Aujourd'hui, il ne nous reste que le mal à haïr, et remercions Dieu de le haïr !

Elle désigna soudain le monument, dont les plis et les circonvolutions étaient dessinés par la pointe argentée du clair de lune, comme la phosphorescence souligne les yeux saillants de quelque monstre marin.

— Il ne nous reste que le Dragon. Combien de fois j'ai regardé celui-ci ; je l'ai détesté et je ne l'ai jamais compris. Droit et bien au-dessus s'élevait Saint Michel ou Sainte Marguerite, qui le domptait et le terrassait ; mais c'est le conquérant qui a disparu. Nous n'avons pas essayé de reconstituer l'image qui s'élevait ici. Nous dansions autour, cela nous suffisait. Jadis brûlait dans cette enceinte un grand feu de joie et d'amour dont l'esprit rayonnait au loin ; les hommes vivaient dans sa chaleur ; ils voulaient posséder le seul bien réel, digne d'être désiré pour lui-même. Aujourd'hui, les meilleurs ne font qu'une œuvre négative. Les uns combattent pour la vérité là où elle n'est pas ; les autres combattent pour l'honneur là où il n'est pas. Ils ont mille fois raison, mais cela aboutit à ce que la vérité et l'honneur se combattent, comme ce pauvre Jack et Michaël ! Nous n'avons plus aucune doctrine ni aucun asile où ces vertus soient heureuses, où ces vertus soient simplement elles-mêmes. J'aime Jack, et Jack aime la justice, mais il aime la justice là où elle n'est pas. Il doit y avoir une manière de l'aimer là où elle est…

— Où la trouver ? dit Rosamund à voix basse.

— Comment le saurions-nous ? cria Olive, nous qui avons chassé les hommes qui savaient !

Un gouffre de silence s'ouvrit entre elles. Enfin Rosamund dit, avec sa simplicité coutumière :

— Je suis très sotte. Il faut que j'essaye de penser à toutes vos paroles. Vous ne m'en voudrez pas si nous ne causons pas plus longtemps.

Chapitre 19

Un jour peut-être on fera le récit des aventures du nouveau Don Quichotte et du nouveau Sancho Pança, tandis qu'ils erraient le long des routes sinueuses de l'Angleterre. Ce fut une promenade sans précédent à travers des forêts, des clairières et des plateaux désolés ; une manière nouvelle de voyager, dans les annales de la Chevalerie Errante. Quelque chroniqueur romantique pourra dire comment ils s'efforcèrent d'utiliser le hansom-cab pour la défense et la consolation des opprimés. Comment ils transportèrent des chemineaux et promenèrent des enfants ; comment ils transformèrent le cab en débit de café à Reading, en tente dans la plaine de Salisbury. Comment de naïfs Calvinistes, vers les frontières de l'Écosse, le prirent pour une chaire ambulante, avec une place en bas pour le chantre et une place en haut pour le ministre — rôle que Douglas Murrel remplit avec une grande onction, à l'édification générale. Comment ce même Douglas Murrel organisa une série de conférences historiques par M. Herne, au sommet du cab, et le seconda par des commentaires, plus ou moins respectueux pour le conférencier, qui firent de la tournée un véritable succès. Mais, bien que l'écuyer ait pu manquer parfois de sérieux, il est probable, au total, qu'ils firent beaucoup de bien.

Ils entrèrent en conflit avec la police, ce qui est en soi-même presque un signe de sainteté ; ils cherchèrent querelle à un assez grand nombre de particuliers, mais qui avaient grand besoin d'être mis à la raison. Herne du moins était entièrement convaincu de la haute utilité sociale de son entreprise. Devenu plus triste, et peut-être plus sage, il avait de longues causeries avec son ami, au cours desquelles il ne cessait jamais de plaider pour Don Quichotte et de démontrer qu'il devait revenir parmi nous. La plus mémorable eut lieu tandis qu'ils étaient assis sous une haie, dans un chemin du Sussex.

— On dit que je suis rétrograde et que je vis dans ces temps dont rêvait Don Quichotte, dit Herne. Ils oublient qu'eux-mêmes sont en retard de trois cents ans au moins, et qu'ils vivent au temps où Cervantès rêvait de Don Quichotte. Ils vivent encore dans la Renaissance, en ce temps où Cervantès croyait voir renaître le monde. Mais je prétends qu'un bébé de trois cents ans est déjà assez avancé en âge. Il serait temps qu'il naisse de nouveau.

— Doit-il renaître en Chevalier Errant du Moyen-Âge ? demanda Murrel.

— Pourquoi pas ? répliqua l'autre. L'homme de la Renaissance est bien un Grec ancien. Cervantès croyait que le romanesque se mourait et que la raison pouvait prendre sa place. Mais je dis qu'à notre époque, c'est la raison qui se meurt : et sa vieillesse est certainement moins respectable que celle du Roman. Ce qu'il nous faut maintenant, c'est quelqu'un qui pousse des lances hardiment et tout droit, qui croie à l'utilité de charger les géants.

— Et qui aboutira à charger les moulins à vents, répondit Murrel.

— Avez-vous réfléchi, dit son ami, qu'il eût accompli une bonne œuvre s'il avait fracassé les moulins à vent ? D'après ce que je sais maintenant de l'histoire du Moyen-Âge, je dirais que sa seule erreur a été de charger les moulins au lieu des meuniers. Le meunier représentait la classe moyenne du Moyen-Âge. Il a été l'origine de toutes les classes moyennes des temps modernes. Les moulins ont été à l'origine de tous les moulins et toutes les usines qui ont obscurci et avili la vie moderne. De sorte que, en un certain sens, l'exemple choisi par Cervantès se retourne contre lui-même. Et c'est plus vrai encore des autres épisodes. Don Quichotte délivre un convoi de captifs qui se trouvent être des forçats. De nos jours, ce sont ceux qui ont été réduits à la mendicité qu'on met aux fers, et ceux qui les ont volés sont libres. Je me demande si l'erreur serait si grande.

— Ne pensez-vous pas, demanda Murrel, que les questions modernes sont trop compliquées pour être résolues d'une manière aussi simpliste ?

— Je pense que les choses modernes sont trop compliquées pour qu'on puisse les traiter autrement que très simplement.

Il se remit debout et marcha à grands pas de long en large, avec toute l'énergie rêveuse de son grand modèle. Il semblait essayer de démêler sa vraie pensée.

— Ne voyez-vous pas, s'écria-t-il, que voilà la morale de toute la chose ? Votre machinisme a fini par être tellement inhumain qu'il est devenu comme une force de la nature, aussi lointaine, aussi indifférente et cruelle que toute la nature. Le chevalier che-

vauche de nouveau dans une forêt. Seulement il est perdu dans les rouages, au lieu d'être perdu dans les bois. Vous avez construit votre système de mort si gigantesque que vous ne savez plus vous-même où, ni qui il frappera ! C'est là le paradoxe ! Les choses sont devenues incalculables à force d'être calculées. On a enchaîné les hommes à des outils si formidables qu'on ne sait plus sur qui les coups retombent. Vous avez justifié le cauchemar de Don Quichotte. Les moulins sont des géants.

— Y a-t-il un remède ? questionna l'autre,

— Oui, et vous l'avez trouvé vous-même. Vous ne vous êtes pas embarrassé de principes quand vous avez vu que ce fou de docteur était plus fou que son client. C'est vous qui menez et moi qui suis. Vous n'êtes pas Sancho Pança, vous êtes l'Autre.

Il étendit la main avec son ancien geste :

— Ce que je disais sur le siège du juge, je le répète sur le grand chemin : vous êtes le seul d'entre eux qui soit né de nouveau. Vous êtes le Chevalier revenu.

Douglas Murrel fut soudain horriblement confus.

— Voyons, dit-il, il ne faut pas m'attribuer tant de mérite. Je n'ai rien de Sir Galahad. J'espère avoir fait de mon mieux pour le vieil Hendry, mais sa fille me plaisait. Elle me plaisait même beaucoup.

— Le lui avez-vous dit ? demanda Herne sans circonlocutions.

— Je ne pouvais guère, juste au moment où elle m'avait de l'obligation.

— Mon cher Murrel, cria Herne, voilà qui est tout à fait don Quichottesque !

Murrel bondit sur ses pieds et poussa un violent éclat de rire.

— Vous avez fait la meilleure plaisanterie depuis trois cents ans, dit-il.

— Je ne la vois pas, dit Herne pensivement. Est-il possible de faire une bonne plaisanterie et de ne pas s'en apercevoir ? Mais quant à ce que vous venez de dire, ne pensez-vous pas qu'il y a prescription ? Aimeriez-vous à redescendre, — à redescendre vers l'Ouest ?

Les sourcils de Murrel se froncèrent avec embarras :

— La vérité, c'est que j'évitais plutôt d'être trop près d'elle — et de parler d'elle. Je pensais que vous…

— Je connais cela, en effet, répondit Herne. Pendant longtemps, c'est à peine si j'osais regarder par une fenêtre orientée de ce côté. J'avais besoin de tourner le dos au vent d'Ouest, et les rayons du soleil couchant me brûlaient comme un fer rouge. Mais on devient plus calme à mesure que les années s'écoulent, si on ne devient pas plus joyeux. Je n'oserais pas aller jusqu'au château, mais je serais bien content d'avoir des nouvelles de — de quelqu'un.

— Oh ! si nous y allons, dit Murrel gaîment, je me charge d'entrer et de me renseigner.

— Voulez-vous dire entrer — dans Seawood Abbey ?

— Oui, répondit Murrel brièvement ; je crois bien que nous sommes logés à la même enseigne. Et j'ai peur de trouver l'autre

maison plus dure à forcer.

Ils achevèrent de combiner leur programme par un accord tacite, pour ne pas dire taciturne, et il advint donc qu'avant d'avoir échangé beaucoup d'autres paroles, ils se trouvèrent en vue de tout ce qu'ils avaient évité depuis si longtemps : le soleil couchant sur les hautes pelouses de Seawood, et les toits gothiques pointant parmi les arbres.

Michaël Herne s'arrêta et regarda son ami, comme pour l'inviter à avancer. Murrel acquiesça d'un signe et monta de son pas rapide et léger le sentier abrupt sous bois ; puis, franchissant la barrière, il sauta dans l'avenue qui conduisait à l'entrée principale. Les jardins ressemblaient beaucoup à ce qu'ils étaient autrefois : plutôt mieux tenus, et, si l'on peut dire, plus paisibles ; mais la grille qui restait toujours ouverte était fermée.

Murrel, troublé par quelque vague instinct, approcha de la porte et pour la première fois de sa vie frappa ; puis il sonna une grosse cloche. Il lui semblait rêver. Pour bizarres qu'eussent été ses pressentiments, ils ne l'étaient pas autant que ce qu'il trouva.

Environ une demi-heure plus tard, il sortit du portail qui se referma sur lui, franchit la barrière et descendit tranquillement le chemin jusqu'à son ami ; mais sitôt qu'il approcha, Herne sentit qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cette tranquillité même. Murrel s'assit sur le talus et rumina un moment, puis il parla :

— Une chose extraordinaire est survenue à Seawood Abbey. Le château n'a pas précisément été rasé, puisqu'il est toujours là, et paraît même plutôt mieux entretenu qu'auparavant. Il n'a pas non plus été frappé par la foudre au sens propre. Et cependant…

une catastrophe étourdissante, écrasante, est tombée sur cette abbaye.

— Qu'est-il arrivé à Seawood Abbey ?

— C'est redevenu une abbaye, dit Murrel gravement.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Ce que je dis, exactement. C'est redevenu une abbaye ; je viens de causer avec l'Abbé, et il m'a donné pas mal de nouvelles, en dépit du silence monastique, car il connaît bon nombre de nos amis.

— Vous voulez dire un monastère, alors. Quelles nouvelles vous a-t-il données ?

— D'abord, la mort de Lord Seawood, il y a un an environ. Sa fortune est allée à sa — à son héritière, qui semble avoir sauté le pas, comme on dit. Elle est devenue catholique, et même une catholique assez extraordinaire. Elle a abandonné tout ce vaste domaine à mon ami l'Abbé et à ses joyeux compagnons, puis elle est allée travailler comme infirmière dans une œuvre catholique, du côté des Docks, à Limehouse, je crois, où les Chinois étranglent leurs filles, selon les Douze Immortels Principes.

Le pâle bibliothécaire avait bondi, mais son regard se détournait déjà des tours de Seawood.

— Je ne comprends pas encore très bien, dit-il. Il paraît un peu bizarre de…

— Il paraît bizarre, affirma Murrel, de descendre à Limehouse et de demander à un étrangleur chinois la Très Honorable Rosamund Severne. Mais je dois vous dire, sur l'autorité de l'Abbé,

qu'elle déclare que son nom n'est pas Rosamund Severne. Vous la trouverez en demandant Miss Smith.

Àcette affirmation, la folie, comme un éclair du ciel, frappa de nouveau le bibliothécaire de Seawood ; et, sautant par-dessus une haie, il prit sa course vers l'est, dans la direction d'un bois de sapins qui lui barrait la route, comme si c'étaient là les confins de Limehouse et qu'il dût y trouver l'occasion de s'enquérir de Miss Smith.

Trois mois plus tard, environ, le voyage du lunatique arriva à son terme, et cette histoire à sa fin. Herne ne gambadait plus ; il cheminait d'un pas lourd dans le labyrinthe des pires quartiers de Limehouse. Le voyage se termina enfin, certain soir où un nuage, un brouillard verdâtre flottait comme les vapeurs d'une drogue ensorcelée : Herne tourna dans une rue étroite, à l'angle de laquelle pendait une lanterne de papier peint ; un peu plus bas dans ce sombre défilé luisait une autre lanterne, moins chinoise d'aspect. En s'approchant, il vit que c'était une sorte de cage de plomb, garnie de verres de couleurs, dont le grossier dessin représentait Saint François avec un Ange embrasé derrière lui. Ce transparent enfantin semblait en quelque sorte un symbole, un emblème de tout ce qu'il avait essayé de faire dans un grand ouvrage, comme Olive dans un tout petit, avec cependant une différence secrète et essentielle : la lumière venait de l'intérieur.

Cette grande soif de couleur qui avait rempli la vie de Herne parut tout à coup assouvie par ce signe banal dans ce lieu sordide, au point qu'il fut à peine surpris de se trouver en présence de la femme qui, dans ses rêves comme dans la tragédie, portait toujours la couronne. Une robe sombre et droite la couvrait de la

tête aux pieds, et les cheveux roux ressemblaient toujours à un diadème.

Avec cette vivacité étrange et gauche qui lui était propre, Herne exprima en mots simples le fond de sa pensée :

— Vous êtes infirmière, vous n'êtes pas religieuse.

Elle sourit :

— Vous ne connaissez pas grand'chose à la vie religieuse, si vous pensez que c'est la fin naturelle d'une histoire — d'une histoire comme la nôtre. Croyez-moi, rien n'est plus faux que cette notion sentimentale qu'on embrasse la vie religieuse comme un pis-aller.

— Voulez-vous dire vraiment que…

— Je veux dire que je n'ai jamais cessé de penser qu'un jour je pourrais être votre pis-aller… Il me semble avoir toujours cru que vous me retrouveriez.

Après une courte pause, elle continua :

— Nous n'avons pas à nous souvenir de notre ancien différend. Mon père était moins à blâmer que vous ne le croyiez, plus à blâmer que je ne le croyais, mais ce n'est ni à vous ni à moi de le juger. Et ce n'est pas lui qui a fait le vrai mal dont tous ces maux sont issus.

— Je comprends bien cela, dit-il. J'avais commencé à le comprendre, en lisant l'histoire. Mais dans toute l'histoire, il n'y a rien de si noble que vous et ce que vous avez fait. Vous êtes le plus grand des personnages historiques et les érudits feront de vous une figure légendaire.

— C'est Olive qui a compris la première, dit-elle. Elle a tout vu dans un éclair, un éclair de clair de lune, comme elle dit. Je n'ai pu que m'en aller et débrouiller ces choses lentement, lourdement, à moi toute seule : mais j'y suis arrivée enfin.

— Voulez-vous dire, demanda Michaël, qu'Olive Ashley aussi en est arrivée là ?

— Oui, répondit-elle ; et, chose singulière, cela ne semble pas du tout contrarier John Braintree ; ils sont mariés maintenant et paraissent d'accord sur presque tous les points. Je me demande vraiment s'il y avait de quoi diviser tant de braves gens autrefois.

— Je le savais, dit-il. Tout le monde s'est marié… Cela m'a fait sentir davantage mon isolement depuis quelque temps.

— Le Singe lui-même est marié, m'a-t-on dit. C'est vraiment la fin du monde ! À moins que ce n'en soit le commencement. Il y a une chose certaine, quoiqu'elle fasse rire bien des gens : chaque fois que les moines reviennent, le mariage redevient en honneur.

— Il est retourné au bord de la mer et a épousé la fille du Docteur Hendry, expliqua Michaël Herne d'un air détaché. Nous nous sommes séparés par une sorte de consentement tacite à Seawood Abbey, Il est parti vers l'Ouest et moi vers l'Est. J'ai eu à vous chercher seul — et j'étais vraiment bien seul.

— Vous dites : « j'étais », fit-elle avec un sourire. Et soudain, ils s'avancèrent l'un vers l'autre et se rencontrèrent, comme ils avaient fait autrefois dans le jardin… Le silence autour d'eux était rempli de bien des choses. Il le rompit en disant tout d'un coup, à sa manière brusque et gauche :

— Je suppose que je suis hérétique.

— Nous nous occuperons de cela, dit-elle avec une magnifique sérénité.

Les pensées de Herne retournèrent distraitement vers la lointaine causerie qu'il avait eue avec Archer sur l'hérésie albigeoise et sur les conversions et leurs suites. Il resta un moment à battre la campagne. Puis, dans la rue étroite où brûlait la lanterne multicolore, eut lieu une chose nouvelle, surprenante, une chose qu'on n'avait jamais vue parmi les événements les plus abracadabrants de sa carrière : Michaël Herne rit. Pour la première fois de sa vie, il vit une plaisanterie à faire, et la fit délibérément. D'ailleurs, elle était telle que personne ne devait sans doute jamais la comprendre :

— Eh ! bien… « iit in matrimonium ».

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Retour_de_Don_Quichotte. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.